

Jean RIEUX

Lice NÉDELEC

Les Fourberies de l'Histoire



Gilles de Rais: Barbe-Bleue

La Fontenelle: le Brigand



Jean Rieux

Lice Nédelec

PAR LE FER
LE FEU
ET LE DIABLE

SURVIVANCE DU PASSÉ
4, rue Ferrand - 56100 Lorient
Téléphone : 64.50.39

GILLES DE RAIS
Maréchal de France
et de l'Enfer



GUY EDER
DE LA FONTENELLE
Seigneur de gloire
et d'épouvante

INTRODUCTION

*Quand, au-dessus du genre humain,
Satan déploie ses ailes d'ombre,
Il écrase au creux de sa main
Des cœurs et des cerveaux sans nombre.*

Que le triomphe du Diable ait nom chasse aux sorcières, Inquisition ou Guerre de religion, il attache à son char des destinées tragiques. Tandis que la masse anonyme, dans l'immense creuset de l'incompréhension, élève vers le ciel sourd une plainte confuse, le prince des ténèbres marque au front ses élus. Il en fait des pantins de fantasmagories sur la scène du monde, éclairée par les flammes des bûchers qu'allument ses alliées : la Haine au rictus de hyène, la Jalousie insidieuse comme le serpent, la Cupidité insatiable, la Calomnie enfin, qui prend toutes les formes, drapée le plus souvent des voiles de l'Indignation.

Le 30 mai 1431, sur la place du Vieux Marché, à Rouen, s'élevait le bûcher où devait monter Jeanne d'Arc, déclarée hérétique. Le rire de Satan, déchirant les nues, résonna alors jusqu'au tréfonds de l'âme de Gilles de Rais, le compagnon

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© Copyright 1977 by "Editions Jugant", Lorient

d'armes, le frère d'élection de l'héroïne. Sa naissance, sa fortune, ses dons, sa prestance promettaient le baron de Rais, Maréchal de France, aux plus hautes destinées. Nous verrons les griffes du Diable s'enfoncer dans sa chair et l'entraîner jusqu'au seuil de l'Enfer.

Sur l'autre volet du diptyque, nous retraçons le portrait de Guy Eder de La Fontenelle de Lavardin de Beaumanoir, issu lui aussi de l'une des plus grandes familles de Bretagne, rêvant de rendre au duché son indépendance. Tandis que se déchainent les guerres de la Ligue et que le Béarnais protestant, faisant flèche de tout bois, conquiert son royaume, Guy Eder s'achemine vers une fin ignominieuse, victime expiatoire de la folie sanguinaire d'une époque diabolique.

GILLES DE RAIS

Maréchal de France et de l'Enfer

L'éveil d'un fauve

Dans la chambre de la Tour Noire, en cette nuit froide du mois de novembre 1404, règne une fiévreuse agitation. L'énorme bûche crépite dans l'âtre sur son lit de braises. La danse un peu folle des flammes se reflète sur les figurines du plafond et semble les animer de rictus étranges. Guy II de Laval, le seigneur de ces lieux, arpente à grand pas la pièce, alors que son épouse, Marie de Craon, se tord de douleurs sur le lit parfumé d'encens autour duquel s'affairent des visages graves.

Le baron arrête un instant sa marche infernale et soupire :

- Que ce sont là, Madame, de bien pénibles moments. Cet enfant est un fauve, qu'il ne veuille point paraître. Voilà des jours que vous souffrez, ma mie, au point que vous n'écoutez même plus votre lectrice.

La lectrice, Isabelle de Chemillé, ne lève pas les yeux du poème qu'elle psalmodie. Soudain, un cri immense, bientôt suivi de vagissements saccadés. Le petit fauve venait enfin de naître. Et c'est ainsi, par une nuit sans lune, au château de Champtocé-sur-Loire, dominant le coquet vallon de l'Auxence, que vit le jour Gilles de Laval, futur baron de Rais, le héros de notre récit. Son nom, qui



*Dans la chambre de la Tour Noire
Vit le jour Gilles de Laval
On évoque encor sa mémoire
Sous les traits de l'esprit du mal.*

Château de Champtocé-sur-Loire.

s'orthographe de Rais, de Retz, de Raiz ou de Rays, selon les caprices des hommes de plume de l'époque, était lié aux plus nobles familles de Bretagne : Montmorency-Laval, Machecoul et Craon. Gilles était lui-même petit neveu de Bertrand Du Guesclin.

L'enfant ne cessait ses hurlements, au point que Guy de Laval excédé cria : « *Allez-vous bientôt vous taire, petit monstre !* » Isabelle eut alors un bref sourire et quitta la Tour Noire, après avoir refermé son recueil de poésies, un recueil intitulé : "La naissance du lionceau".

Gilles, à vrai dire, était un beau bébé, mais avec une physionomie étrange : son teint était très pâle, ses yeux d'un vert sombre, son petit crâne s'ornait de cheveux brillants d'un noir de jais.

* *

Le petit "fauve" aux yeux de jade a déjà des boucles brunes lorsque son parrain, Jean de Craon, vient le tenir sur les fonds-baptismaux de l'église de Champtocé. Contre toute attente, il n'est point incommodé par le sel et ensuite se jette tout affamé sur le sein généreux de Guillemette la Drapière, une jeune nourrice envoyée tout exprès de Tiffauges.

* *

Jusqu'à l'âge de trois ans, Gilles est nourri par Guillemette à laquelle sera substituée Roussette, la plus belle laitière de la baronnie, dont on disait que le lait était un pur nectar. Macé Garselen, un jeune manant, chaque jour, va le quérir au village.

L'enfant grandit dans le parc du somptueux domaine, attendri par les ébats amoureux des canards sur la Rome, par les accouplements furtifs des lapins de garennes, qu'il observe inlassablement, tapi dans un bosquet. Très jeune, en lui, un sexe bestial s'éveille. Un jour, François, le laboureur, le surprend qui, à coups de bâton sépare un couple de chiens réunis par le feu de l'amour ; il le voit ensuite, après la séparation, caresser

avidement la chienne en y mettant mille fantaisies et ensuite tenter avec elle un acte impossible.

Des heures entières, le petit seigneur reste muet sous les immenses ombrages, écoutant les chants mélodieux des oiseaux et le concert du vent jouant avec le feuillage.

Très tôt il s'intéresse à la lecture et aux études que lui dispensent les conseillers, Georges de Boussac et Michel Fontenay, qui voient en lui un élève intelligent et prodige. Il retient tout avec une facilité étonnante, et surtout il veut tout savoir et questionne tellement qu'il met ses éducateurs dans le plus grand embarras.

* *

Un matin du début de juillet 1414, avant l'aube, Gilles qui va avoir 10 ans est réveillé par des bruits étranges. Il se lève, les yeux encore pleins de sommeil pour apprendre qu'il vient d'avoir un frère, René, qui recevra le titre de seigneur de la Suze, nom d'une propriété que son père possède dans le Maine.

- *Il n'a point fait tant de manières que vous, mon fils, pour venir sur cette terre, lui lance en souriant Guy de Laval, qui l'invite à regarder le nouveau-né, fort calme dans son berceau.*

Gilles s'approche sur la pointe des pieds, pose ses lèvres sur la peau rose de l'enfant, et sans dire un mot, se retire.

* *

Trop vite levée de couches, Marie de Craon ne s'était pas rétablie, une fièvre persistante l'avait contrainte à garder le lit de longues semaines. Le 3 janvier 1414, un silence terrifiant tombe dans cette chambre de la Tour Noire où flamboie l'éternelle bûche, éclairant de leurs blafardes chaque personnage et chaque objet. Là, sur la même couche où elle avait enfanté, la grande Dame, dont

la beauté et l'esprit avaient brillé de mille flammes vives, achevant de se consumer, vient définitivement de s'éteindre. Alors que le prêtre récite des litanies reprises en chœur, Gilles s'approche de sa mère défunte et, discrètement baise sa main inerte.

* *

Guy de Laval, très affecté par la mort de son épouse, va de l'un de ses domaines à l'autre, accompagné par Gilles qu'il initie à l'art de l'équitation. Ainsi, à l'âge de 11 ans, est-il déjà un excellent cavalier. Il aime la sensation de fendre l'espace que lui procure le galop. Il savoure aussi l'odeur de la sueur de l'animal, tout écumant, après une randonnée, et cette chaude caresse du contact avec la peau frémissante de la bête. Demain, pour la première fois, il ira avec son père à la chasse aux sangliers et portera une lance.

La lumière de l'aurore transperce la forêt de Mache-coul, ce 27 octobre 1415 et l'on entend le concert des chiens de la meute et le piaffement des chevaux, prêts pour la grande menée. L'esprit embrumé de sommeil, Gilles regarde les reflets argentés de l'aube qui s'infiltrent au travers des grands arbres du parc. Son père est là, devant lui, portant sa meilleure cotte de cheval.

- *Levez-vous, mon fils, vous allez voir comme on taquine les grosses bêtes !*

Mais cette fois-là, le gibier n'était pas d'humeur docile ; traquée pendant des heures, la harde de sangliers dévale dans les pieds des chevaux, désarçonnant le seigneur de Laval, entraîné par sa monture avant de tomber sous les coups de boutoir d'un énorme mâle qu'il avait blessé au passage. Gilles courageusement s'interpose et donne de la lance, mettant à mort l'animal furieux. Transporté au château, Guy II perd son sang en abondance et se sent mourir, mandant un tabellion pour transcrire d'urgence ses dernières volontés. Luttant contre la mort, il réussit à dicter son testament avant de rendre son âme à Dieu :



*Désespéré de son veuvage
Guy de Laval trouva la mort
Face à un sanglier sauvage
Qui se révéla le plus fort.*

Machecoul, Loire-Atlantique, sur le Falleron.

- Je ne veux point Jean de Craon comme tuteur de mes fils, mais mon cousin Jean Tournemine, seigneur de La Hunaudaye, qui est plus vertueux et de meilleurs conseils.

- Je désire être inhumé auprès de Marie, mon épouse, en l'abbaye de Buzay, sur la Basse-Loire.

** * **

Messire Jean de Craon, aïeul maternel de Gilles, n'entendit pas être frustré de la tutelle et attaqua la clause du testament contraire à la coutume de Bretagne. Le parlement lui donna raison. C'est donc lui qui régnera en maître sur la succession de Guy II en attendant la majorité de Gilles.

Cet homme de 60 ans, intelligent et pieux à ses heures, excellent diplomate mais dénué de scrupules, sera un exemple pernicieux pour ses pupilles. Généreux avec eux, il va même au-devant de tous leurs désirs, de tous leurs caprices, en faisant des enfants gâtés, avides des plaisirs les plus insensés. C'est ainsi que Gilles se livre, dès son plus jeune âge, avec frénésie, aux vices qui l'ont rendu célèbre. Sans doute présentait-il des symptômes fonctionnels d'hypersthénie sexuelle, mais l'absence de discipline morale accentua ses mauvais penchants. Attiré par le sexe sous toutes ses formes les plus perverses, il s'ingénia à sodomiser ses cousins et de jeunes serviteurs. Il pousse l'excès à s'exercer sur divers animaux, tels que les canes auxquelles il ne laissera pas la vie sauve, prenant malin plaisir à leur tordre ensuite le cou et à jouir de leur très lente agonie.

Un jour, Jean de Craon le surprend dans sa chambre, en vilaine action, avec son cousin Gilles de Sillé. Le jeune homme ayant de longs cheveux épais et soyeux, le tuteur le prend tout d'abord pour une fille, puis s'apercevant de son erreur, fait cette remarque :

- Que c'est dommage que votre cousin ne fût point une damoiselle, vous y eussiez pris moult meilleurs plaisirs !

- *Tranquillisez-vous Messire, répond placidement Gilles, j'ai déjà essayé ma cousine Bernadette, mais je préfère le plus difficile.*

Au lieu de se courroucer, le tuteur éclata d'un rire énorme et s'en fut hors de la pièce.

* *
* *

Nullement inquiet des goûts anormaux de Gilles, Jean de Craon décide toutefois de le marier... pour réaliser une bonne affaire de fortune.

Le premier parti envisagé fut Jeanne Peynel de Foulques, petite-fille du baron de Chateaubriant, âgée de 4 ans (!), ayant en dot de riches terres en Normandie. Le contrat des fiançailles fut signé le 14 janvier 1417, mais le Parlement refusa son accord pour la célébration du mariage, demandant qu'on veuille bien attendre un âge plus raisonnable. Les futurs époux totalisaient 17 ans à eux deux : c'était quand même un peu jeune en effet.

Un an plus tard fut signé un autre contrat, au château de l'Hermine, à Vannes, en présence du duc de Rohan et des plus hauts dignitaires de la cour de Bretagne. Il prévoyait que Gilles de Rais épouserait Béatrice de Rohan, fille du vicomte Alain, seigneur de Porhoët. Les épousailles allaient être annoncées, lorsque Jean de Craon usa de son droit de rétraction. Il avait trouvé un parti bien meilleur pour son filleul, une fiancée dotée de riches domaines avoisinant ceux que les de Rais possédaient : Catherine de Thouars.

Catherine était délicieusement fine, de longues boucles blondes ornaient son doux visage aux traits réguliers et tombaient sur ses épaules bien dessinées. Des yeux très purs lui donnaient une expression de candeur naïve. Gilles ne fut pas insensible à ce charme.

Mais les choses se gâtèrent, quand les Rohan brandirent le contrat, signé à Vannes le 28 novembre 1418, par lequel Gilles de Rais devait épouser Béatrix, et

non pas sa cousine au 8^e degré, fille de Milles de Thouars. Ce contrat d'union ne pouvait être rétracté licitement et l'église qui eut à en connaître lança un interdit contre le second mariage projeté. Alors, comme le père de Catherine combattait en Champagne et ne pouvait intervenir, Gilles sur les propositions de son tuteur, prit le parti sans détour d'enlever celle qui devait devenir sa femme. Le mariage fut béni secrètement le 30 novembre 1420 et les époux se retirèrent à l'abri des majestueuses tours de Champtocé. Il fallut agir auprès de la Cour de Rome, pour que l'évêque d'Angers en personne, vint donner sa bénédiction nuptiale le 26 juin 1422, à Gilles et à Catherine, en l'église Saint-Maurille-de-Chalonnès.

Ce mariage avec Catherine de Thouars, faisait de Gilles l'un des plus riches seigneurs de France. A 18 ans, son revenu dépassait 60.000 livres, ses biens en châteaux et châtellenies étaient immenses. L'épousée était heureuse, bien que Gilles eût à se plaindre d'une pudeur et d'une modération en amour qui ne le satisfaisaient pas pleinement, mais il respectait ses principes et n'alla jamais outre.



Château de Laval.



Eglise restaurée de Saint-Maurille-de-Chalonnès, où, devant le chœur du XII^e siècle, furent unis Gilles de Rais et Catherine de Thouars.

plusieurs fiefs appartenant au seigneur de Rais. La duchesse de Bretagne, Jeanne, fille du roi de France, comtesse de Montfort et de Richemont, compensa largement ces pertes, en faisant donation à Gilles et à son tuteur, de terres et de rentes confisquées aux conspirateurs, après confirmation du somptueux cadeau par Jean V lui-même.

* * *

Gilles de Rais, à 18 ans, est un beau jeune homme à la chevelure noire contrastant avec l'ivoire de son visage illuminé par un regard d'une pénétration intense. Tels ceux d'un serpent, ses yeux vert de jade, sont animés d'un pouvoir mystérieux de fascination.

Ses succès militaires au service de la couronne de Bretagne ont aiguisé son grand orgueil. Les insondables richesses dont il a acquis la gestion pour lui seul, le grisent et le pénètrent. Il se sent des goûts sans limite de luxe, veut que ses châteaux soient les plus étincelants de tous et met tout en œuvre pour les restaurer somptueusement. Les plus grands architectes et les peintres les plus renommés d'Europe son à sa dévotion, à prix d'or, pour exécuter dans ses domaines les travaux les plus éblouissants. Bientôt il devient Gilles le Magnifique, l'égal des rois et des empereurs. Ses seigneuries s'ornent des plus riches mobiliers, ses laquais sont vêtus comme des princes. Sa garde d'honneur, ses attelages soulèvent l'émerveillement. Il offre de gigantesques réceptions et des fêtes grandioses. Pour ajouter à sa gloire, il multiplie les fondations, restaure les chapelles. Celle de Champ-tocé devient un véritable palais. Dans son domaine de Tiffauges, il bâtit une église étincelante d'or, de marbres, de vitraux, de statues et d'ornements splendides. Son clergé est tout un chapitre digne de la plus belle cathédrale : trente chapelains aux titres pompeux, et à leur tête un prélat baptisé évêque. Au milieu de cérémonies pompeuses qui se succèdent d'un point à l'autre de ses terres, entouré de chanteurs, de musiciens, de danseurs, venus de très loin pour le satisfaire, Gilles de



*On l'appelait le Magnifique.
Fougueux, ardent et généreux,
Il rêvait d'une gloire unique,
Au combat, toujours valeureux.*

*Estampe de la Bibliothèque
Nationale.*



*Charles VII, roi
de France, par Fouquet.*

Rais resplendit comme le plus riche des monarques. Il commence à dilapider son immense fortune.

Même hors de ses domaines, il étale son faste et dépense des milliers d'écus pour donner au peuple des représentations étourdissantes de magnificence.

Dans cet infernal tourbillon d'apparat il ne prend pas le temps de dormir. Ses yeux se cernent de douves sombres, ses joues se creusent et des rictus sillonnent son visage. Quand il s'étend, il lit Ovide ou saint-Augustin. Avidé de briller, dans tous les domaines, il veut s'instruire et tout connaître, être à la fois le plus somptueux et le plus érudit des seigneurs.

* * *

A la mort de Charles VI, le 21 octobre 1422, suivie du traité de Troyes, la Bretagne et la Bourgogne passaient à l'alliance anglaise. Le trône de Charles VII était vacillant. La France divisée, en guerre depuis 80 ans, était ravagée de toutes parts : le brigandage et la barbarie se donnaient libre cours.

Gilles de Rais et son aïeul Jean de Craon, l'un avide de gloire militaire et l'autre de batailles, décidés aussi à protéger leurs terres menacées par les fils d'Albion, se rendent à Nantes où ils sont reçus, en grande pompe, par le duc Jean V qui n'oubliait pas les services qu'ils lui avaient rendus :

- *Croyez bien mes amis que ce traité d'Amiens que j'ai signé avec les Anglais m'a déchiré le cœur et que si l'occasion peut s'offrir, je le casserai pour faire union avec le roi de France. Mais Charles VII est si décevant que je ne sais comment m'y prendre pour lui faire alliance.* explique le duc de Bretagne à ses visiteurs.

- *C'est peut-être chose possible, Monseigneur, rétorque Gilles de Rais, veuillez accepter notre aide et tenez donc conseil pour vous réconcilier avec le roi. Les Bretons*

se plaignent fort du comportement des Anglais et de leurs exactions, je me charge de les rallier à notre cause.

Un grand conseil tenu à Nantes fut suivi d'une entrevue entre les deux souverains réunis à Saumur le 8 septembre 1425, où ils scellèrent leur union pour combattre les troupes de Bedford occupant le territoire. Jean de Craon et Gilles de Rais n'eurent aucune difficulté à recruter une armée pour lutter contre l'envahisseur qui se faisait féroce. Très entouré à la cour de Chinon, Gilles, se plaçant bien en vue, aux côtés de Jean de Beaumanoir, était devenu un guerrier plein d'ambition.

Mais cette ambition n'est pas vaine parade, au combat il veut être aussi le plus fort et se montre téméraire. Au siège du château du Lude, il arrive le premier en haut des remparts et tue de ses propres mains, le capitaine Blackburne qui commandait la place.

Toutefois, le courage des combattants se heurte à l'organisation et à la puissance des troupes ennemies qui, en 1428, occupent Le Mans, Pontorson, Laval et mettent le siège devant Orléans. Charles VII ne peut plus compter que sur un miracle.



*Jeanne embrasa la vie de Gilles
D'un souffle très pur d'idéal.
Il la suivit de ville en villes,
Héroïque, toujours féal.*

Jeanne d'Arc à Domrémy.



*A Orléans, sous la mitraille,
Jeanne brandit son étendard.
Dans le creuset de la bataille
Ses hommes n'étaient plus soudards.*

Cette épée ne faillira au service de Jehanne

Dans les heures les plus sombres de son histoire, la France a toujours vu surgir son salut de l'héroïsme des siens. Le roi, acculé au désespoir devant le pays envahi, ne peut plus rien espérer hors une intervention du ciel. Et voilà le miracle, le vrai miracle de Domrémy. A ce moment de désarroi, une voix se fait entendre, une voix qui traduit ce qui est au cœur de tous : l'amour du sol de France. Et c'est la merveilleuse histoire de Jeanne d'Arc, touchante et vaillante image en qui le peuple incarne l'amour de la patrie, le souffle d'une épopée chevaleresque mystérieuse où transparait toute la poésie du terroir.

Gilles de Rais, immédiatement informé de cet événement inespéré qui doit stimuler toutes les ardeurs, paraît au premier rang du rendez-vous de Blois, aux côtés des personnages prestigieux entourant la Pucelle : le maréchal de Boussac, l'amiral Culant, Ambroise de Loré, futur prévôt de Paris. Sous leurs armures étincelantes, ses troupes, venues de Bretagne, du Mans et de l'Anjou sont encadrées de pages, de musiciens et de chantres, suite d'une splendeur qui éclipse toutes les autres. Ce faste ostentatoire suscite la jalousie, mais éblouit Jeanne d'Arc. Gilles aussi est émerveillé, et lorsque la silhouette

de la Sainte se détache, éclatante sous le ciel d'espoir, il met un genou à terre, baise la poignée de son épée qu'il pointe vers le ciel, comme pour accrocher les nuées et s'écrie :

— Que Dieu, Messigneurs, soit témoin que cette épée jamais ne faillira au service de Jehanne !

Dès ce jour, une amitié profonde naît spontanément de l'admiration réciproque de Jeanne d'Arc et du baron de Rais. Simple affection ou sentiment plus profond ? Nul ne l'a jamais su.

Gilles ne manque pas à sa parole de servir fidèlement l'intrépide guerrière. Il est à ses côtés dans tous les assauts : à Blois, à Orléans, à Beaugency, à Patay ; cité par les auteurs comme l'un des "grands conducteurs de la bataille". Admirable combattant, il est aussi au premier rang pour recevoir les ovations et les honneurs.

A Reims, il lui échoit le suprême honneur d'aller quérir à l'abbaye de Saint-Rémy, la Sainte Ampoule dont le chrême servait à oindre et à sacrer les rois. Avec les hauts dignitaires, il assiste à la cérémonie majestueuse du sacre de Charles VII. Quand le roi eut reçu l'onction sainte, Gilles de Rais tint la main de Jeanne d'Arc qui s'agenouilla devant son souverain, lui baisa les genoux, et dit avec des sanglots dans la voix :

— *Noble prince, or est accomplie la volonté de Dieu qui voulait que je levasse le siège d'Orléans et que je vous amenasse en cette cité de Reims, recevoir votre saint sacre qui montre que vous êtes le vrai roi et celui auquel doit appartenir le royaume de France !*

Et, en ce mémorable 17 juillet 1429, le seigneur de Rais recevait à son tour, dans le faste grandiose des fêtes du couronnement, une magnifique distinction :

— *En raison de ses hauts et recommandables services, le seigneur baron de Rays est fait maréchal de France. Il pourra entourer ses armoiries d'une bordure de fleurs de lys d'or semée sur champ d'azur.*



*Pour le sacre du roi de France,
Jeanne avait vaincu les Saxons.
Son courage, son espérance
Seront célébrés en chansons.*

Sans aucune émotion, tant il se sent le plus grand, le plus fort, le plus magnifique de tous les assistants, le jeune maréchal de France de 24 ans, ovationné par une foule en délire, se tourne vers son cousin Georges de la Trémoille, qu'il savait être intervenu auprès du roi en sa faveur, et lui crie :

- Je vous servirai mon cousin jusques à mort et à vie, envers tous et contre tous seigneurs et autres, sans nul excepter de quelque Etat qu'il soit... toujours en la bonne grâce et amour du Roi.

* *

L'ardent maréchal de Rais reste encore aux premiers rangs lors de la chevauchée militaire qui conduit Charles VII et Jeanne d'Arc aux portes de Paris. Il assiste en cours de route aux difficiles négociations entamées avec la cour de Bourgogne. Enfin, le 8 septembre 1429, dans le sillage de Jeanne et accompagné du sire de Gaucourt, il donne l'assaut de la porte Saint-Honoré, un assaut au cours duquel la vaillante guerrière a la jambe transpercée d'une flèche. Gilles qui a assisté à la scène se précipite, écarte le corps du porte-étendard tué à côté de Jeanne et veut éloigner celle-ci du fossé où elle est menacée par l'ennemi. Elle s'y refuse et demande que l'on comble les douves de fagots et de bois, afin que les gens de guerre puissent atteindre les murs. L'assaut dure jusqu'au soir, mais Jeanne d'Arc, contrainte par la douleur de sa blessure et par la quantité de sang qu'elle a perdu, doit quitter la place où elle a soutenu l'ardeur des soldats. Gilles qui se bat comme un fauve est contraint lui aussi de lâcher prise et de la suivre jusqu'à Saint-Denis. Tous deux ont le cœur meurtri de n'avoir pas remporté la victoire.

C'est alors que Charles VII perdant son assurance et sans doute mal conseillé, licencie son armée, invitant les principaux chefs et seigneurs à regagner avec lui les bords de la Loire. Le maréchal de Rais, désireux de se faire admirer à la cour, où Jeanne d'Arc ira elle-même

méditer, va pompeusement exhiber son faste et s'entoure de nouveaux pages, chanteurs et musiciens, jouissant à satiété de mille plaisirs.

* *

Durant son séjour à la cour, il ne sera pas sans aller visiter ses châteaux pour continuer à en assurer le luxe, ni complimenter sa femme Catherine de Thouars qui, en bonne épouse de chevalier au combat, avait veillé à l'administration de ses domaines. Résignée à sa solitude, la jeune femme reportait toute sa tendresse sur la petite Marie leur fille, née après l'envolée de Gilles pour l'épopée de Jeanne.

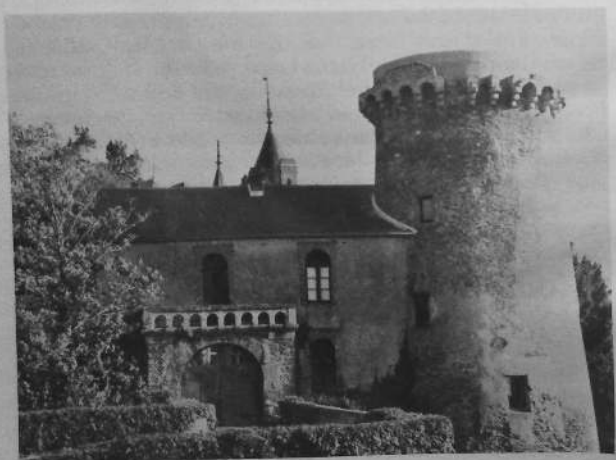
* *

Gilles, dans ses terres, savait que Jeanne d'Arc était profondément attristée de son inaction forcée. Il avait eu d'elle, des nouvelles d'Orléans où elle était allée se recueillir, puis de Sully-sur-Loire, où elle se lamentait dans cette "prison" du château du sire de La Trémoille. Bien qu'ayant forte envie d'aller la retrouver, il demeure à Champtocé, où il se constitue une petite armée prête à rejoindre celle que la Pucelle venait de mettre sur pied pour passer de nouveau à l'action. Et ce fut la terrible nouvelle de la trahison de Soissons. Gilles écumant de rage, apprit l'arrestation de celle qui flamboyait à ses yeux comme une pure divinité :

- Que Dieu m'accompagne, et vous mes nobles Chevaliers, dit-il à ses hommes d'armes, nous allons délivrer Jehanne et avec elle nous reprendrons Paris.

Sous son commandement, une importante troupe gagne Louviers en décembre 1430. Il promet de couper la tête du traître Jean de Luxembourg et de faire enflammer ses domaines. Puis cette troupe devient une armée que le maréchal concentre en Normandie où il l'habille, l'équipe et l'arme à ses frais. Tout est prêt pour la grande aventure, tout, sauf maintenant hélas, la raison de

s'élancer : Jeanne la Pucelle, Jeanne la Sainte, Jeanne la Guerrière, Jeanne sa grande amie, n'est plus de ce monde... Le drame affreux de sa mort lui arrache un cri de douleur, Gilles le Magnifique est terrassé. Il ressent dans son cœur, dans son âme, l'expression de l'abandon de son être. Avec Jeanne, c'est sa vie qui vient d'être sacrifiée et, comme un homme possédé du démon, le voilà qui part d'un immense éclat de rire, d'un rire énorme, interminable, effrayant.



*A Pornic, près de l'Océan,
Gilles, en ce château magnifique
Offrait des festins de géant
A la pauvreté famélique.*

Des combats de fou

Le maréchal de Rais conserve son armée, fonce avec elle sur Lagny où il fait lever le siège, puis la conduit dans le Maine où s'entre-tuent les partisans de Richemont et ceux de la Trémoille. Avec Jean de Craon qui est encore à ses côtés, il n'hésite pas à faire dépouiller sa bienfaitrice Yolande d'Aragon, de ses bijoux, alors qu'elle traverse ses terres avec une faible escorte. Puis il enlève des châteaux, même celui de l'Hermitage, sans souci qu'il fût à son ancien compagnon d'armes Jean de Bueil qu'il fait enfermer à Sablé. Le valeureux chevalier, le dévoué compagnon de Jeanne d'Arc a perdu tout honneur. Pressenti par la cour pour aller combattre en Bourgogne, il demande une avance de douze mille réaux, les empoche et ne part pas. C'est son frère, René de la Suze, qui ira défendre l'honneur de la maison. Même si son bâton de maréchal lui est maintenu, Gilles de Rais perd toute attache avec la cour. Est-ce la mort de Jehanne la Sainte qui a fait de Gilles le Noble, un chevalier sans cœur ni loi, un fou orgueilleux et cruel ?



*Sous un prétexte d'hérésie
Jeanne languit dans sa prison,
Prostrée sur la paille moisie,
Victime de la trahison.*

*D'après A. Harmand, dans :
"Les Missions Secrètes de Jehanne
la Pucelle" par Pierre de Sermoise,
Éditions Robert Laffont.*

*Qui était cette prisonnière
Se dirigeant vers le bûcher ?
Jeanne, l'intrepide guerrière
Que l'on avait fait embroncher ?*

Jeanne d'Arc ressuscitée

En une chaude après-midi de juillet 1435, deux hommes conversent dans la grande allée du château de Tiffauges ; Gilles de Rais et son hôte Jean de Siquenville. La conversation est très animée :

- Je vous donne Messire le commandement de cette armée, c'est une haute mission qui vous échoit. Jehanne la Pucelle, ressuscitée, est là en ma demeure et va reprendre les armes pour délivrer la France. Vous aurez les plus éclatantes armures, la meilleure cavalerie et la plus imposante artillerie.

- Jeanne ressuscitée ? Est-ce donc un miracle possible ? Je ne peux point y croire.

C'est alors que la dame se présente et que les deux chevaliers s'agenouillent.

- Je ne voulais pas que le bon peuple de France connaisse mon secret, dit-elle, mais je suis sœur de Charles VII, bâtarde d'Orléans. J'ai été élevée à Domrémy dans une famille qui a gardé le secret. Les voix de Dieu ont dicté ma conduite et je suis prête à reprendre le combat.

Siquenville ébahi, reconnaît bien en effet les traits de Jeanne d'Arc. Il s'étonne toutefois :

— *Je ne m'explique pas ce nouveau miracle que vous ayez pu renaitre des cendres ?*

— *Il n'y a pas eu de miracle, mais une substitution avec une criminelle condamnée elle-même au bûcher. Il faut que le peuple l'ignore.*

Prévenu de cette extraordinaire aventure, Charles VII manda la nouvelle Jeanne. Ses traits étaient bien ceux de la guerrière qui l'avait conduit au sacre et sur le chemin des honneurs. Pour n'en avoir aucun doute il fit venir les frères de Jeanne, de Domrémy, qui embrassèrent leur sœur et pleurèrent de joie. Et pourtant, le roi était inquiet : la voix était différente, les attitudes aussi ; au point qu'il flaira la supercherie et, dit-on, obtint les aveux de l'aventurière, Jeanne des Armoises, dite la fausse-pucelle, qui aurait pourtant bien voulu définitivement sauver la France.

Ils furent beaucoup à s'être laissés prendre à l'histoire de Jeanne des Armoises, aussi bien les gens d'Orléans que d'autres qui avaient connu la Pucelle. Pierre de Sermoise, descendant des Armoises, a même affirmé dans un ouvrage "Jehanne la Pucelle" que Jeanne ne fut ni bergère, ni Lorraine, ni d'Arc, mais bien la fille bâtarde de la reine Isabeau de Bavière et de Louis d'Orléans. Et l'auteur précise que c'est Gilles de Rais qui fut le premier à recevoir Jeanne d'Arc libérée.

En son château de Tiffauges, Gilles fulmine après la décision du roi d'écarter celle qu'il appelle la "fausse Pucelle". La tête enfouie dans ses mains, il se remémore les révélations de Jeanne :

« Gilles, mon vaillant compagnon, c'est un nouveau miracle qui s'est produit et je suis libre ; libre, grâce à Dieu qui a converti l'évêque de Beauvais jusqu'alors si cruel. Dès l'aube du 30 mai, j'attendais la mort par le feu, que le comte de Warwick, gouverneur anglais de Rouen était venu me signifier, et je ne pensais plus qu'à prier de toute

mon âme pour la France, pour le Roy et pour notre malheureuse Eglise si mal représentée, lorsque l'impossible s'est offert. Deux Dominicains sont venus m'exhorter à la contrition et à la pénitence, suivis de l'évêque Cauchon. Il avait perdu cette moue hideuse qui lui donnait l'air si cruel. Je lui dis que c'était par lui que j'allais mourir et que j'en appelais à Dieu de son jugement impie. Il répondit qu'il venait me relever de l'excommunication et m'accorder la Sainte Communion, que j'appelais depuis plus de six mois en vain. Peu après, un cortège qui psalmodiait des litanies m'apportait "le corps du Christ", puis se retirait lentement. Je me trouvai seule avec l'évêque.

Il me regarda avec douceur, comme pour implorer un pardon et me couvrit d'un grand manteau. Au même instant, une ouverture secrète laissait apparaître une femme voilée. Cauchon me poussa vers cette sortie qui aboutissait à un petit cachot dans lequel une trappe était soulevée. "Descendez par l'échelle, vous êtes sauvés" me chuchota-t-il avant de disparaître. Au bas de l'échelle se trouvaient deux chevaliers qui me conduisirent à la sortie du souterrain, où des montures étaient prêtes pour la fuite. »

Gilles de Rais soupire fortement, puis récite à haute voix la prédiction de Catherine La Rochelle : « *Jehanne sortira de prison par le secours du diable.* » Pierre Cauchon ne peut-être que le serviteur de Satan ! N'a-t-il pas envoyé en son domaine une créature ressuscitée de ses cendres dont s'est emparé le diable ? Ses idées se heurtent et s'embrouillent. Était-ce bien Jeanne d'Arc qui est venue le trouver ? Voyons... il se rappelle :

— *Cauchon est resté seul avec la captive, en dépit de toutes les règles.*

— *Le visage et les formes de la victime ont été dissimulés aux yeux du public.*

— *Le foyer n'a été entr'ouvert que pour exhiber un corps calciné, méconnaissable.*

— Le bûcher était si haut, si volumineux, que le bourreau n'avait pu y accéder pour étrangler la suppliciée comme il est de coutume.

Tout ceci rend plausible la thèse de la substitution, sans intervention du Prince des Ténèbres. Oui, mais le reste, tout le reste : cette voix qui sortait des flammes, cette colombe que certains auraient vu jaillir du bûcher... Assailli de doutes, Gilles cherche désespérément un indice irréfutable, dans un sens ou dans l'autre. Il ne veut être berné ni par une aventurière, ni par le roi, ce Charles VII si insaisissable, si fuyant, si faible aussi... Quant au Prince des Ténèbres qu'il a vu si souvent en rêves, il aimerait se mesurer avec lui. Ce serait un adversaire à sa taille, et, qui sait, peut-être un serviteur soumis à ses désirs insondables et irrésistibles ?

Le noble seigneur se frappe la poitrine, alors que dans sa tête résonne encore l'écho des paroles de Jeanne :

« Les chevaliers m'ont conduite chez Anne de Bedford, ma cousine et c'est de chez elle que je viens vers vous. Il me faut une armée pour bouter les Anglais hors de France et un courrier pour porter un message au roi de Castille qui nous fera tenir à La Rochelle une flotte redoutable. Allez, Maréchal, faites vite ! Avant deux lunes, je reviendrai. »

Et elle était repartie, négligeant toute escorte, refusant la fête somptueuse qu'il voulait préparer en l'honneur de son retour.

Et lui, Gilles de Rais, maréchal de France, le fier, l'incomparable, il s'était exécuté. De son or il avait payé l'armée la plus prestigieuse, la mieux équipée, offerte à "Jeanne la Miraculée" ; Jeanne, que Charles VII venait de décréter "fausse et infâme" ; Jeanne, vraie ou inventée de toutes pièces. Tout ceci était démentiel ! Une nouvelle fois, Gilles laissa éclater son rire énorme.

Cette armée qui lui a coûté une fortune, Gilles de Rais est obligé de la congédier, mais il gardera deux cents des plus beaux cavaliers et leurs valets pour constituer sa

maison militaire, digne du plus puissant maréchal de France. Au milieu de ce brillant équipage, caracolant sur son coursier "Cassenoix" harnaché d'ambre et d'or, Gilles le Héraut, suivi de pages, de musiciens, de danseurs, va traverser toute la campagne et les villes reliant ses trente châteaux, bercé avec extase par le concert des voix glorifiant sa bravoure et son faste, d'une foule qui lui accorde mille louanges



*Gilles reconnut la Pucelle.
Crut au miracle du retour...
Et lui jura, pour l'amour d'elle
De lui accorder son secours.*

*Collection Pedro de Osma, art hispano-péruvien du XVI^e siècle,
Pierre de Sermoise, Op. Cit.*



*Le Cardinal de Richelieu
Décida d'abattre Tiffauges
Dont les vestiges en ce lieu
Egalent la gloire des Mauges.*



*Cet arc dressé vers la lumière
A su décourager l'autan.
Sa beauté est une prière ;
"Mais où sont les neiges d'antan ?"*

*Chapelle de Tiffauges dédiée à saint Vincent, aux saints Innocents
et... à Hérode !*

Le mystère du siège d'Orléans

Jean de Craon se meurt ! Jean de Craon est mort ! Alors que Gilles, abandonnant son grand-père malade à Champtocé, parcourt les villes avec ses soldats, ses musiciens et ses artistes, son frère, René de la Suze, a fermé les yeux du vieillard. En reconnaissance, il a reçu l'épée et la cuirasse, legs accordé à l'ainé des descendants par la coutume.

Ce décès ajoute à la fortune de Gilles, d'autres seigneuries et biens, dont il va disposer à sa guise. Il a sérieusement entamé le patrimoine existant et ne tardera pas à dilapider le reste. Déjà les usuriers, les créanciers, gravitent autour du baron de Rais, qui cède, qui vend, sans aucun calcul et sans retenue, devenant la proie d'une nuée de "vautours".

Prodigue sans limite, il laisse filer entre ses doigts les revenus de ses terres, hypothèque, emprunte pour continuer à éblouir. Maintenant ce sont des représentations étourdissantes de faste, qu'il offre aux habitants émerveillés des villes. Des tréteaux sont dressés sur les places, où cent quarante artistes et des centaines de figurants richement vêtus, interprètent des farces et des mystères. Une psallete utilisant tous les instruments en vogue, y compris les orgues pneumatiques les meilleurs, accompagne le spectacle. C'est grandiose.

Dans la plus magnifique des pièces, "Le Mystère du siège d'Orléans", Gilles de Rais tient le premier rôle auprès de Jeanne d'Arc : deux mille cinq cent vingt-neuf vers et une marche triomphale, cela tient du sublime.

A l'issue de ces représentations, toute la ville est conviée à festoyer jusqu'à la nuit, aux frais du Seigneur de Rais. Ces splendides fêtes lui coûtent près de cent mille écus d'or, somme fabuleuse. Il court à la ruine, il vole vers l'abîme.

* * *

Pourtant, rien ne l'arrête : ce qu'il appelle son œuvre géniale, celle d'instituer des fondations pieuses, lui vaut le privilège d'être reçu, à Poitiers, chanoine de Saint-Hilaire-le-Grand, à l'instar des ducs d'Aquitaine. Quant à sa collégiale dédiée aux Saints Innocents, il l'agrandit et la rehausse de décors brillants qui attirent la curiosité et font l'admiration du duc de Bretagne en personne. Rien n'est trop riche pour cette collégiale desservie par quatre-vingts ecclésiastiques, tout le clergé d'une cathédrale. Les objets du culte étincellent eux aussi d'or et d'argent, des calices aux ciboires, des patènes aux reliquaires. La poursuite de l'inégalable le conduit à créer une chorale de jeunes chanteurs qu'il fait rechercher à des centaines de lieues à la ronde. Cette manécanterie ne tarde pas à entraîner une jouissance profonde de ses sens. Écoutant la musique grégorienne, et regardant les bouches tendres de ces enfants pétris dans une mystique religieuse, il ressent une volupté sexuelle qui s'exacerbe et culmine en des désirs criminels.

Les victimes d'Hérode

Gilles de Rais avait dédié sa collégiale à Hérode. Était-ce une prophétie ? Allait-il comme le roi de Judée faire mourir sa femme et ses fils et ordonner d'après l'Évangile le massacre des innocents pour être sûr de percer le cœur de Jésus ? Sa femme ? Il l'invite simplement à aller vivre loin de lui, au château de Pouzauges, avec leur fille. Quant aux Innocents, hélas, nous allons les voir apparaître et être couverts de sang, d'un sang qui sera même souillé par une bête infâme.

Mollement étendu pour la lecture, auprès de lui ses deux cousins, Gilles de Sillé et Roger de Bricqueville, il goûte souvent, ce qui à l'époque était un crime : la sodomie. Tout est permis au noble baron et aux siens cousins également pervers. Un jeune page, s'exhibant tel un faune dans une nudité souple et lascive, joue un air de flûte, malicieusement. Soudain, Gilles, les yeux exorbités se lève et s'écrie :

- Allez donc me quérir deux des plus jolis chantres, celui de Blois qui a les yeux de braise et celui-là tout bouclé qui vient du Vannetais. Je veux, tout contre eux deux et toi, mon joli page, suivre les belles enluminures du livre que j'ai là.

Gilles de Sillé et Roger de Bricqueville s'empressent de suivre les ordres du maître dont ils flattent les excès.



*Fantômatique sous la lune,
Pouzauges dit le cauchemar
Que dans ses années d'infortune
Vécut Catherine de Thouars.*



*Pouzauges : église du XII^e siècle, de style
ogival primitif.*

L'ouvrage de Caius Suétone retrace la "Vie des douze Césars" avec une foule de détails pernicieux, récits de débordements étranges curieusement illustrés. Les images païennes, représentant Tiberius, Caracalla, martyriser de jeunes enfants, attisent dans les veines de Gilles, un feu dévorant.

Et voilà que les deux jeunes chantres et le petit page sont maintenant là, devant lui, souriants.

- Mon cousin Sillé, toi qui naguère fus prêtre à Saint-Malo, va te vêtir sacerdotalement, pour célébrer une messe qui nous procurera bien du plaisir.

Quelques instants plus tard, la chapelle s'illuminait pour la cérémonie. Suivant en leurs détails, les ébats décrits par Suétone, Gilles de Rais sacrifiait et profanait ses jeunes victimes, dont il séparait les membres du corps et arrachait le cœur. Cette effrayante débauche de tortures et de monstruosité devait durer toute la nuit.

Puis un bûcher fut dressé avec les bois aromatiques dont Gilles de Rais aimait les effluves. Caressant encore les restes sanglants, il voulut les livrer lui-même aux flammes après les avoir baignés des parfums les plus suaves. Dans le brasier, il jeta mille petites sphères d'encens, acheté à prix d'or en Espagne, et des flots d'essence de roses. Fasciné par les démoniaques arabesques du feu dans lequel se consumaient ses innocentes victimes, il les revit telles que, la veille, elles l'avaient charmé. Saisi d'une folie paroxystique, il tenta de s'élancer dans la fournaise où grésillaient les chairs. Il fallut à Gilles de Sillé et à Roger de Bricqueville toute leur force pour le retenir. Soudain, il s'effondra, sans connaissance, à deux pas des braises. Le vent frais de l'aube lui fit ouvrir les yeux, ses yeux de jade, repus d'horreur.

Cette macabre initiation ouvrait au Néron de Champ-tocé les horizons d'une jouissance nouvelle, une jouissance qu'il allait perfectionner, façonner et étendre. En ce domaine encore, hystérique et sanguinaire, il se jura de surpasser les monstres qui l'avaient précédé.



*Tout au fond de la crypte obscure
Gilles de Rais revient parfois,
Gémissant contre l'imposture
De Jean V et de Malestroit.*

A la gloire des Teifales

Mis en transe par la litanie de la décadence des Césars, le baron de Rais, plongé dans une folie nouvelle d'obsessions diaboliques et sanguinaires, va maintenant offrir à ses admirateurs, des spectacles hallucinants de luxure et de cruauté. Comme toujours il veut être le héraut inégalable de ce qu'il entreprend, actions valeureuses, débauche ou carnage. Il veut aussi entraîner, dans son sillage, des adeptes inconditionnés qui l'accompagneront dans ses voluptés infernales. Rien n'est plus vrai que la contagion des hommes, ces moutons de Panurge qui exécutent en chaîne, ce que les plus audacieux et souvent les plus pernicioeux créent pour être imités. Peu importe que ce soit laid, sanglant ou simplement ridicule, les copieurs sont ainsi faits, dénués de personnalité. Et ce sont ces vices, ces crimes, que Gilles de Rais, le petit fauve de Champtocé devenu grand, va cultiver et propager.

Il porte maintenant une barbe taillée à la diable, noire aux reflets d'ardoise, une barbe bleue qui encercle son visage livide et fait jaillir le reflet de ses yeux verts. Est-ce l'empereur Lucifer en chair et en os ? Lucifer encadré des légions de l'Enfer, démons asservis, êtres fantasmagoriques qui dansent autour de lui, de Tiffauges à Champtocé, de Machecoul à l'île de Bouin, de Pornic à

Nantes, dans ce somptueux hôtel de la Suze où il aime à s'attarder. Au milieu de cette cavalcade maudite, il va maintenant hanter les chapelles de ses seigneuries de cérémonies diaboliques.

Pour que ces spectacles revêtent les plus fols attraits et que des sacrifices atteignent le sublime, il fait capturer des enfants et des adolescents des deux sexes et choisit lui-même les plus aptes à satisfaire son féroce appétit de vampire.

* *

Tiffauges, forteresse impressionnante avec son donjon entouré d'une triple muraille, dominant majestueusement le confluent de la Sèvre et de la Crume, est l'un des temples du culte sacrilège. C'est là qu'au-dessus d'une crypte dédiée à Saint Vincent, peut-être pour y glorifier l'exemple d'un martyr, il a fait élever une somptueuse chapelle. Cette fois-ci, il décide d'y faire célébrer la plus fastueuse, la plus extraordinaire, des cérémonies dédiées aux Teifales. Parcourant hameaux et campagnes, ses cavaliers battent le rassemblement des festivités, où même les miséreux sont conviés. Ce sera l'une des plus grandes fêtes de l'année ; on y mangera et boira à volonté les plus grands plaisirs y seront offerts par le seigneur baron de Rais.

Bientôt le lieu saint, paré d'un manteau de marbre sculpté, orné de tapisseries étincelantes sous l'éclairage de cierges colorés débordant de chandeliers d'or, voit affluer les convives du culte démoniaque. Le maître est là, tout charmarré d'or et de pierreries, parmi les lits de festins entourés de cistes bien remplies, brandissant une vaste coupe d'hypocras dont il savoure le nectar. Le silence se fait :

- Je vous ai conviés ce soir, pour que nous célébrions la gloire des Teifales, dont la plus noble des tribus s'est éteinte sur notre terre à la chute des Césars. Les jeunes garçons étaient unis aux autres hommes par un pacte sacré de chair et de jouissances. Je vous offre à notre

sainte table la résurrection de ceux qui furent les plus voluptueux des Romains. Faites-en grand usage, autant que du festin, des philtres d'amour et de l'hypocras.

Puis les chants grégoriens emplissent le sanctuaire, modulés par l'orgue aux accents magiques.

Le son d'une trompette précède un nouveau silence. Le seigneur de Rais reprend la parole :

- L'heure est venue du sacrifice sublime de la chair. Associez-vous à ces rites et communiquez tous avec la même ferveur.

Les officiants, aux vêtements de velours parsemés de gemmes, prennent place à l'autel, alors qu'on introduit à la table seigneuriale de jeunes échansons couverts de gazes vaporeuses. Gilles de Rais jouit de leur apparition dans le feu des lumières colorées :

- Servez-nous à boire mes mignons et buvez de même, que le feu de l'ivresse et de l'amour coule dans nos veines ! Après la communion vos corps seront nos joies.

Lors, le peuple affamé se jette sur les mets et les boissons. Plus tard, ce seront, après les sacrifices, l'entremêlement des corps et la confusion des sexes, les danses tumultueuses et la débauche bruyante, dépassant dans l'excès l'exemple des bacchanales.

Gilles de Rais Lucifer, qui mène le bal, choisit trois des plus beaux échansons qu'on fait agenouiller au pied de l'autel. Le prêtre élève le calice et l'assemblée se prosterne jusqu'à terre, dans un silence haletant, impressionnant. Puis, c'est la communion offerte à ces enfants qui vont mourir après d'atroces supplices.

- Déshabillez-vous tous mes frères, dit le prédicateur, car en vérité, je vous le dis, vous devez vous présenter nus devant Dieu, avant d'abandonner vos corps au feu qui vous anime. Priez pour les anges qui vont souffrir devant vous et faites miséricorde.

Et l'on assiste alors à l'effarant spectacle du déchaînement de Satan : Gilles de Rais fait saisir les trois victimes qui sont pendues à ses pieds par un crochet. Il est là, en extase, les dents serrées, les yeux exorbités, l'écume à la bouche, jouissant de la sadique élévation. Crispations et rictus marquent les visages des jeunes martyrs dont les membres se convulsent et se contractent. Un geste à ses stipendiés fait grincer la poulie et redescendre les offrandes. Les petits visages marqués de la plus atroce terreur semblent reprendre vie et espoir. Gilles auprès des enfants, les caresse et sèche leurs larmes, cherchant à découvrir le contraste d'un sourire qu'il recueille comme un baiser. Alors, lentement, avec les gestes doux d'un artiste, il incise le cou ; insensible aux hurlements de douleur, il continue avec le même calme jusqu'à ce que des flots pourprés jaillissent par saccades et l'inondent. Puis avec la rage d'un fauve en rut, il souille les cadavres, un à un et se vautre dans le sang.

Dans le temple sacrilège, l'émotion fait place à l'extase. C'est le signal du déchaînement de tous les excès. C'est l'orgie, la saturnale. Gilles qui a accompli son stupre, se fait servir de l'hypocras et, languide, contemple son enfer. Ayant bu le dernier souffle de ses victimes, dont il fait amputer les membres, mettre à nu les entrailles, il se fait porter l'une des têtes et la baise longuement avant de l'écraser avec un baculum en argent. Un rire titanesque secoue alors les murs de cette enceinte d'épouvante, le rire d'un vampire, le rire de Satan. Satan, heureux et repu.

* *

Des scènes pareillement affreuses, se succèdent, avec des variantes, choisies pour moduler l'appétit féroce du terrible nécrophage. Tout ce qui peut-être le plus répugnant, le plus odieux, est offert à ce monstre qui croit y trouver le merveilleux et être la Lumière. Holocauste offert à son immonde fringale d'innombrables victimes sont arrachées au cœur de la malheureuse Bretagne par d'abjectes créatures.

La science des ténèbres

La cascade de ses passions ayant besoin de sources vives, Gilles de Rais décide d'associer à ses messes noires, les mystères de l'occultisme, la pénétration de l'alchimie.

Il lui faut donc recruter, les plus subtils savants initiés à la science des ténèbres. Il veut tout connaître et exploiter des puissances diaboliques. Il en a d'ailleurs grand besoin pour sauver sa fortune et ses biens menacés par ses monstrueuses prodigalités. Grâce à l'intervention des puissances surnaturelles, il pourra racheter ses châteaux, que des usuriers ou le duc de Bretagne en personne, ont acquis par hypothèques à la suite de prêts énormes. Il est convaincu que l'alchimie lui révélera le secret de transformer en or les vils métaux. La fameuse pierre philosophale lui procurera toutes les richesses, toutes les grandeurs, tous les plaisirs, dont personne autre que lui n'aura pu jouir aussi pleinement sur la terre.

Son idée fixe est maintenant de faire apparaître le Diable, qui satisfera ses exigences. Ne lui a-t-il pas sacrifié assez d'enfants pour qu'il se sente un peu son obligé ? Avec Satan, Gilles sait qu'il n'aura pas à renoncer au luxe dont sa ruine menace de le priver. Il reprendra Champtocé et d'autres terres que Jean V

annexe à son Duché, profitant malgré le roi de France, de ses déboires de fortune. Oui, une fortune qui se multipliera et éblouira le monde.

Ses séides lui conduisent les plus renommés sorciers de l'Europe, grands maîtres de l'alchimie et de la théologie de l'au-delà. Ils lui apportent les prestigieux formulaires de magie et les sûrs moyens d'entrer en grâce auprès des puissances surnaturelles. Gilles de Rais sera encore et toujours le plus grand, le plus magnifique des Seigneurs de tous les temps.



Gilles de Rais

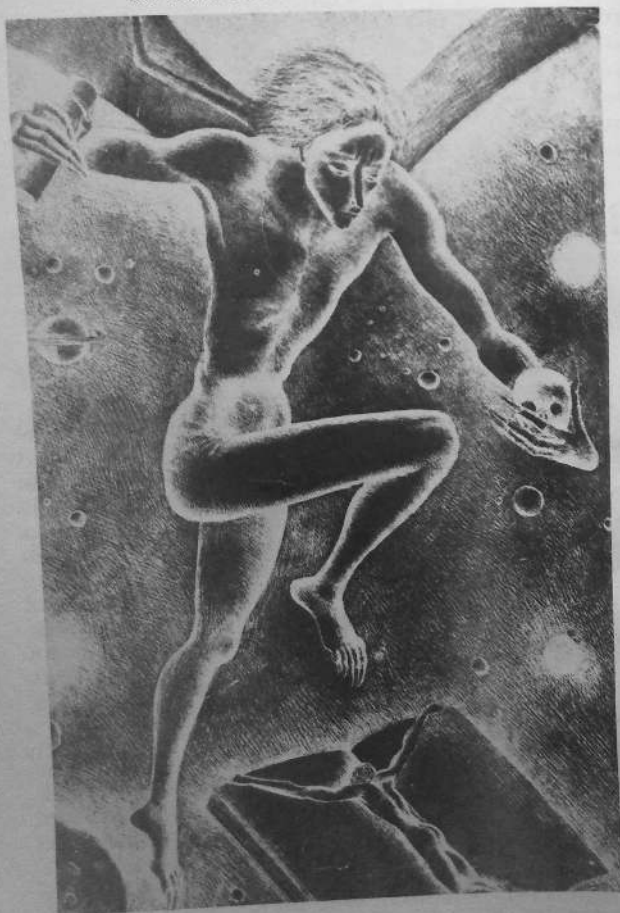
*Fut-il le monstre diabolique
Peint par le Grand Inquisiteur,
Ou un orgueilleux frénétique
Vilipendé par des menteurs ?*

Le prédateur devient proie

Avec une ardeur, une frénésie égales à celles qu'il apporte dans ses orgies de sang et de luxure, l'abominable mégalomane s'embrase tout entier pour sa nouvelle passion : la recherche de la pierre philosophale. Avant lui, les prêtres de l'ancienne Egypte, adorateurs de l'ibis mangeur de serpents, s'y livrèrent et consignèrent le résultat de leurs travaux. En 290, l'empereur Dioclétien fit brûler leurs ouvrages afin que leurs descendants, alors sous le joug de Rome, ne puissent y découvrir des secrets de richesse. Bien plus près de Gilles en 1312, Raymond Lulle, "le docteur illuminé" a changé du plomb en or pour le roi d'Angleterre Edouard II. Avec ce métal, on a battu monnaie, des pièces nommées "nobles à la rose". Trois ans plus tard, on a lapidé le trop savant personnage, à l'apogée de son pouvoir, il avait 90 ans...

Du vivant de Gilles, les alchimistes avaient tous présent à la mémoire le succès obtenu par Nicolas Flamel, écrivain public devenu fabuleusement riche par l'usage de la pierre philosophale, et qui utilisa son or d'origine diabolique à des fondations pieuses, peut-être pour racheter son âme. Hélas, Gilles ne pouvait faire appel à lui : depuis 1417, il reposait sous une pierre tombale qui se trouve aujourd'hui au musée de Cluny. Mais en Italie

*Quand, au-dessus du genre humain
Satan déploie ses ailes d'ombre,
Il écrase au creux de sa main
Des cœurs et des cerveaux sans nombre.*



vivait, disait-on, un alchimiste tout aussi prodigieux, François Prelati qui avait, par sa puissance sur les esprits infernaux, pris l'apparence d'un irrésistible jouvenceau de 24 ans alors qu'il avait déjà usé plus de quatre fois ce temps d'une première existence consacrée à la science hermétique. Ayant abandonné la triste défroque de la hideuse vieillesse, il promettait au plus offrant opulence inépuisable et jouvence éternelle, s'adonnant à l'occultisme en compagnie du maître florentin Jean de Fontanel.

Le firmament de Gilles était seul digne d'accueillir un astre d'un tel éclat. Mais qui envoyer en Italie comme ambassadeur secret ? Pourquoi pas Eustache Blanchet, ce prêtre du diocèse de Saint-Lô, serviteur à la fois du Christ et du diable, pédéraste dont la gourmandise sexuelle égalait la perversité. Il en avait justement fait l'un des desservants de sa chapelle de Tiffauges. Sous le couvert de questions se rapportant à la collégiale, il l'envoya à Rome d'où il pourrait aisément aller offrir à Prelati richesse et honneur à sa cour.

Dès la première rencontre, Blanchet s'enflamma pour les charmes du jeune et beau détenteur de secrets en tous genres... Ah ! comme il l'aurait bien gardé pour lui-même, ce magnifique Italien à la bouche charnue, aux jambes parfaites, émergeant, gainées de soie et pareilles aux colonnes galbées d'un temple d'amour, de souliers à la poulaine. Mais comment vivre sans les libéralités de Gilles, sans ses saturnales ? Un rival était d'ailleurs à pied d'œuvre. Cadet d'une illustre famille piémontaise, authentique marquis, condottiere valeureux, Lenano de Sceva avait été attiré par la magie sexuelle autant que par les connaissances ésotériques de Prelati dont il partageait la couche. Son goût immodéré pour les jeunes pages ne portait pas ombrage à celui qu'il idolâtrait malgré ses incartades. Comment séparer ceux que le vice avait si étroitement unis ? Force fut à Blanchet de ramener en Bretagne ce couple exemplaire.

L'arrivée à Tiffauges fut triomphale, éblouissante. Le pont-levis avait été abaissé déjà plusieurs fois en vain

dans l'espoir d'accueillir le dispensateur de tous les biens terrestres. Enfin, il était là, sur un char orné d'or et de pierreries, encadré de cavaliers aux lances d'argent, dépêchés auprès de lui par son nouveau maître, si un tel mot peut s'employer dans des rapports humains si obscurs que l'assujettissement de l'un fait la servitude de l'autre ? Lorsque François Prelati découvrit ses boucles de jais pour saluer jusqu'à terre le seigneur de Rais, maréchal de France, il se jura par la Cabale et le pied fourchu de Satan de lui imposer une domination absolue.

Pour cela, il lui fallait tout savoir et, par cautèle, distancer les familiers établis. Des cousins du baron, jouisseurs affamés et veules, il sentait n'avoir rien à craindre. Gilles de Sillé et Roger de Bricqueville avaient, dès l'adolescence partagé en séides les jeux, les plaisirs, les débauches de leur jeune hôte dont ils n'étaient plus que de répugnants reflets. Guillaume, seigneur de Launay, en Normandie, ne savait pas quel sort il réservait à son fils Roger de Bricqueville en le confiant à Jean de Craon pour le soustraire à l'invasion de ses terres par les Anglais.

Jean de la Rivière, Robert Loys, Jean Dumesnil, menu fretin de la magie, prétendaient pouvoir aboutir au fameux secret des puissances de l'au-delà. En fait, ils tâtonnaient sur l'aride sentier de la découverte et n'étaient rien d'autre que des charlatans. Leur goût particulier pour la mise en scène incantatoire plaisait au baron qui invoquait, en leur compagnie, les esprits malfaisants. Jean de la Rivière avait déjà berné plus d'un châtelain, dans son Poitou d'origine où Blanchet l'avait découvert. D'ailleurs, après un affrontement nocturne avec un démon changé en léopard, il s'évanouit dans la nature, non sans avoir empoché, au préalable, une bourse de réaux d'or. Robert Loys croyait en son pouvoir d'envoûtement, ainsi qu'à la vertu des philtres dont il faisait commerce. Breton originaire des côtes d'Irlande, il avait cherché à pénétrer les secrets des anciens Celtes. D'un ton mystérieux, il prononçait ces mots : « Avec des

excréments de crocodile, de la bile de bouc sauvage, du poivre, de l'asperge, un cœur de colombe, un rognon de lièvre et cinq de mes plantes magiques, malaxées dans une grande coupe d'hypocras, je vais faire apparaître des princes de l'Enfer. Buvez et oyez ma formule magique. »

Gilles de Rais avait fait réunir tous les ingrédients pour confectionner ce philtre qu'il avait englouti d'un trait. Aucun démon n'était apparu. Quant à Jean Dumesnil, engagé comme musicien, il jouait si bien de la trompette qu'une fois, charmé par les sons mélodieux de son instrument, le démon Agarès lui était apparu, parlant au nom de Lucifuge, premier ministre du diable. Vite, Dumesnil alla confier la chose à Prelati qui le prit à son service ; ainsi fut enrôlé un client de l'auberge de l'Espérance, à Machecoul, Jean qui jura ses "grands dieux" d'avoir entrevu l'envoyé des enfers.

Aucun de ces satellites n'était de taille à se mesurer avec Prelati, qui, s'il avait vu le diable, avait appris de ce prince des politiques à manier les hommes en utilisant les plus bas instincts. Par contre, il lui faudrait compter avec ses compatriotes, François Lombard et Antoine de Palerme. Ils avaient été recrutés par Sillé et Bricqueville. Lombard affirmait avoir des relations avec les esprits de la Lune, dont la vocation était de distribuer de l'or. Palerme, élève de Bernard Le Trévisan, avait parcouru le monde à la recherche de la pierre philosophale et rencontré les émissaires du Malin. Un accord secret fut conclu entre les trois Italiens qui convinrent de se porter réciproquement témoignage de leurs exploits présumés. Prelati se donnait ainsi le temps d'affermir sa domination, bien décidé, d'ailleurs, à ne pas respecter le pacte frauduleux.

Henriet et Poitou étaient les émissaires noirs du sanguinaire baron, hommes de main chargés des plus basses besognes, pourvoyeurs de chair tendre destinée au supplice. Henriet (Henri Griart) était un jeune Parisien ayant combattu aux côtés du maréchal de Rais qui l'avait remarqué pour son intrépidité. Quant à Etienn e Corillaut, dit Poitou, il était le miraculé d'un sacrifice, grâce à

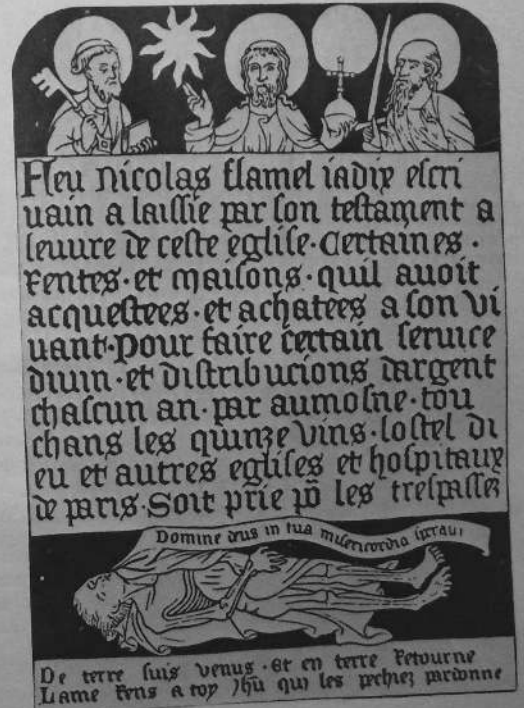
l'intervention de Gilles de Sillé qui l'avait sauvé pour profiter de ses charmes. Ce garçon de 20 ans avait été enlevé près du château de Pouzauges, par une troupe sévissant autour du domaine où étaient réfugiées Catherine de Thouars et sa fille, épargnée par le baron maudit. Natif du diocèse de Luçon, il avait fait ses études à Poitiers, d'où son surnom. Heureux d'avoir échappé à une mort horrible, il voua à Sillé et à son seigneur, une reconnaissance sans limite qui l'entraîna à mettre sa dague au service du crime. Il forma avec Henriot un attelage inséparable qui ne sera pas désuni au jour du châtiment.

Le beau sexe était aussi représenté dans ce pandémonium par Perrota et Justine, sorcières rompues, pour l'amour du diable, à toutes les cruautés.

Perrine Martin, dite Perrota, Nantaise de 63 hivers, car il n'y a pas de printemps pour de tels êtres, hantait un sombre logis, voisin du luxueux hôtel de la Suze, où Gilles se livrait avec prodigalité aux cérémonies à la gloire du Malin. Comme elle prédisait l'avenir et conversait avec les démons, le baron attachait la harpie à son service. Personnage fabuleux, que Michelet a immortalisé sous le surnom de La Meffraie, cette hideuse "empocheuse" d'enfants, "au visage à moitié caché d'une étamine noire", flattait et caressait les petits anges en leur contant quelque fable et en leur offrant jouets et friandises. Puis elle les livrait à de sombres cavaliers chargés de suivre aveuglément ses directives. Enfermées dans de grands sacs, les victimes étaient emportées vers Tiffauges, l'hôtel de la Suze, Machecoul ou Champtocé. Magicienne des rues, ancienne prostituée, elle avait ainsi changé sa clientèle de "retape".

Justine n'était pas la fille de l'ancien prêtre païen, vierge convertie au Christianisme, ayant fait vœu de chasteté, et dont la beauté, la pureté, métamorphosèrent Cyprien, créature du prince des Ténèbres, devenu, par amour, un saint. Justine Fontenoy, elle, qui servit les débauches du baron de Rais, était au contraire une amoureuse du diable, vouée à la damnation éternelle. Sachant parler aux enfants, cette Vendéenne pétrie de monstrueuse cruauté, en avait déjà immolé pour son seul plaisir, avant de se joindre à la

cour sanguinaire de Tiffauges. Elle disparut un jour avec un panier renfermant deux vipères, destinées à tuer Anne, la chevière, son ennemie jurée. Alors qu'elle s'était endormie dans un bois, attendant l'heure propice, ses messagères de mort, se glissant hors de leur prison, infligèrent leurs morsures à la meurtrière.



Pierre tombale de Nicolas Flamel, Musée de Cluny.
Gilles de Rais pactisa-t-il avec le diable pour égaler cet écrivain public
devenu fabuleusement riche ?



*Dans la Chapelle de Tiffauges
Officiait Eustache Blanchet,
Exilé de la Vallée d'Auge
Où l'on connaissait son secret.*



*Pour l'arrivée de Prelati
Sur un char où l'or étincelle,
On abaisse le pont-levis
Et l'hypocras, à flots, ruisselle.*

A la recherche de l'impossible

Rapidement, François Prelati devient le souverain des œuvres mystérieuses de Tiffauges et éclipse tous les autres. Gilles de Rais ne voit plus bientôt que par lui. Ensemble, ils se mettent à dilapider des tonnes d'or pour tenter de fabriquer une once de ce précieux métal. Plongés dans des travaux hermétiques afin de prendre place à la table somptueuse du temple du soleil, ils consacrent vainement temps et fortune pour acquérir une impossible richesse. Ils ne peuvent réaliser, en dépit de leurs efforts, la transformation du mercure ou du plomb, en cette pierre sacrée, dite philosophale, qui doit leur apporter en même temps que la plus vaste fortune, une éternelle jeunesse. La transmutation des matières essayées, est chaque fois négative.

L'insuccès appelle l'excès. Gilles de Rais, toujours écumant des joies sacrificielles, partage avec l'Italien, la vésanique idée d'offrir au Prince des Ténèbres, le sang frais, le sang limpide, de jeunes êtres vertueux.

Prelati, muni de son livre relié en cuir noir, traitant de l'évocation des démons, a décidé de faire apparaître Barron, ministre de Belzebuth, unique détenteur de la formule sacrée conduisant aux insondables richesses. A la tête d'une procession, parcourant les allées de Tiffauges,

conduisant son maître et seigneur dans la grande salle inférieure du château, il apparaît en cette nuit de décembre 1438 sous l'éclairage des flambeaux jetant des reflets féériques, comme l'annonciateur de visions sacrées.

Dans un profond silence, sa voix s'élève : « *Toi, maréchal de Rais, le plus prestigieux des princes de cette terre, trace avec la pointe de ton épée le cercle magique, où Barron apparaîtra pour t'offrir la clé des merveilles du monde, que tu es le seul à avoir le droit de posséder !* »

Gilles de Rais dessine de sa lame une large circonférence, dans laquelle, exécutant les instructions de son alchimiste, il confectionne un triangle, deux croix, les lettres JHS et d'autres caractères magiques. Des pots de terre, dans lesquels sont enflammés de l'encens, de la myrrhe et des graines d'aloès, répandent un parfum qui s'accroche dans l'air.

- Je vous conjure, Barron, par le Père et le Fils et le Saint-Esprit, par la Vierge Marie et tous les saints, d'apparaître ici devant nous et de faire notre volonté !

Prelati récite vingt fois cette prière, et Gilles de Rais à sa suite, la psalmodie. Mais tous leurs efforts sont vains, le démon reste dans l'ombre. Les heures s'écoulent, interminables, et Barron ne répond pas. Prelati en appelle à Satan lui-même, à Belzébuth, à Astaroth, à Lucifuge, à tous les maîtres de l'Enfer, mais rien n'y fait, Barron, le démon familier du grand alchimiste, ne se montre pas. Pourtant il l'a vu lui-même cent fois, du moins il l'affirme, et on le croit.

Alors il est décidé d'offrir des gages, pendant que les cierges sont sans cesse renouvelés. On fait saigner un coq et une tourterelle, en répétant autour du cercle les évocations magiques. Mais le démon Barron demeure invisible.

Enfin, il faut accorder un cadeau plus digne que le sang d'un oiseau et c'est, à la fin de cette nuit là, l'offrande abominable, de la main, des yeux et du cœur d'un enfant, à laquelle, pourtant, le diable reste indifférent.

* * *

Cette atrocité de la nuit de décembre 1438 faisait suite à bien des scènes d'orgies et de passions sanguinaires. Mais ce rituel macabre va se poursuivre dans toute son horreur, pour lancer des appels aux ténèbres, que Satan lui-même ne veut pas entendre.

Gilles de Rais, sur la voie du satanisme, signe de son sang une cédule qui le soumet à Barron, puis une autre écrite avec le sang d'un enfant, violé et assassiné par l'effrayant personnage. Bien qu'il mentionne dans son pacte avec le diable qu'il n'offre ni son âme, ni sa vie, il est désormais sous la dépendance de Lucifer et devient de ce fait hérétique.

Les offrandes se multiplient dans une fièvre criminelle. Des bains de sang accompagnent désormais les évocations aux démons.



*Dans le temple de l'alchimie,
On trace le cercle infernal
Et sans redouter l'infamie
On évoque l'esprit du mal.*



*Dans ces béantes cheminées,
Calcina-t-on des corps d'enfants,
Après des orgies effrénées,
Pour dissiper leur cendre au vent ?*



*De Machecoul la masse altière,
Tours et donjons jadis si beaux,
Sous un épais manteau de lierre,
N'abrite plus que des corbeaux.*

Jean V refuse d'y croire

De toute part en Bretagne, on parle maintenant de la disparition étrange d'enfants et de jeunes gens. Les bruits les plus fantastiques circulent, alors que des familles pleurent et que la terreur s'installe dans de nombreux foyers. Pourtant on a peur de dire ce que l'on a vu, ce que l'on a appris, ce que l'on sait ; c'est tellement incroyable. On murmure seulement, que tous ces enlèvements sont commandés par un très haut, très puissant seigneur, le baron de Rais. Les premiers soupçons s'étaient portés sur des hordes de brigands déserteurs de l'armée anglaise, parcourant les campagnes et y semant la désolation. Puis, certains avaient parlé de l'action malfaisante de méchantes fées, dont les théologiens de l'époque ne niaient pas l'existence. Maintenant, cela est certain, l'instigateur est bien le seigneur de Tiffauges, de Machecoul, de la Suze et autres seigneuries, maréchal de France, lieutenant général du royaume, cousin de Jean V duc de Bretagne, ami de Charles VII roi de France, confident de la duchesse Jeanne de France sœur du roi... La douleur des mères, qui ne reverront plus les fils qu'elles ont allaités et le déchirement des pères auxquels ont été arrachés les êtres qu'ils chérissaient, ne peut que se heurter au mur infranchissable de la hiérarchie des puissances. L'invulnérable Gilles de

Rais pourra continuer son indicible extermination sans risquer les foudres de l'équité.

* *

Cependant des preuves matérielles se dessinent : on a vu des gens du baron de Rais recruter de jeunes pages qui n'ont jamais reparu : on a observé des cavaliers ayant enlevé des enfants, franchir les pont-levis des châteaux du seigneur de Rais ; certains ont même rapporté des propos non équivoques tenus par Henriët, stipendié du maréchal, faisant allusion à des sacrifices. Aussi, bien que les sujets continuent à taire ce qu'ils ont sur le cœur, paralysés par l'angoisse d'être eux-mêmes sacrifiés, le vent des rumeurs se répand-il dans les nues, rapportant au duc de Bretagne et à l'évêque Jean de Malestroït, l'effluve des actions reprochées au noble jouisseur.

Jean V, quant'à lui, préfère ne point y croire, bien qu'il dépêche l'un de ses commissaires pour enquêter discrètement. N'est-il pas lui-même entouré d'une cour étincelante, pleine de fastes et de péchés ? Voyons, il a cinq barons de "bouche à cour", entretenus tous à ses frais, dix-sept chambellans, gentilshommes des premières familles de Bretagne, quatre maîtres d'hôtel, dont le premier est gouverneur de ses finances ; deux grands maîtres d'écurie ; trente-trois gentilshommes du "corps et de la chambre" ; onze secrétaires, dont le premier est l'archidiacre de Rennes et le second, garde de ses joyaux ; sans compter son armée de sujets pour la panneterie, la napperie, la bouteillerie, la chandelerie, la cuisine, la vaissellerie. Il possède aussi les plus hardis chevaucheurs, les plus beaux pages, les meilleurs musiciens (menestereux), et qui mieux est, la plus grande "vennerie" de toutes les provinces du royaume, entretenant 18 lévriers, 35 autres chiens et une fauconnerie que lui envient les autres ducs de France. Quant à la duchesse, elle a de son côté, une cour digne d'une reine. N'est-elle pas fille de Charles VI et sœur du roi de France, ayant droit à quatorze "dames ou damoiselles d'honneur", des chambellans, des écuyers, un huissier de chambre, un maréchal de salle, tous les nobles serviteurs qui doivent faire

resplendir le duché de Bretagne ? Bien sûr, toute cette cour manie les intrigues et se livre à la luxure.

Gilles de Rais, selon l'avis du duc de Bretagne, ne fait que chercher à l'imiter. Entouré d'une cour pompeuse, il cultive les arts et la musique, adore le faste et les plaisirs. Dans le fond, raisonne Jean V "en cherchant à trop éblouir il se ruine à mon profit". Aussi, savoure-t-il la nouvelle selon laquelle son prodigue cousin cherche à aliéner la plupart de ses domaines. Quant aux autres rumeurs, concernant les enlèvements d'enfants et les crimes supposés, cela pour le moment ne l'intéresse guère. L'essentiel et le plus pressé, consiste pour ce souverain, à s'enrichir au détriment du dispensateur de ses richesses. Il continue donc à négocier avec Gilles de Rais, l'acquisition de ses plus belles terres, qu'il paie au centième de leur valeur. Pour paraître moins avide, il fait intervenir une nouvelle fois des intermédiaires, qui recèdent ensuite au duc ce qu'ils ont acheté presque pour rien.

Jean V n'oublie pas les services que lui a rendus Gilles de Rais lors de la conspiration des Penthièvre, mais il est intimement convaincu qu'il fera, des nouvelles seigneuries qu'il s'annexe, un bien meilleur usage que son incapable cousin. Son principal souci n'est-il pas d'être le plus riche possible pour gouverner sa province à la satisfaction générale de ses sujets.

* *

René de la Suze, par contre, s'émeut sérieusement des nouvelles concernant son frère aîné, qui l'écarte systématiquement de ses terres. Rendant visite à Catherine de Thouars, à Pouzauges, il clâme son inquiétude :

- Ne croyez-vous pas, chère belle-sœur, que nous devrions demander audience au Roi, ne serait-ce que pour protéger notre succession éventuelle. L'épouse de Gilles, délaissée avec sa fille, accepte cette suggestion. L'entretien a lieu peu après, et Charles VII décrète que les biens du maréchal de Rais ne pourront être dès lors aliénés que sur autorisation royale, décret que Jean V ne suivra pas à la lettre.



*Jean Le Ferron disait la messe,
Quand Gilles de Rais arriva,
Pour interrompre la liesse,
Avec Lenano de Sceva.*

Eglise de Saint-Etienne-de-Mer-Morte.

L'orage éclate

Gilles de Rais n'a rien perdu de sa superbe et son humeur est de plus en plus violente. Talonné par la nécessité de se procurer des fonds, il cède à contre-cœur, dans des conditions pour lui déplorables, sa seigneurie de Saint-Etienne-de-Mer-Morte, au sud de Machecoul.

Jean Le Ferron, clerc tonsuré, prend possession du domaine en tant que mandataire de son frère Guillaume, trésorier de Jean V. On voit là encore, par un moyen détourné, l'emprise du duc de Bretagne sur les richesses de son cousin. Mais, à peine la transaction est-elle conclue que Gilles de Rais entend revenir sur sa décision. Saint-Etienne-de-Mer-Morte n'est-il pas, en vérité, le château idéal pour se livrer à ses incantations magiques ? Il décide alors, sans autre forme de procès, d'aller le reconquérir. Le jour de Pentecôte 1440 lui paraît le plus propice pour jouer un tour de sa façon à ce coquin de Jean Le Ferron qui l'a si bien exploité. Avec Lenano de Sceva, dont il avait fait le commandant de ses gardes, et Gilles de Sillé, il se met à la tête d'une troupe de soixante cavaliers et surgit en plein office dans l'église de Saint-Etienne, au grand effroi des fidèles. Le Ferron qui célèbre la grand'messe, reste pétrifié, alors que le baron de Rais se jette féroce sur lui sans respect pour le saint office,

l'arrache à l'autel et le conduit au château. Là, il l'injurie et lui demande de rompre le contrat. Jean Le Ferron, pour se disculper, affirme n'avoir agi que sur instructions supérieures. Le maréchal, de plus en plus furieux, décide d'en faire son prisonnier pour l'utiliser comme monnaie d'échange. Le malheureux est donc transféré, pieds et poings liés, à Tiffauges.

Cette "action d'éclat" n'est pas sans faire grand bruit. Jean V, toutefois, n'y voit qu'un mauvais réflexe de son cousin, en même temps qu'une occasion nouvelle de lui soutirer de l'argent. Il lui envoie un messenger, qui l'invite à libérer son prisonnier et l'informe qu'il aura, en outre, à verser une amende de 50.000 écus pour avoir levé une armée sans autorisation.

Ce messenger, messire Jean Rousseau, n'obtient d'autre réponse qu'un refus catégorique. On l'envoie en outre, sur ordre de Gilles, et en compagnie de Guillaume Hautrays, receveur des "fenaiges", rejoindre Le Ferron dans les cachots de Tiffauges.

Cette fois, le duc de Bretagne prend la chose au sérieux et fait encercler le château pour délivrer ses envoyés. Trois cents hommes d'armes ont pour mission d'assiéger la forteresse en évitant de répandre le sang. Le baron n'a d'autre ressource que d'élargir ses prisonniers. Il ne tient pas, d'ailleurs, à ce que les troupes de Jean V pénètrent dans l'enceinte où elles pourraient découvrir les traces de ses immolations.

De son côté, l'évêque de Nantes est outré de l'injure infligée à un membre de son clergé et à la sainte messe, déplorable action, entraînant, pour le coupable, l'excommunication. Il demande fermement des sanctions et se décide à diriger lui-même l'enquête, d'autant que mille bruits arrivent à ses oreilles concernant les atrocités commises par ce seigneur rebelle.

* *

Messire Jean de Malestroit acquiert bientôt la certitude que Gilles de Rais est un odieux assassin,

coupable, par ailleurs, de sodomie et de sorcellerie. Au cours de sa tournée pastorale, les officiants lui rapportent des faits probants, qui le conduisent à rédiger un terrible mandement, dont il saisit le roi de France et le duc de Bretagne. Dans cet exposé, il présente de nombreux témoignages de fidèles dont les fils ont été les victimes du monstre sadique ou de ses disciples ; il donne des noms et fournit des précisions que ses commissaires et procureurs ont recueillies avec minutie.

Ce document, ajouté au viol des immunités ecclésiastiques, à Saint-Etienne-de-Mer-Morte, va faire éclater l'orage qui couvrait dans le ciel nébuleux. Gilles de Rais n'est plus seulement un suspect, il devient, aux yeux des hautes instances, un coupable qu'il va falloir châtier.



*Tandis que les cendres de Gilles
Se sont répandues dans le vent
Ce château domine la ville
Où l'on parle de lui souvent.*

Château de Pornic.



*Ces souterrains où l'ombre glisse,
Cachant d'insondables secrets,
Refusent d'être les complices
Des curieux et des indiscrets.*

Châteaux de Gilles de Rais.



Ce mot terrible d'hérésie

En dépit des menaces qui pèsent sur lui, Gilles de Rais continue à jouer son rôle de grand seigneur et à se livrer avec ostentation aux jeux du diable. Les sacrifices se multiplient à la cadence des enfers. Il veut, à tout prix, arriver à découvrir les secrets d'une richesse qui lui est maintenant indispensable pour combler ses dettes et récupérer ses propriétés.

Mais, si ses efforts sont vains, ceux de Pierre de l'Hospital sont au contraire couronnés de succès. Sénéchal de Rennes, il vient d'être nommé président de Bretagne pour conduire l'enquête civile sur les charges relevées à l'encontre du maréchal de Rais. Ses investigations sont en tous points positives ; l'accusé est coupable à la fois d'actes de sodomie, de sorcellerie et de meurtres.

Mis au courant des premiers résultats de l'enquête, Jean V signe le 9 septembre 1440, un acte par lequel il confisque tous les biens du maréchal. En le dépossédant de ses richesses, le bon duc de Bretagne délègue comme bénéficiaire son fils aîné, François, appelé à lui succéder. C'était en somme faire le meilleur usage qu'il soit à son profit.

Cet acte de dépossession est suivi, quatre jours plus tard, d'une citation pour le seigneur de Rais à comparaître devant l'Official de l'église cathédrale où Jean de Malestroit, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège Apostolique évêque de Nantes, sera présent pour l'interroger sur les crimes qui lui sont reprochés. Dans cette convocation, Jean de Malestroit énumère les titres d'accusation et souligne le redoutable terme d'hérésie.

* *
* *

A la lecture de ce document accusateur, Gilles déchire l'air de son démentiel éclat de rire. Cette citation équivaut à un véritable mandat d'arrêt, mais que pourra-t-on contre lui qui est sur le point de découvrir les fabuleux secrets de l'enfer et qui écrasera de sa puissance tous les grands de ce monde.

Pourtant, Bricqueville et Sillé prennent la situation au tragique et s'enfuient. En quelques jours, la cour et les compagnons de débauche et d'infâmie de l'insatiable baron s'éclipsent. Le voici seul ou presque aux côtés de Prelati, de Poitou et d'Henriet, qui sont liés avec lui par un pacte indissoluble. Il médite cette accusation d'hérésie, qui lui paraît inqualifiable, bien décidé à la réfuter avec sa vigueur indomptable.

* *
* *

Gilles de Rais ne répond pas à la convocation de l'évêque de Nantes. Il s'enferme dans son château-fort de Machecoul dont il fait lever le pont-levis. Va-t-il soutenir un siège contre ceux qui seront envoyés pour le prendre ? A sa disposition, il a encore une troupe armée capable d'infliger de lourdes pertes aux assaillants.

Au petit matin du 14 septembre 1440, un groupe de cavaliers se présente sous les murs de la forteresse. A leur tête, Jean Labbé, envoyé du duc de Bretagne et Robin Guillaumet, représentant l'évêque de Nantes. Quelle va être la réaction du fauve menacé ? Contre toute attente, le

pont-levis s'abaisse. Gilles de Rais consent à recevoir ces émissaires.

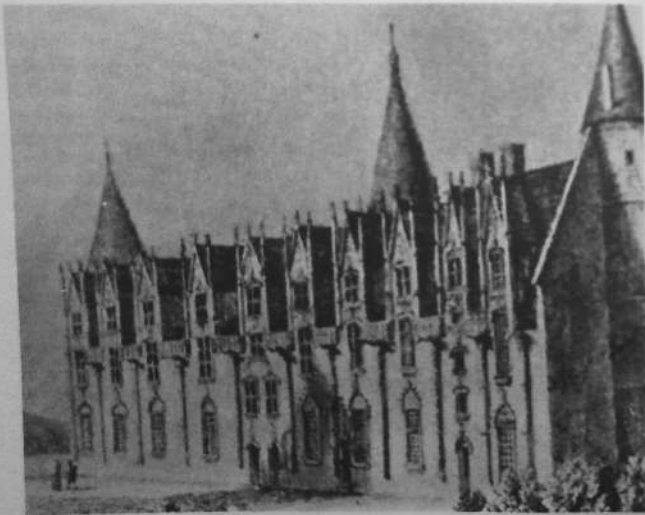
- Au nom de Jean V, duc de Bretagne et de Jean par la grâce de Dieu évêque de Nantes, nous vous prions de nous suivre pour être entendu sur les chefs d'accusation que vous savez.

- Faites ce que devez, messeigneurs. Je me confie à vous. Sachez pourtant que jamais nul n'osera m'inquiéter, que je serai disculpé, et qu'on s'empressera de me libérer avec d'humbles excuses.

Le lendemain, le maréchal de Rais était enfermé dans les prisons de Nantes avec Prelati, Henriet et Poitou. Ces arrestations mettaient fin aux ignobles exploits d'un grand seigneur, entraîné par ses vices jusqu'au fond de l'abîme.



*Pareil au boulet de canon
Faisant éclater leurs entrailles,
Le temps a percé les murailles
Découvrant hameaux et vallons.*



*Josselin reçut la visite
De Gilles de Rais aux abois.
On dit qu'il accomplit le rite
De Satan tout au fond des bois.*

Cour intérieure du château de Josselin selon une estampe.

La justice de Dieu, de Satan et des hommes

Imposante forteresse, La Tour Neuve, à Nantes, était une prison bien gardée. Gilles de Rais y fut admis en pensionnaire de choix, pour "séjour, réfection et coucher, revêtu, selon les ordres de l'évêque, de l'habit blanc des Carmes, pour faire pénitence. Il pouvait assister chaque jour à la messe, dite en la chapelle du château. Libre de manger et boire à satiété, la seule consigne restrictive qui le touchât était l'interdiction de communiquer avec les autres détenus. Ceux-ci, Prelati, Henri et Poitou, arrêtés en même temps que lui, avaient eu rapidement des compagnons de cachot : le marquis de Scéva, Blanchet, Romulart, Rossignol et Perrine Martin, que les gens d'armes, sur mandement de la cour ecclésiastique, n'avaient pas tardé à retrouver.

A ses geôliers, qui lui témoignaient le plus grand respect, Gilles disait avec gravité : « *Je suis ici pour une neuvaine* ».

Le 18 septembre 1440, trois jours après son incarcération, Perrine, jetant un cri démentiel, se précipitait dans le vide du haut de la tour haute. Inexplicablement, son corps ne fut jamais retrouvé ; c'est du moins une légende qui l'affirme, un gardien l'aurait vue enfourcher

un balai puis s'envoler au-delà des murs d'enceinte. Un témoin important disparaissait avec la terrible "Mef-fraie".

* *

Le procès ? L'un des plus extraordinaires de tous les temps, non seulement par l'intérêt qu'il a suscité dans le monde mais encore par l'ampleur des actes et des débats. Phénomène exceptionnel dans l'histoire, trois hautes instances étaient liées étroitement : la cour ecclésiastique, la justice inquisitoriale et le tribunal séculier.

Messire Jean de Malestroit, évêque doyen du duché de Bretagne présidait la cour de l'Eglise, avec, à ses côtés, l'actif promoteur de son tribunal, Guillaume Chapeillon, curé de Saint-Nicolas. Les évêques du Mans, de Saint-Brieuc, de Saint-Lô et un official de l'église de Nantes, complétaient ce temple sacré de la justice de l'époque.

Inquisiteur du royaume de France, le frère Jean Blouyn, de l'ordre des prêcheurs, agissait pour la répression des crimes d'hérésie, et d'apostasie, des faits de sorcellerie et de magie invoqués. Ses pouvoirs dépendaient à la fois de la juridiction ecclésiastique d'exception instituée par le pape Grégoire IX et de la volonté du roi. Comme fray Tomas de Torquemada, qui fit livrer aux flammes plus de 8.000 personnes, il suivait la règle implacable de Saint-Dominique.

Quant au tribunal séculier, représentant de la justice laïque au nom du roi de France, par l'entremise du duc de Bretagne, on avait tenu à l'étoffer des plus remarquables juristes. Pierre de l'Hospital en était le président, ayant pour l'assister, un huissier et deux assesseurs, Jean de Toucheronde étant désigné comme commissaire de juridiction.

* *

Le "noble homme baron de Rais" avait été placé dans la forteresse de Nantes le 15 septembre. Il ne la quittera

que pour rejoindre, sous bonne escorte, la sinistre tour du Bouffay, voisine de la prison, le 26 octobre 1440, pour subir sa condamnation. C'est dire que la justice inquisitoriale, n'admettant pas d'investigations superflues, pas plus d'ailleurs que de défenseurs pour l'accusé, était singulièrement expéditive. La règle était d'éliminer radicalement et au plus vite des êtres jugés malfaisants, à titre d'exemple, et encore comme moyen de protection de la foi.

Deux jours après son arrestation, de Rais subissait un premier interrogatoire où il ne fut question que d'hérésie. Les jours suivants furent consacrés à l'audition des témoins, comparaisant spontanément sur le mandement des évêques à tous leurs officiants. On vit alors des parents éplorés, réclamant vengeance pour le rapt de leurs enfants arrachés à leur terre. Des plaignants venaient de très loin, tels dame Jeanne Bouger et Robert Le Dantec, de Josselin, ou encore Perrine Rosmadec, Albert Le Franc et Rosette Moullac, de Vannes. Une trentaine de témoignages furent ainsi recueillis, dont certains assénaient des coups terribles à l'accusé ou à ses disciples, car il y avait, dans les faits rapportés, non seulement des détails sur les enlèvements, mais aussi des précisions sur les crimes perpétrés. Des perquisitions furent ordonnées dans les châteaux, parcs et autres domaines du baron de Rais. Squelettes, objets particuliers, vêtements ensanglantés furent découverts en de nombreux lieux, notamment à Tiffauges, à Machecoul, à l'hôtel de la Suze, à Saint-Etienne-de-Mer-Morte, à Bourgneuf au bord de l'étang de Montaigu, à Champtocé, Josselin et même à Vannes, preuves irréfutables des sacrifices commis à l'occasion des évocations aux démons. L'ignoble persécuteur n'avait pu faire disparaître en cendres précipitées dans le vent, tous les restes calcinés de ses jeunes victimes.

Le 8 octobre, le prisonnier subissait les questions de foi et jurait sur le Christ qu'il était et restait Chrétien, dans son âme et dans son sang. Ayant pris le parti d'affirmer qu'il était innocent de tout ce qu'on lui reprochait en

dehors de l'incident de Saint-Etienne-de-Mer-Morte, il demeurerait ferme et résolu dans ses dispositions.

Mais les dénégations de l'inculpé ne désarmaient point les juges enquêteurs qui, rendant leurs rapports au promoteur, permettaient à ce dernier d'établir son réquisitoire en 49 articles, que Gilles de Rais, blémisant de rage et rugissant comme un fauve, dut néanmoins écouter, en la salle basse du château de la Tour-Neuve :

« Le jeudi 13 octobre, le tribunal ecclésiastique, décidant de passer outre à l'appel dénué de fondement de l'accusé, est sommé de déclarer publiquement ce qu'il a à dire sur les articles de l'accusation, afin que nul doute ne demeure dans l'esprit des assistants. »

L'énumération des crimes est explicite ainsi qu'en témoigne ce bref résumé : *« L'accusé a inhumainement égorgé, occis, démembré, offert au démon et brûlé le corps de nombreux innocents, non sans avoir satisfait sur eux à ses goûts contre nature...*

Depuis dix années, revenu aux pompes et aux œuvres de Satan, le sire de Rais, fréquentant des hérétiques et des devins, a consulté des ouvrages proscrits, cherchant à faire apparaître les démons.

Usurpant l'office du Créateur, il a supprimé des êtres, avec des complices qui n'ont cessé de servir ses passions démoniaques et criminelles...

En conclusion, le sire de Rais demeure, pour tous ces crimes, hérétique, relaps, sorcier, sodomite, évocateur des esprits mauvais, devin, tueur d'innocents et idolâtre ; s'étant élevé contre la divine majesté, la foi catholique et l'église, je requiers qu'il soit frappé d'excommunication et brûlé dans les flammes éternelles. »

Dans ce réquisitoire sans pitié, le promoteur a dénoncé aussi la profanation de l'église Saint-Etienne-de-Mer-Morte, l'attentat contre le clerc tonsuré et les envoyés du duc de Bretagne au nom du roi.

Interrompant à tout instant la lecture de cet acte d'accusation par ses éclats de rire hystériques, ses hurle-

ments et ses injures, l'accusé s'écria : *« Je récusé ce tribunal de simoniaques et de ribauds. Je préfère être pendu par le cou que d'avoir à répondre à de tels juges. Je connais la foi catholique mieux que vous. Je vous maudis, Jean de Malestroit, comme évêque de Nantes. Quant à vous, Pierre de l'Hospital, je m'étonne que, en votre qualité de président de Bretagne, vous laissiez des religieux s'arroger le droit de proférer de telles infâmies. »*

Cette séance du 13 octobre s'achèvera par la lecture des lettres patentes, accordant à Frère Blouyn, toute-puissance contre de Rais et les autres accusés coupables d'hérésie.

* * *

L'attitude de Gilles de Rais restait basée sur sa certitude que ses complices ne parleraient pas. C'était faire bien peu de cas de la détermination des enquêteurs et des moyens de torture variés dont ils pouvaient disposer, tortures physiques mais aussi, arme suprême, menace de damnation éternelle. Tous les stipendiés du baron, à tour de rôle et à des degrés divers, concoururent à sa perte. Entendus à huis-clos, ils chargèrent leur maître, cherchant avant tout à se disculper ou du moins à minimiser leur participation aux actes criminels.

Francesco Prelati, confident intime des plus secrètes pensées du maréchal, décrivit les évocations vainement tentées dans le cercle magique en divers lieux. Après avoir déclaré qu'il avait seulement oui dire que Sillé et son maître se livraient à la sodomie, mais qu'il ignorait tout des sacrifices reprochés, il en arriva, après plusieurs interrogatoires à reconnaître sa culpabilité, celle du baron et de ses affidés dans les crimes perpétrés contre des enfants. Pour appuyer ses aveux et s'assurer des chances d'échapper au supplice, il remit aux juges le pacte avec le diable, écrit du sang d'une jeune victime, de la main même de Gilles de Rais. Ce document qu'il avait pensé utiliser à des fins lucratives le jour où la munificence du baron aurait diminué, lui assura, en fait, la vie sauve. Condamné à la prison à vie, il s'évada, par magie,

assura-t-il à René d'Angou dont il devint l'alchimiste attitré. Ce prince, adoré de ses sujets, écrivait des traités de morale aussi bien que des vers gracieux, ornés par ses mains de délicates enluminures. Il apprécia si fort les services de son protégé qu'il le nomma gouverneur de la Roche-sur-Yon...

Par sa déposition prudente, le cynique Eustache Blanchet tendait à se trouver des excuses. "Blanchet se blanchit" sans apporter de preuves matérielles à ses accusations basées sur des on-dit. Repentant et larmoyant, ce prêtre du diocèse de Saint-Lô, regagna la liberté, dans des circonstances mal définies et adopta la devise "pour vivre heureux, vivons caché".

Les âmes plus simples de Henri et Poitou cédèrent très vite aux pressions des juges. Ils reconnurent tous les faits et déposèrent avec une impressionnante conviction : ils avaient livré eux-mêmes plus de 60 enfants au maréchal, et bien d'autres victimes encore avaient été sacrifiées par leur maître ou sur son ordre. Ayant assisté aux supplices, ils les décrivent avec les détails les plus horribles. Deux poids, deux mesures : la vie sauve pour le prêtre indigne mais pour les instruments des crimes auxquels il a participé, la corde et le feu.

Le marquis de Scéva et son lieutenant Bertrand Poulain racontèrent avec faconde l'attaque de l'église de Saint-Etienne-de-Mer-Morte, et les violences exercées contre l'officiant Jean Le Ferron. On leur recommanda d'aller se faire pendre ailleurs.

Quant à Gilles de Sillé, il s'en sortit très bien en chargeant son cousin tout en se disculpant lui-même, reconnaissant seulement qu'il avait servi d'intermédiaire pour aller quérir des alchimistes dont il ignorait les pouvoirs sacrilèges. Son cousin Bricqueville alla chercher, sous la bannière du duc de Bourgogne, infidèle au roi de France et allié des Anglais, la vie fastueuse à laquelle l'avait accoutumé la cour de Gilles.

Je consens à être brûlé vif

La salle basse du château de la Tour Neuve est éclairée par d'énormes cierges fichés dans des torchères murales en forme de mains. Face à ses juges, face au frère Jean Blouyn, revêtu de la toute-puissance, se tient Gilles de Rais, dans sa longue robe de Carme. Le défi de ses yeux verts est le seul signe qu'il appartienne encore au monde des vivants. Sa barbe et ses cheveux couleur de cendre encadrent son visage cadavérique. En cette nuit du 13 octobre 1440, la sentence d'excommunication s'abat sur lui comme sur l'arbre orgueilleux la cognée du bûcheron. Il tombe dans une crise de convulsions paroxystiques. On le transporte encore inconscient sur son lit.

L'aube blême met fin, pour le seigneur honni, à des heures de cauchemar au cours desquelles, sous les paupières impuissantes à repousser les visions dantesques, ont défilé les scènes hideuses évoquées par les juges. Est-ce vraiment lui, Gilles le héros d'Orléans, le compagnon de Jeanne d'Arc, qui s'est vautré, tel une goule, dans le sang de tant de victimes ? Une partie de son être nie farouchement, luttant contre l'appel irrésistible du martyr expiatoire par les flammes, comme l'a subi son idole, il en est maintenant convaincu.

A partir de ce jour, il refuse toute nourriture et, le 15, on doit le soutenir pour l'amener devant ses juges, dont il ne nie plus la compétence, dont il implore l'indulgence. Il reconnaît la fascination exercée sur lui par l'hermétisme mais ajoute : « *S'il se trouve quelqu'un pour affirmer que j'ai évoqué les démons, je consens à être brûlé vif !* »

A genoux et en larmes, il mendie la levée de la sentence d'excommunication, qui lui est accordée par écrit. Trébuchant sur les degrés de pierre, il regagne la salle haute, cadre austère de la conversion qui s'opère en lui. Il continue son jeûne, avalant à peine quelques gorgées d'eau qu'il boit à même le barillet, pensant à ce chevalier dont les larmes vainquirent le péché mortel d'orgueil. Lorsque, le 20 octobre, il apprend que Prelati l'a accablé sous le poids de son témoignage, il comprend que son heure dernière est proche. La lecture des autres dépositions ne lui arrache aucune réaction visible. Ses cousins, ses serviteurs, qu'il a comblés de présents, tous l'ont abandonné... Il avouera, il s'accusera, il s'humiliera, acceptant l'opprobre comme une espérance de rédemption.

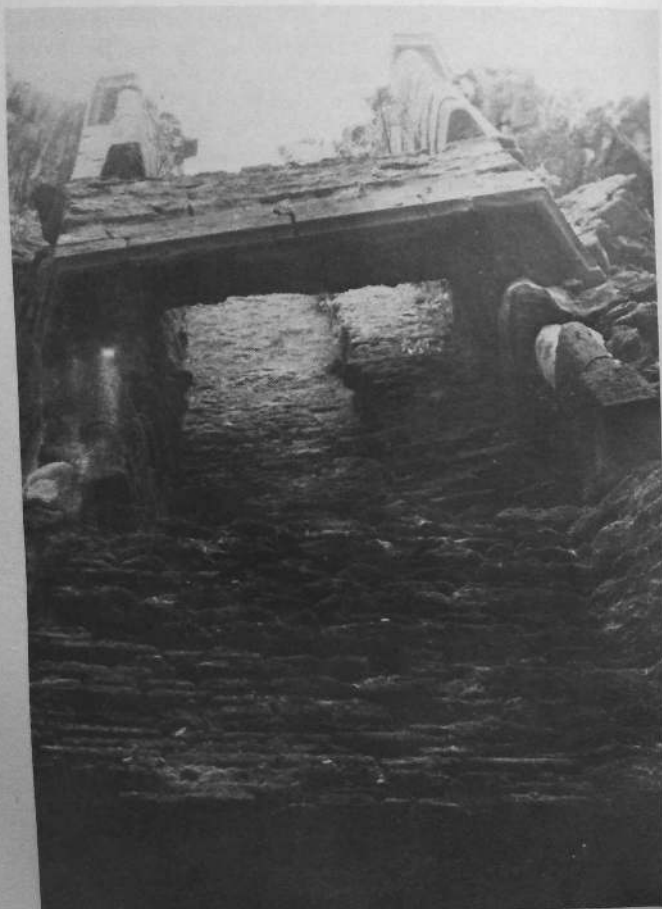
Le lendemain, sachant que la torture va lui être appliquée, il promet de tout révéler, de son plein gré. Jean de Malestroit et Jean Blouyn renoncent à faire utiliser les instruments auxquels ne peut résister aucune volonté humaine.

Dans la chambre occupée par l'accusé sont réunis, avec les juges plusieurs témoins. D'une voix monocorde, le lieutenant général de Bretagne reconnaît pour véridiques toutes les accusations portées contre lui par ses proches : commerce avec les démons, sodomie, assassinats, luxure immonde. Comme Pierre de l'Hospital le presse de révéler le mobile de ses crimes, il affirme n'avoir agi que sous l'impulsion de ses désirs pervers. Mais cette confession doit être publique. Gilles de Rais s'exposera donc à la haine populaire en espérant que son déplorable exemple sera salutaire. « *Si je ne m'étais écarté de la voie de l'Eglise, je ne serais jamais tombé dans les griffes du Malin, j'aurais évité les pièges qu'il me*

tendait... Ne tolérez pas que vos enfants vivent dans une oisiveté qui engendre des curiosités malsaines, des excès de table et l'abus des boissons fortes qui m'ont poussé à accomplir tant de crimes et de péchés. » Puis il implore le pardon et les prières des parents de ses victimes. Un silence lugubre engloutit les dernières paroles du pénitent qui éclate en sanglots.

Trois jours plus tard, l'excommunication que Gilles redoute plus que la mort est de nouveau prononcée ; en fait, cette fois, elle est double, sanctionnant d'une part l'hérésie, l'apostasie, l'évocation des démons et, d'autre part, la sodomie, le sacrilège et le viol des immunités de l'église. Cependant, devant le repentir tragique du baron, le tribunal ecclésiastique lui accorde, pour l'amour de Dieu, le droit de participer encore aux sacrements. Son confesseur sera frère Jean Juvénal, du diocèse de Saint-Malo. Ainsi en décident les représentants de la Sainte Eglise Catholique et Romaine.

Si le maréchal a finalement sauvé son âme devant le tribunal de droit divin, il lui reste à rendre compte de ses crimes à la justice des hommes. On le transfère donc au Bouffay, sous une protection rendue nécessaire par la fureur de la foule déchaînée. Et là, une nouvelle fois, le prisonnier se flagelle dans son orgueil, cet orgueil incommensurable qui l'a conduit à la démence. La procédure est brève. Une amende de 50.000 écus est infligée au grand seigneur qui se voit en outre condamner à la pendaison et au bûcher. Son corps sera cependant arraché aux flammes avant l'incinération totale. Il lui est même permis de choisir le lieu de sa sépulture, l'église du Moustier de Notre-Dame des Carmes à Nantes. Une procession se déroulera également pour le salut du pécheur repentant. Deux de ses familiers seulement, Henri et Poitou, graviront avec lui les marches du calvaire. Leur maître demande que leurs noms soient associés au sien dans les prières publiques. Gilles ayant renoncé à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, ne pense plus qu'à l'ineffable joie de contempler dans la parfaite lumière céleste la face de son créateur, demain...



*Les mains qui ont touché ces pierres
Sont retombées dans le néant,
Accordons-leur une prière !
L'avenir est un trou béant !*

Cheminée d'un château de Gilles de Rais.

Ton sang boira ton sang

Pour protéger le baron de Rais des ultimes entreprises de Satan, son confesseur, Jean Juvénal, passe près de lui la veillée suprême. Dans la chambre haute dont les murs ont été mis à nu, le lieutenant général de Bretagne va consacrer à la prière ses dernières heures. Agenouillé à même les dalles, devant le crucifix éclairé par la flamme dansante de deux cierges, il fixe intensément le visage du rédempteur. Sur ses yeux brûlés par les larmes, les paupières, un instant, se sont appesanties. Lorsque, tendant toute sa volonté dans un effort surhumain, il veut reprendre sa douloureuse contemplation, la croix a disparu. Un carme au visage dissimulé sous la capuce, se tient devant lui : « *Gilles, je suis venu...* » Cette voix, il la reconnaît, c'est celle de Jean V, duc de Bretagne ! Telles des nuées sous un vent d'orage, les pensées du condamné s'enchevêtrent, échappant à sa volonté. La haine qu'il croyait avoir vaincue se réveille, aveuglante : « *Mon cousin, s'écrie-t-il, instrument de ma ruine et de ma déchéance, usurpateur de mes belles châtelainies, je t'assigne, au tribunal de Dieu, dans un délai de deux ans. Ton sang boira ton sang et n'y survivra pas.* »

Frère Jean Juvénal, sortant d'un bref assoupissement, se précipite vers Gilles, qui, hagard, tend vers le

crucifix ses bras émaciés dans un geste tragique, en s'écriant : « *Le duc ! mon frère, le duc était là, il y a un instant ! Il a osé venir troubler ma prière à Dieu et à Jésus-Christ... - C'était un leurre de Satan, mon frère. Nul autre que vous et moi n'est entré dans cette chambre. Votre colère met en danger le salut de votre âme. Les moments sont comptés, bientôt paraîtra l'aube, implorez le Seigneur !* »

Tremblant encore, le baron tente de reprendre sa prière, mais l'écho du monde des vivants rythme de nouveau les battements de son cœur. Depuis un an, ses belles terres de Champtocé et d'Ingrandes, achetées à vil prix par son cupide cousin, servent d'apanage au troisième fils de ce dernier. Gilles de Bretagne, son filleul, né en 1425. Légende ou réalité, la vision de la veillée de mort était prophétique. Jean mourut le 8 août 1442 et, quelques années plus tard, son sang but son sang et n'y survécut pas. Le 25 avril 1450, l'aîné de ses fils, François 1^{er}, duc de Bretagne, fit ou laissa assassiner son frère Gilles, étouffé entre deux couettes de plumes par huit hommes de main au château de la Hardouinaie, non loin de Plénée-Jugon. Coupable de fait ou d'intention, il mourut lui-même moins de trois mois plus tard.

Présentez ma grâce à Dieu

Les curieux ne cessaient d'affluer le long des deux rives de la Loire, pour accéder à la prairie de la Biesse. Des piquets d'hommes d'armes avaient été postés sur les ponts de Nantes et à l'issue de toutes les rues qui débouchaient sur le fleuve.

L'agitation dont on avait pu redouter, avant les termes du jugement qu'elle ne tournât à l'émeute, tant la colère grondait contre le sinistre meurtrier, s'achevait en liesse, en divertissement sadique offert au peuple. Il régnait une atmosphère de gigantesque kermesse où les rires des truands se mêlaient à ceux des bourgeois qui s'étaient déplacés en famille. Les "filles folieuses", fardées et teintes, des ruelles de derrière la cathédrale où elles exerçaient leur commerce toléré, avaient temporairement délaissé leur clientèle habituelle pour se repaître du spectacle après lequel, d'ailleurs, elles étaient certaines de ne pas chômer... Des gamins se faufilaient entre les jambes des badauds pour gagner les premiers rangs. De belles dames en surcots fourrés, avides d'émotions fortes, se pressaient contre leurs galants en poussant de petits cris ravis. Le ciel était chargé de nuages, se bousculant sous le souffle du vent, dessinant sur le fleuve

des formes étranges qui se mouvaient comme des fantômes se rendant au sabbat.

Le duc Jean V, la visière de son casque relevée, se tenait à cheval, majestueux, aux côtés d'autres nobles cavaliers, en avant des archers.

Les trois bûchers, un peu plus hauts que la taille d'un homme s'élevaient mystérieux, entourés des bourreaux, vêtus de rouge et coiffés de cagoules, qui s'affairaient autour, comme des diables auprès du feu de l'enfer.

Le silence se fit, dense, profond, lorsque le cortège parut. On n'entendait plus que le bourdonnement sourd des prières.

Gilles de Rais s'agenouilla, joignant les mains et d'une voix terrible secouant l'assistance s'écria : « *Mes frères chrétiens, vous dont j'ai tant de fois immolé les enfants, au nom de notre Seigneur, je vous supplie de me pardonner et de prier pour moi. Pardon, Saint-Jacques ! Pardon, Saint-Michel, vainqueur de Lucifer ! Acceptez ma rémission et présentez ma grâce à Dieu.* »

Pour s'assurer que les poteaux où seraient attachés les condamnés ne laisseraient aucune prise aux flammes, on avait arraché, pour cet usage, à l'estacade, trois solides pieux d'amarrage, imbibés d'eau depuis des années. Les trois condamnés furent enchaînés à ces poteaux, tournés vers le duc de Bretagne et les juges qui l'entouraient. Autour des corps humains qui allaient devenir des torches vivantes, les aides de l'exécuteur de haute justice empilaient savamment le bois. Les bûches d'angle furent arrosées d'huile pour favoriser l'ignition. La foule restait muette. Un trompette à cheval sonna "Le Feu" et l'on vit briller, aux doigts de l'un des aides, le brandon d'étoupe qui enflamma le bûcher central où Gilles de Rais était maintenu, un nœud coulant manœuvré du sol devant provoquer la strangulation au moment opportun, c'est-à-dire quand les flammes auraient commencé d'entamer les chairs. Son visage livide se détachait au-dessus des

flammes comme un haut-relief sculpté au flanc de la chapelle de Tiffauges, alors qu'une immense clameur s'échappait de milliers de poitrines, gémissements d'horreur, cris de joie et d'épouvante, d'angoisse, de répulsion et de plaisir mêlés.

Maintenant les trois bûchers ardaient mais c'est vers Gilles qu'étaient tournés presque tous les regards. Jean V et Jean de Malestroit, les traits crispés, l'œil enflammé, semblaient savourer âprement leur triomphe. Ce feu, qui immolait le plus monstrueux jouisseur du duché, et peut-être du monde, leur ouvrait aussi libre accès aux magnifiques domaines d'un seigneur immensément riche, domaines qui serviraient, au mieux de leurs intérêts, collectifs et particuliers, la puissante province de Bretagne et son fastueux clergé.

Le corps calciné de Gilles de Laval, baron de Rais, fut, selon la promesse qui lui en avait été faite de son vivant, inhumé en grande pompe dans l'enclos du Moustier des Carmes à Nantes. La foule dense qui avait suivi le cercueil, émue par les ultimes adjurations du coupable repentant, pria pour que le Seigneur puisse vaincre les puissances des ténèbres dont le maître avait horriblement orchestré tant de folies et de souffrances.

Quant aux domaines du condamné, sa fille et seule héritière, Marie, se donna à tâche de les arracher à la descendance directe de Jean V. Sur ses instances et celles de son époux, l'amiral de France Prigent de Coëviti, Charles VII confisqua sur Gilles de Bretagne les seigneuries de Champtocé et d'Ingrandes pour les leur restituer. Marie, par un contraste frappant avec son père, fut un ange de douceur, de bonté et de pureté, dont la vie entière fut consacrée aux œuvres charitables.

L'ébène luisante de la chevelure de Marie, encadrant la finesse de ses traits, faisait resplendir des yeux tout semblables à ceux du compagnon de Jeanne d'Arc, Gilles de Rais, Maréchal de France. Fut-il vraiment le mégalomane de l'horreur, obsédé de luxure immonde, peignant, du sang de ses victimes, l'une des fresques les

plus hallucinantes de tous les temps ? Les investigations effectuées pour son procès permirent, dit-on, de dénombrer cent quarante quatre suppliciés. Mais, par déduction, on arrivait au chiffre terrifiant de huit cents jeunes gens ou enfants sacrifiés pour les invocations à Satan ou dans des saturnales infâmes.

De quelles sources tient-on ces chiffres ? Toute-puissance contre Gilles de Rais avait été accordée, le 13 octobre 1440, à Frère Blouyn, dominicain représentant l'Inquisition. Or, le trait le plus caractéristique de cette juridiction, dont les atrocités ont inspiré à Victor Hugo son drame publié en 1882, "Torquemada", était le secret absolu de l'information judiciaire. Le secret, c'est le voile impénétrable derrière lequel s'agitent toutes les passions, toutes les cupidités, tous les fanatismes...

Si les corbeaux festonnant les nuages au-dessus de Tiffauges, de Machecoul ou de Champtocé content de lugubres histoires, peut-être sont-ils les seuls à connaître la vérité, héritage de leurs aïeux. "L'haleine pestilentielle de la calomnie" dit un proverbe persan, "transforme en désert le plus beau parterre des roses".

Dans les tours gigantesques où vibre encore l'écho des siècles engloutis, on croit voir apparaître Gilles de Rais, le Maudit, que l'Inquisition a trainé dans la fange. Le mystère est profond, l'angoisse au cœur se glisse... Le juge, de Satan, fut peut-être complice ???



Les armes de Gilles de Rais, Maréchal de France.

GUY EDER
DE LA FONTENELLE

Seigneur de gloire
et d'épouvante

Catholiques, Protestants et Bretons

En cette brûlante journée du mois d'août 1572, les cloches de Rome éparpillent dans l'air des carillons d'allégresse. Sous l'inégalable coupole de l'église Saint-Pierre, l'un des chefs-d'œuvre de Michel-Ange, le pape Grégoire XIII, "serviteur des serviteurs du Christ, pasteur suprême", chante le Te Deum. A "son fils" Charles IX, il a décidé d'envoyer la rose d'or, solennellement bénie. La ville sainte est en liesse ; le vin coule à flots.

Quelle est donc la cause de ces réjouissances ? Quelle victoire du Christ glorifie-t-on ainsi ? L'union d'Henri de Navarre, protestant, avec Marguerite de Valois, catholique et sœur de Charles IX, mariage célébré le 23 août 1572. Non ! ces chants, cette pompe, ces louanges à Dieu, traduisent les réactions immédiates de l'église catholique après le massacre de la Saint-Barthélémy, au cours duquel périrent 30.000 protestants, une élite intellectuelle.

"Sur le sol rouge et détrempé d'une des plus larges saignées qu'ait faites le fanatisme religieux", vont pendant près de trente ans, se déchaîner les violences inimaginables des guerres de la Ligue, tandis qu'à Charles IX, le roi de la Saint-Barthélémy, succèdera Henri III, le dernier des Valois, qui laissera le trône au



Charles IX



Henri de Navarre, le futur Henri IV, tige des rois de France jusqu'à Charles X.



Marguerite de Valois (Collection Lévy et Neurdein)

Bourbon Henri IV, tige des rois de France jusqu'à Charles X.

Mais qu'était-ce que la Ligue ? Selon Michelet elle cheminait sourdement depuis 1561. En 1576, protégée officiellement par Grégoire XIII, s'appuyant sur la maison des Guise, elle devient "une majorité massacrante qui s'indigne de ce qu'on veut lui retirer le couteau... qui n'entre pas dans la Ligue est traité en ennemi, qui la quitte est traité en traître..." Elle promettait la restauration des privilèges locaux, soutenue en cela par l'Espagne, trop heureuse d'affaiblir le roi.

Pour les Guises, la Ligue était le moyen d'accéder au trône de France sous couleur de défendre le catholicisme intégral. Pour les provinces turbulentes, telles la Bretagne, elle représenta l'espoir d'un retour au passé, à l'indépendance complète. Il avait fallu trois mariages successifs pour joindre le duché à la couronne de France : ceux d'Anne de Bretagne à Charles VIII, puis à Louis XII, celui de Claude de France, l'une de leurs filles, au séduisant duc d'Angoulême. Anne, par la mort de son père, François II, était devenue duchesse de Bretagne, "souveraine de la mer et de la terre à douze ans et demi". Son but, son seul but, sauvegarder les droits de sa province. Son contrat de mariage avec Louis XII stipulait que le duché ne pourrait revenir au dauphin de France mais seulement au second enfant royal. A trente-sept ans, torturée par le mal qui va l'emporter, elle résiste avec acharnement à Louis XII qui veut marier leur fille aînée, Claude, à François d'Angoulême, son cousin et héritier, le futur François 1^{er}. La mort se fait l'alliée des ambitions royales. A peine Anne a-t-elle fermé les yeux, que sont célébrées les épousailles qui vont à jamais livrer la Bretagne à la France.

Si par les traits de son visage, Claude rappelle sa mère, elle ne lui ressemble en rien par le caractère. Anne de Bretagne avait été femme de tête. Claude de France, n'est qu'une femme, éblouie par la virile beauté, par le charme charnel de François, volage, libertin, mais qui lui accorde cependant parfois l'honneur de sa chère présence : sept enfants naîtront en neuf ans. L'épouse, douce et effacée,



Anne de Bretagne, qui épousa successivement Charles VIII puis Louis XII.

tendre et éperdue d'adoration, immole ses droits, ceux de sa province, pour les étreintes fugitives de son seigneur "versatile et léger, égoïste et personnel, enclin à une prodigalité sans mesure qui finit par faire peser sur son peuple des charges écrasantes".

Un an après son mariage, en 1515, Claude lui faisait donation définitive et perpétuelle de son duché "pour en disposer comme de sa propre chose et héritage".

François 1^{er}, devenu roi de France au décès de Louis XII, survenu à la fin de 1514, entreprend, après la conquête de la duchesse, celle du duché. Conscient de la séduction fascinatrice qu'il exerce sans effort, il parcourt la Bretagne pendant l'été de 1518, de Nantes à Vannes, Auray, Rennes, Saint-Pol-de-Léon, Morlaix, s'intéressant aux coutumes particulières et répandant sourires enjoleurs et promesses flatteuses.

Sans le moindre scrupule, il s'est emparé de l'héritage de Renée, sœur de Claude, âgée de cinq ans à la mort d'Anne de Bretagne, et qui, presque sans dot, épousera Hercule d'Este, duc de Ferrare, fils de... Lucrèce Borgia.

Mais ces spoliations, les donations de Claude, n'annulaient pas les clauses du contrat de mariage d'Anne de Bretagne et de Louis XII. Or la Bretagne était l'une des plus riches provinces de France, ainsi que "le plus beau des rois" avait pu s'en rendre compte. Riche par ses mines d'argent de Poullaouen, et surtout du Huelgoat, dont l'étang actuel est le résultat des excavations des XV^e et XVI^e siècles. De cet étang coule encore la rivière d'Argent. Riche, par ses tissages de lin et de chanvre, réputés dans toute l'Europe. Riche, par ses marais salants, ses poteries, dont celles de Rieux. Les imprimeries de Nantes et de Rennes étaient célèbres et leurs ouvrages sont encore fort recherchés des bibliophiles.

Homme de guerre, François avait su s'entourer de fins politiques. Un Breton, Louis des Déserts, se fit fort d'amener les Etats de Bretagne à demander eux-mêmes leur réunion à la France. Tout n'alla pas sans heurt, et les négociations furent plusieurs fois sur le point d'être rompues. Mais, tandis qu'à Sucinio le roi et le dauphin

attendent l'issue des pourparlers, les partisans de l'Union, rendus éloquentes par les escarcelles bien remplies qui leur ont été remises, emportent la décision et, au mois d'août 1532, à Vannes, le Contrat d'Union entre en vigueur. La douce Claude n'assista pas au triomphe de son idole : elle était morte huit ans plus tôt.

Le 13 août 1532 à Rennes, le dauphin de France était couronné duc de Bretagne sous le nom de François III. "Une robe à chevalcher de velours bleu, enrichie de broderies d'or", faisait valoir la haute taille souple de ce bel adolescent de quatorze ans, "monté sur un coursier enharnaché de velours noir et de grand nombre de boucles d'or". A l'église, il fut solennellement revêtu du manteau rouge fourré d'hermine et du collier de l'ordre de l'Hermine. Il ceignit l'épée et, d'une main ferme saisit le sceptre. L'évêque Yves Mahyeuc posa sur le jeune front la couronne ducale.

Après vêpres, une hermine d'or de grandeur naturelle lui fut offerte par les notables bourgeois.

Cette apothéose dissimulait une vérité qui était loin de réaliser l'unanimité : à dater de ce jour, la Bretagne n'était plus qu'une province de la France.

François I^{er}



*A Sucinio plein de mystère,
François I^{er} anxieusement
Attendit cet arrêt austère
Qui scella le rattachement.*

Quand les loups se déchirent entre eux

La Saint-Barthélémy, dirigée contre les protestants, avait ouvert la voie à tous les excès. Les huguenots, un moment désemparés par l'assassinat d'un grand nombre de leurs chefs, s'étaient ressaisis et, bien décidés à faire triompher leur foi ou à périr pour elle, se regroupaient. Le parti des Guise, reprocha à la royauté de n'être pas allée assez loin dans l'extermination de l'hérésie — et la Ligue vit affluer les mécontents de toute tendance. Trois forces étaient donc en présence en 1582 : le pouvoir royal en la personne d'Henri III, la Ligue, et les Huguenots.

La Bretagne n'avait été que fort peu influencée par la réforme. Seuls des nobles, quelques gros bourgeois, se piquaient d'adhérer aux idées nouvelles. C'est à ce moment qu'Henri III nomma gouverneur de Bretagne Philippe de Lorraine, duc de Mercœur, son propre beau-frère, "l'homme le plus capable d'y créer des troubles". En effet, le nouveau gouverneur, âgé de 24 ans, époux de Marie de Luxembourg partageait les ambitions de cette noble dame, fille du duc de Penthièvre, ancien gouverneur de Bretagne. La politique tortueuse de Mercœur ne permit pas tout de suite de discerner ses objectifs réels : faire recouvrer à la Bretagne son indépendance et en devenir duc. Jusqu'en 1588, il s'en tint à "une attitude d'obéissance officielle" qui valut à la province de jouir de

la paix et de la prospérité. Le reste de la France était à feu et à sang, les Ligueurs attisant le zèle des catholiques contre l'héritier présomptif, Henri de Navarre, un huguenot !

Les Guise avaient beau jeu de se présenter en défenseurs du catholicisme et de briguer la couronne par anticipation, tout en continuant à reconnaître le roi Henri III comme leur chef suprême. Mais, se sentant menacé, le souverain prit les devants et fit sauvagement assassiner le duc de Guise et son frère le cardinal.

Aussitôt après le double meurtre, Henri III envoie au Gouverneur de Bretagne un seigneur dont nous retrouverons bientôt le nom : Jean de Beaumanoir de Lavardin. Mercœur le reçoit avec une réserve hautaine. Son choix est fait. Il n'acceptera jamais qu'un protestant monte sur le trône de France. Le meurtre des Guise l'a frappé trois fois au cœur, comme catholique, comme Ligueur et comme Lorrain.

Les troubles se déclarent d'abord à Rennes où se font jour des opinions opposées, les unes favorables au roi, les autres foulant aux pieds la majesté royale. C'est l'époque du carême et le clergé se déchaîne contre le roi meurtrier d'un cardinal.

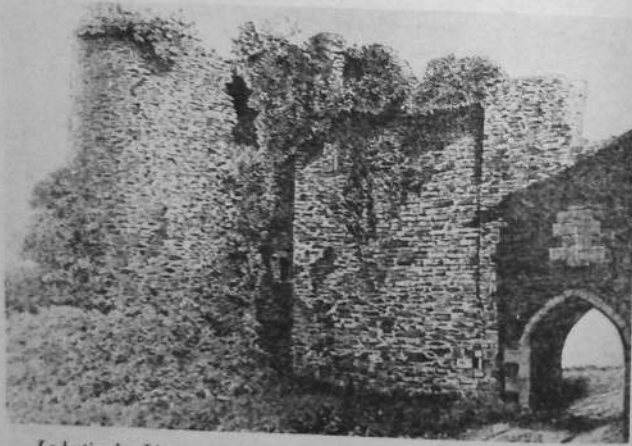
Le sénéchal de Rennes, Bertrand d'Argentré, catholique ardent et Ligueur déterminé, grand patriote breton, historien et juriste érudit, regroupe autour de lui ceux que l'assassinat des Guise a rendus hostiles au roi.

On fait courir le bruit d'une attaque imminente des Huguenots. Des barricades s'élèvent. Le Parlement, fidèle au roi, cherche à apaiser les mutins qui exigent les clés des portes. Mercœur entre dans la ville et commence ouvertement les hostilités. Elles seront atroces, innombrables, incohérentes. D'abord les Ligueurs s'attaqueront aux Huguenots et aux partisans du roi considérés comme favorables aux premiers. Immédiatement, par delà les convictions religieuses ou les considérations politiques, c'est le pillage, le vol, l'assouvissement des haines et des ambitions personnelles, l'emprisonnement arbitraire.



Assassinat du duc de Guise (Bibliothèque Nationale).

La foi jurée n'est plus qu'un vain mot. Le butin des Ligueurs est rassemblé au château de Comper, en bordure de la forêt de Paimpont. Mais les royaux ne restent pas les bras croisés, attaques et représailles se succèdent. Mercœur est mis hors-la-loi par le parlement de Rennes tandis que se déchaîne sur la Bretagne l'orage le plus épouvantable qu'elle ait jamais subi.



Le butin des Ligueurs est amassé au château de Comper, en bordure de la forêt de Paimpont.

L'Aigle de Coatfrec

Sous les rayons glacés de la lune, en janvier 1592, le Léguer, tout pailleté d'argent frissonne de froid et de peur tandis qu'une troupe nombreuse et lourdement chargée gravit les pentes conduisant au superbe château de Coatfrec, un joyau du Trégor. Un millier d'hommes à cheval, certains portant cuirasse, et presque tous casqués, rentre d'une expédition de représailles, pour ne pas dire de pillage. La croix de Lorraine orne les armures ou les simples vêtements de paysans. Un triple panache de plumes soyeuses, couleur de feu, désigne le chef, un cavalier de noble prestance, à la visière baissée, au devant duquel se précipitent les serviteurs.

- La Boule, dit-il à son lieutenant, en mettant pied à terre, tu veilleras toi-même à faire enchaîner les prisonniers ! Le butin déposé dans la salle d'armes, nous en ferons le partage demain, parmi les plus valeureux.

Pas de nobles parmi les captifs, des bourgeois, tremblant de peur, qui par l'escalier à vis, descendent au souterrain comme en enfer.

Des hautes cheminées situées à chaque extrémité de la salle d'honneur rayonne la chaleur d'énormes troncs, dardant des langues de flammes qui s'entre-dévorent,



*Dominant le Leguer docile,
Coatfrec se dressait, orgueilleux.
Pour Guy Eder un sûr asile
Après ses combats périlleux.*



*Aujourd'hui, par les meurtrières,
On voit le vallon endormi :
L'orgueil humain n'est que poussière
Contre le temps son ennemi.*

rampent et s'élancent, animées d'une vie sauvage et fascinante, diabolique.

Sur les pas du chef est entré un vieillard à barbe blanche, vêtu de l'ample robe de bure brune des capucins, sur laquelle se détache la croix de Lorraine. Les deux hommes ont même carrure, et sur les murs ornés de tapisseries, se détachent leurs ombres gigantesques. Le religieux s'empresse auprès de l'homme de guerre pour le débarrasser de son encombrante armure. Le camail enlevé, apparaît une chevelure blonde, souple comme de la soie, contrastant avec les sourcils bruns. Les yeux, les yeux d'aigue-marine, illuminent un visage aux traits virils, gardant encore cependant le charme un peu flou de l'adolescence.

- Guy, mon enfant, comme il me tardait de te voir rentrer. Sourdéac a envoyé de forts détachements pour s'emparer de toi.

- C'est que le légitime propriétaire de ce château, François de Goësbriand, a dû aller encore geindre auprès du gouverneur de Brest, ce Sourdéac de malheur, qui restera fidèle au roi tant qu'il ne trouvera pas un intérêt suffisant pour passer dans notre sainte Ligue. Nous avons rencontré ses hommes, qui n'ont guère résisté à nos arquebusades. Ils ne venaient sans doute que pour se rendre compte de nos forces.

- Ils reviendront mon enfant et en nombre suffisant pour t'infliger une défaite.

- Bah, nous verrons bien ! En attendant, je meurs de faim !

Tandis qu'il le prouvait en dévorant à belles dents un quartier d'agneau arrosé de vin sec d'Espagne, le père Jérôme, assis sur une lourde escabelle, travaillée dans un tronc de chêne, le regardait avec la tendresse d'un grand-père pour son petit-fils. Ne l'avait-il pas bien souvent fait sauter sur ses genoux, là-bas, au château de Beaumanoir-Eder, dans la trêve de Leslay, paroisse de Quintin ? Les parents de Guy, René Eder de Beaumanoir et Péronnelle de Rosmar de Kerdaniel, n'avaient-ils pas toujours



Philippe de Lorraine, duc de Mercœur.

témoigné des plus grandes bontés envers le pauvre capucin ? Lorsque Guy, le plus jeune de leurs quatre enfants, avait été envoyé à Paris, au collège de Boncourt, le père Jérôme avait demandé à son supérieur l'autorisation de le suivre. Aussi connaissait-il mieux que personne ce jeune baron de La Fontenelle, qui, à dix-huit ans, avait trois mille hommes à sa dévotion... si l'on peut dire !

- A quoi songes-tu, Père Jérôme, demanda Guy rassasié, qui depuis un moment observait le front assombri du capucin. A ma pendaison sur cette terre ou à mon châtement dans l'autre monde ?

- Hélas... malgré mes prières et mes supplications, tu braves la mort sans toujours avoir souci du salut de ton âme !

- Comment ! combattre sous l'emblème de la croix de Lorraine en suivant Mgr le duc de Mercœur, est-ce là péché mortel ? La belle duchesse de Montpensier ne combat-elle pas aussi à sa manière, en processionnant dans les rues de Paris, nue sous le drap de pénitence qui ne cache pas même ses seins, beaux à faire damner tous les... saints du Paradis ? Je n'avais pas quinze ans, lorsque sautant les murs rébarbatifs du très noble collège de Boncourt, j'assistai à ce beau spectacle. Dames et damoiselles la suivaient dans le même... costume, tandis que les seigneurs, munis de sarbacanes, leur lançaient des dragées. Neuf mois plus tard, elles auraient été bien utiles, ces dragées, tant il y eut de baptêmes...

- Guy, le chanoine Moreau vous l'a dit alors : "Enfant, vous êtes sur une pente glissante".

- Mon bon père, je n'ai rien à changer à ce que je lui répondis : "La vie est chose de Dieu. Malgré tout le monde, je marcherai le front haut, seul et libre, toujours en avant. Jamais je ne reculerai. Si j'écrase quelques hommes, vers de terre ou serpents, tant pis pour eux."

Dans les yeux de Guy Eder luisait une flamme d'acier. La violence de l'époque était à l'unisson de son impétuosité. Ayant souhaité la bonne nuit au père



Henri III, le dernier des Valois
(Bibliothèque Nationale).



La duchesse
de Montpensier induisant
en tentation
le moine Jacques Clément
(Histoire de la Bastille)

Jérôme, le baron de La Fontenelle monta l'escalier de pierre aux larges dalles qui conduisait aux chambres du château. Malgré l'heure tardive, il n'était pas tenté de céder au sommeil. Il s'assit dans l'embrasement d'une fenêtre et, laissant errer son regard sur le paysage baigné de lune, il revêcut les événements qui avaient fait de lui le maître du château de Coatfrec, le loup, ar bleiz comme l'appelaient ses ennemis, cri poussé d'une seule voix par ses hommes pour jeter la panique.

Peu de temps après son entrevue avec le chanoine Moreau, le collège de Boncourt avait été ébranlé par une nouvelle à laquelle, en vérité, chacun s'attendait : Henri III avait été assassiné. Le 2 août 1589, alors que le souverain était sur sa chaise percée, il avait entendu à la porte de sa chambre, une altercation et appris qu'un moine voulait lui parler. Le roi ordonne de laisser entrer l'homme d'église, et tout en lui souhaitant une courtoise bienvenue, rattache ses chausses. Le jacobin avait été soumis auparavant à mille diableries, et tenté dans sa chair par les charmes généreusement dévoilés de la duchesse de Montpensier. Il en avait eu l'esprit troublé. S'approchant du roi, il dit vouloir lui parler en secret, ce à quoi Henri III acquiesce, congédiant ses courtisans. Le moine, Jacques Clément, profitant d'un moment d'inattention du monarque auquel il vient de remettre une épître, sort de sa manche un couteau tout neuf, et l'en frappe droit dans "le petit ventre", si avant qu'il laissa le couteau dans la plaie. Arrachant de sa chair l'arme de mort, Henri III, sans défaillir, la tourne vers son assassin qui est achevé d'un coup d'épée par le procureur général du royaume.

Le roi est mort ! Vive le Roi ! c'est ce que se refusèrent à crier les grands seigneurs et la Ligue. Un roi Huguenot, Henri de Navarre, successeur désigné, jamais !!!

En fait, l'ambition des gouverneurs rejetait la perspective qui les remettrait à leur place. Alors, Guy Eder avait décidé de tenter sa chance comme les autres. Vendant livres, cahiers et robe de clerc, il avait repris le chemin de la Bretagne, adoptant le nom de l'une des terres nobles de sa famille, dominant la baie de Saint-Brieuc, La Fontenelle.



Ar Bleiz était son nom de guerre
 Que lui-même il avait choisi.
 Si la Bretagne était sa terre,
 Il la tenait à sa merci.

Dessin à la plume de Jean-René Trarieux

A Vannes, quelques semaines plus tard, un compagnon de voyage, mercier de son état et nommé Kermélec, le présente à une troupe de Ligueurs brigands, cherchant un chef. Il se nomme et propose de les conduire de victoire en victoire jusqu'à la domination de la Bretagne. Son assurance, sa belle mine, sa confiance en son étoile lui valent tous les suffrages. "Sus ! Sus ! soldats de l'Union" c'est son cri de guerre, auquel il ajoute "Mercœur" bien que son rêve soit de supplanter un jour le Lorrain. N'est-il pas, lui, de pure et noble souche bretonne, du même sang que Beaumanoir, du Combat des Trente, cousin de plus, du Maréchal Jean de Beaumanoir de Lavardin, haut dignitaire du royaume.

Qu'a fait la France pour le duché depuis le Contrat d'Union ? On avait juré que les évêques seraient toujours choisis parmi le clergé breton, il n'en a rien été et leur nomination dépend davantage de la politique que des intérêts spirituels.

Jacques Cartier, le Malouin, un moment soutenu par François 1^{er}, a vu réduire à néant son exploration du Canada par l'insouciance de la couronne de France.

La tentative de colonisation de la Floride par des Bretons, en 1569-70, a abouti à un échec, toujours par manque de soutien du pouvoir.

Alors, lui, le jeune loup, aux côtés des Carné, des Kersauzon, des Goulaine, luttera pour rendre l'indépendance à la Bretagne. Mais pour cela, il faut de l'argent. Il en prendra où il en trouvera. Quant à ses troupes, dont à tout prix il ménage le sang, elles auront pour solde une part du butin. Leur devise "Pas de mal aux filles, et nous repeuplerons", il ne l'applique pas pour lui-même. Il rêve d'une héritière, d'une "pennérés", parée des dons de la nature, qu'il pourra aimer avec toute la violence de ses sens, mais aussi avec la courtoisie d'un chevalier. Toutes les femmes hurlantes, grimaçantes de terreur, sur lesquelles se jettent ses soudards, qui violent souvent, l'un après l'autre, la même victime, loin d'éveiller son désir, lui inspirent plutôt un dégoût méprisant. Mais assouvis sexuellement, ses soldats sont moins exigeants

pour le partage de ce qui compte à ses yeux, l'or qui ouvre toutes les portes. Qu'importe après tout que les oies à plumer soient de la Ligue, du Roi ou de la Réforme ?

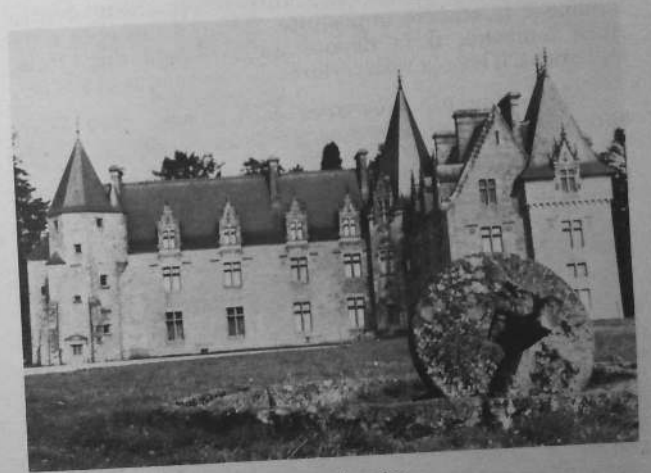
Les domestiques de son frère Amaury, pour sa part fort peu enclin au combat, sont venus se joindre à lui ainsi que de nombreux garçons avec lesquels, enfant, il avait joué à la petite guerre autour des nombreuses propriétés de sa famille, à Quintin, à Corlay, autour de Saint-Brieuc et jusqu'au près de Nantes. Il n'avait pas hésité à les rallier lui-même à son panache de feu. Maintenant, il leur impose avant et pendant le combat, une ferme discipline. Après... ma foi ! l'hallali, jusqu'à ce que le son aigu strident de la corne qu'il embouche en relevant à peine la visière de son casque, regroupe impérieusement autour de lui ses démons d'enfer.

Certes, il tolère qu'ils aillent "à la picorée", à la maraude. Comment diable les nourrirait-il autrement ? Quant aux royaux, n'ont-ils pas leurs "camisades", ces terrifiantes attaques de nuit pour lesquelles ils enfilent une chemise blanche sur leurs armures pour se reconnaître entre eux ? d'où ce nom de camisade, venu de l'italien, donné à ces expéditions sanguinaires.

Il sait qu'on le compare à Mercœur pour son astucieuse ténacité, à laquelle il joint une audace inouïe, une habileté extraordinaire. Ses qualités militaires, il les a prouvées. Il veut rester son propre maître.

Ne pouvant demeurer longtemps en place, le jeune loup parcourt maintenant à larges enjambées la chambre dont l'obscurité est cisaillée par un rayon de lune. Un éclair de triomphe s'est allumé dans ses yeux de conquérant. Il revoit les Etats de la Ligue à Vannes, quelques mois plus tôt présidés par le duc de Mercœur, pour lequel il combat. Il n'a pas été convoqué à cette grande solennité mais s'y rend pour faire face à ses détracteurs.

« *Députés des Etats, je vous donne la parole* », dit le duc. Alors, sont entendus successivement les délégués de Paimpol, de Landerneau, de Saint-Pol-de-Léon, de Châteauneuf-du-Faou, dénonçant les exaction, levées



*Il était né en ce domaine
De Beaumanoir près de Quintin.
Tout le jour il courait la plaine
Le cœur léger et l'œil mutin.*

d'impôts, massacres et viols perpétrés par les troupes du baron-brigand, Guy Eder de la Fontenelle.

- Comment, s'exclame Mercœur, *ce chef vaillant qui a si souvent taillé en pièces les royaux pour la gloire de la Ligue, est-il aussi un tigre assoiffé de sang, un monstre hideux que seul le bourreau pourrait regarder sans frémir ?*

Alors, de la foule des assistants, se détache un gentilhomme à la stature imposante. Sortant son épée d'un riche fourreau, il la dépose au pieds du duc. Puis, lentement, il lève la visière dorée de son casque et s'écrie :

- *Monseigneur, vous avez devant vous Guy Eder, baron de La Fontenelle.*

- *Toi ! Mais quel âge as-tu ?*

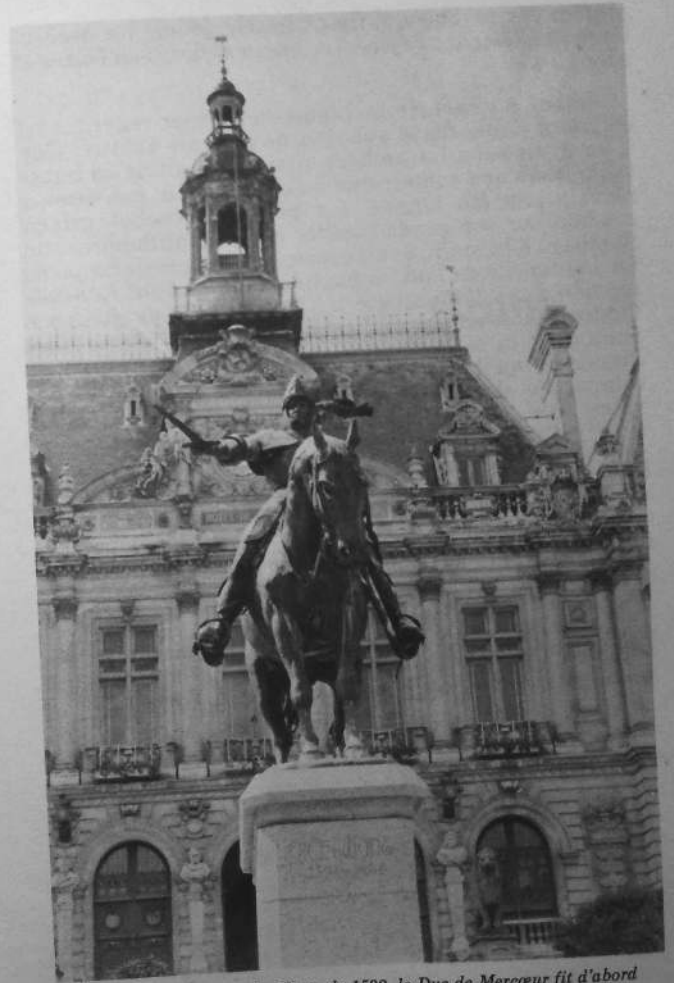
- *Dix-huit ans, Monseigneur, pour vous servir.*

- *Et tous ces méfaits dont tu es accusé ?*

- *Seigneur Gouverneur de la province de Bretagne, mon ambition est de voir triompher la cause de la Ligue et de m'opposer aux royaux partout où ils se trouvent. Pour nourrir mes hommes, ne vaut-il pas mieux que je les laisse se servir eux-mêmes, plutôt que d'assiéger l'illustre duc de Mercœur d'importunes demandes de subsides ? Un de mes soldats a tué un prêtre. J'ai fait enterrer le prêtre et pendre le soldat. Que pouvais-je faire d'autre ? Un excellent guerrier est bien souvent un forban, Monseigneur ne peut l'ignorer. C'est l'envers de la médaille !*

- *Ainsi, répondit le duc, surpris de tant d'assurance chez un si jeune homme, tu sais plaider aussi bien que te battre. Mais je dois faire droit aux plaintes de tous ces malheureux, venus de si loin pour m'informer des méfaits de tes troupes dont je te tiens responsable. Dix-huit ans, me dites-vous, baron de La Fontenelle, comte de Beaumanoir Eder, tel est votre âge. Ce sera aussi celui de votre mort, car avant que dix-huit heures ne se soient écoulées, vous serez pendu !*

Puis, se tournant vers les archers, le Gouverneur, dont le visage exprimait la tristesse plutôt que la colère,



Vannes où, au cours des Etats de 1592, le Duc de Mercœur fit d'abord arrêter puis relâcher Guy Eder.

proféra ces paroles qui firent frémir de joie les accusateurs : « *Emmenez ce jeune seigneur et faites-en bonne et sûre garde !* »

Jetant au chef de la Ligue un dernier regard, tout empreint d'une fierté que rien ne pouvait abattre, Guy Eder avait suivi les archers qu'il dominait de sa haute taille jusqu'aux souterrains du château. Là, son attente n'avait pas été longue. La porte du cachot grinça soudain sur ses gonds rouillés et un gentilhomme, un flambeau à la main, avait courtoisement prié le baron de La Fontenelle de l'accompagner. « *Ce ne sont là ni les manières, ni l'apparence du bourreau* » avait pensé l'indomptable adolescent. En effet, ce ne fut pas au gibet mais dans la salle d'honneur du château, brillamment illuminée qu'il fut conduit. Le duc s'y tenait, en compagnie de nobles seigneurs et dames richement vêtus.

- *Baron de La Fontenelle, dit Mercœur, en regardant intensément Guy Eder, êtes-vous prêt à m'accompagner, avec vos hommes, pour la délivrance de la ville de Craon, assiégée par les Anglais ? A ce prix vous êtes libre et je vous rends votre épée dont vous saurez faire bon usage.*

Guy Eder, en signe de soumission et de reconnaissance avait posé un genou à terre et le duc lui tendant la main l'avait relevé pour l'emmener dans la profonde embrasure d'une fenêtre afin de lui exposer ce qu'il attendait de sa bravoure au cours de la bataille de Craon.

La bataille de Craon

Enivré d'orgueil à la pensée de combattre aux côtés du duc de Mercœur, d'accomplir des prodiges sous ses yeux, Guy Eder réunit ses lieutenants. Il veut éblouir les autres seigneurs de la Ligue qui prendront part à la bataille, les de Goulaine, de Carné-Rosampoul, de Boisdauphin, le marquis de Belle-Isle... Son panache de flamme doit être suivi de soldats dignes de lui. Il en choisit quinze cents, répartis sous les ordres de ses lieutenants Rheunn, Tanguy, Kervel, Lestel de La Boule. Les armes de main, richement ornées, épées, poignards, couteaux, ne feront pas tout le travail. Les terribles armes d'hast, au fer aigu, tranchant ou crochu, monté parfois sur des hampes de bois longues de six pieds, les lances, les piques, les vouges, pertuisanes et guisarmes, tailleront à plaisir dans la chair ennemie, anglaise ou française.

Elizabeth d'Angleterre, fille du barbe-bleu Henri VIII et d'Anne de Boleyn, alliée d'Henri IV, lui avait envoyé des troupes. Pour ses soldats, placés sous le commandement de John Norris, tacticien habile, la reine "vierge" voulait de l'action. Le prince de Dombes, futur duc de Montpensier, qui commandait les royaux, était, écrivait-elle "indollans". Pardieu, de l'action, ils allaient en avoir !

Le 27 avril 1592, le duc de Mercœur a quitté Vannes, demandant à don Juan del Aguila de lui amener ses

bataillons espagnols que Blavet (Port-Louis) et Auray, verront s'éloigner sans regret.

Parmi l'or des fleurs d'ajoncs, majestueusement, Philippe de Lorraine passe en revue ses troupes, 4.000 hommes de pied, 1.200 cavaliers. Les arquebuses, les mousquets, les canons à boulets de fer plein, accompliront un beau carnage.

A marche forcée, cette armée se dirige vers son but, et la dernière étape a lieu à Pouancé, entre Châteaubriant et Craon. La ville de Craon, si fidèle à la Ligue, si bien protégée par son château-fort et ses deux rivières, l'Oudon, dans lequel se jette l'Usure, est un prédateur venant dans ses serres les trois provinces du Maine, de Bretagne et d'Anjou. Son commandant, Pierre Le Cornu, seigneur du Plessix de Cosmes, opère, autour de la ville et jusqu'à Vitry, des razzias (de l'arabe ghaziat) dont la cruauté égale celle des Maures.

Le 14 avril 1592, le prince de Dombes investit la ville avec plus de 6.000 hommes, dont 1.200 Anglais et 800 lansquenets allemands. Il dispose en outre de 12 canons. Mais la mèche est éventée. L'un des chefs royalistes, La Courbe de Brée, a, contre un bâton de maréchal, averti Mercœur et le gouverneur de Craon, Le Cornu, qui, sans coup férir, laisse l'ennemi prendre position. Pour lui aucune alarme. Les gigantesques coffres à grains, richement sculptés, sont remplis jusqu'au bord, et les barils de grès ou de granit contiennent en abondance porc et bœuf salé. Dans les cheminées des cuisines, sont suspendus des viandes et poissons fumés qui, à eux seuls, permettraient à la ville de soutenir un siège d'un an.

Les Royaux ont investi Craon, certes, mais ils n'attaquent pas, pensant réduire la place par la famine. Des "transfuges" de la cité assiégée, choisis maigres à souhait, vieux, infirmes, viennent leur dépeindre les affres de la faim. Rien de tel pour mettre en appétit la soldatesque, inactive autour des remparts. On n'est jamais mieux servi que par soi-même : Allemands, Anglais et Français rivalisent d'ardeur pour mettre à sac le plat pays qui les entoure. La panse bien garnie, rien n'est meilleur que de prouver qu'on est un homme.

L'incommode pièce d'armure, appelée coquillard, a été abandonnée. L'échancrure de l'armure au bon endroit est une belle invention dont il faut savoir profiter. Et puis, ces donzelles piaillantes, de quoi se plaignent-elles ? Des caresses, un peu brusques, oui, mais tout le plaisir qu'elles en auront ne leur coûtera même pas un péché, puisqu'on ne leur demande pas leur avis. En tout cas, c'est vite fait, bien fait, et si vous n'aimez pas ça, n'en dégoutez pas les autres !

Cinq semaines se passent ainsi, sous le signe de la "dolce vita". Pendant ce temps, la garnison de Craon, 400 fantassins, 60 Espagnols et 200 Craonnais, soumis à une discipline rigoureuse, trouvent les journées longues.

Le 21 mai, Mercœur signale son approche aux assiégés en faisant tirer quatre coups de canon. Le lendemain, sur l'Oudon et l'Usure, les petits moulins tenus par les Anglais reçoivent quelques boulets de couleuvrine. Ah ! mais non, ils sont venus pour assiéger la ville, les Saozon. Etre pris en... sandwich ne leur dit rien du tout. Ils ripostent assez faiblement, et le samedi 23 mai au matin, veille de la Fête-Dieu, les estafettes de Mercœur s'aperçoivent que les sujets de sa Gracieuse Majesté Elizabeth se sont volatilisés. En fait, le siège est levé, la bataille aura lieu en rase campagne, et la garnison de Craon y prendra part.

Mercœur fait dire une messe qu'il entend debout. A la fin de l'office, le prêtre s'adresse aux troupes rassemblées « *C'est Dieu lui-même qui a armé vos mains pour apporter quelque soulagement au peuple catholique et venger son Eglise de tant d'impiétés et de sacrilèges commis par les hérétiques.* »

Avec armes et bagages, les Royaux ont repassé l'Oudon, et, dans leur précipitation, n'ont même pas détruit les ponts que Mercœur donne aussitôt ordre de franchir.

Au cri de "Mercœur" ! les Ligueurs s'élancent à la poursuite des Royaux supérieurs en nombre et le combat s'engage. Au milieu des arquebusiers ; sur les flancs, la cavalerie. La Fontenelle cherche les chefs en combats

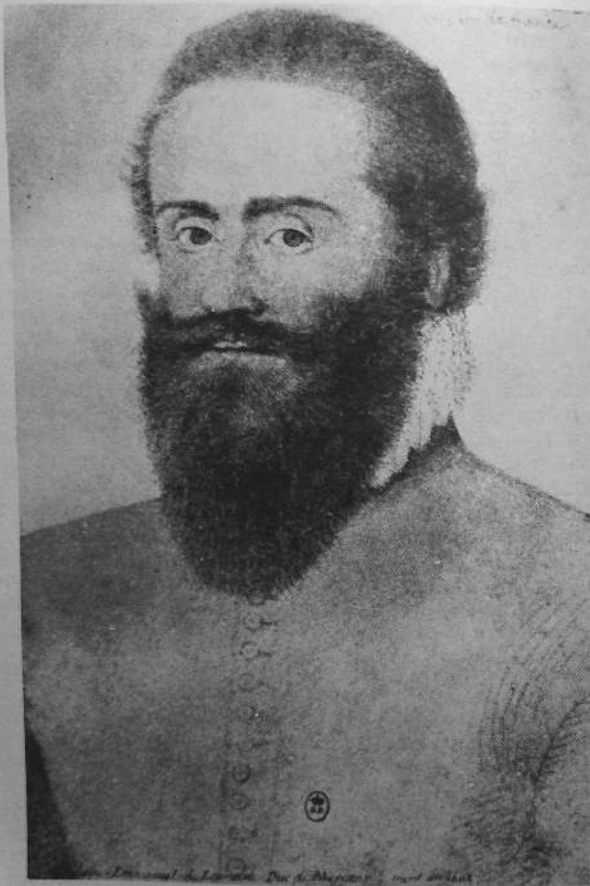


La bataille de Craon (1592)

singuliers, et ne compte plus ses victoires. Soudain, alors qu'il est aux prises avec deux adversaires de taille, Rohan-Montbazon et Donadieu de Puycharic, son cheval est tué sous lui ; sa dernière heure a sonné... Non ! son lieutenant Rheunn le Fidèle, de Poullan près de Douarnenez, qui combat à pied, décharge son poitrinal dans le bas-ventre de Puycharic, et fait à Guy Eder un rempart de son corps. Mais déjà le Loup s'est remis debout et provoque Rohan-Montbazon qui relève le défi, refusant cependant de mettre pied à terre. La Fontenelle s'acharne à désarçonner son adversaire, les épées se lient, furieusement. Sous sa lourde armure, Guy Eder se croit en enfer. Soudain, frappant à faux sur le miton (ou gantelet) du grand seigneur, il voit son épée se briser à moins d'un pied de la garde. Un prodigieux saut en arrière le met momentanément hors d'atteinte de Rohan-Montbazon. Rheunn, qui ne l'a pas quitté des yeux, lui passe sa guisarme. Il reprend le combat et réussit à planter cette arme meurtrière à la jointure de la cuisse de son adversaire, qui ne peut arracher le double ergot de sa chair. Désarçonné à son tour, il n'attend plus que la mort. Mais le baron de La Fontenelle de Lavardin de Beaumanoir, veut prouver qu'il est digne du nom qu'il porte : il laisse la vie au vaincu. Relevant la visière de son casque, il s'approche de Rheunn et l'embrasse :

- Désormais, dit-il, tu es mon frère. Si un jour une lame ennemie menace ta gorge, j'essayerai de payer ma dette en te sauvant à mon tour.

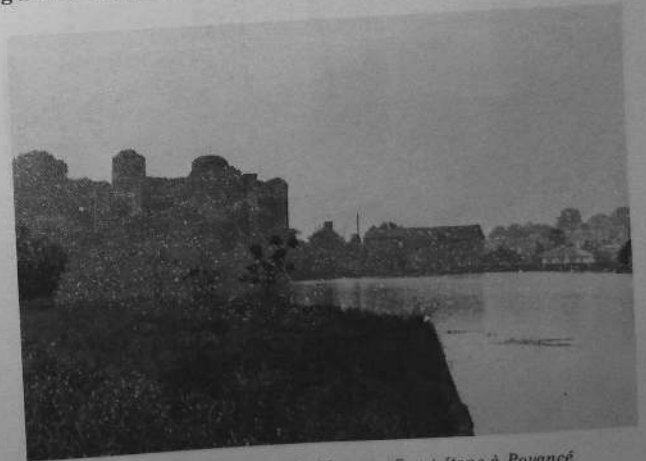
A ce moment, Talhouët, maréchal de camp, fait remarquer au duc de Mercœur que les enseignes de l'ennemi reculent. Alors c'est la charge à fond de train. Guy Eder voit la cavalerie des Ligueurs tailler en pièces les fuyards. Le prince de Dombes, soucieux avant tout de préserver son auguste personne, s'est empressé de se mettre hors d'atteinte. C'est la déroute des Royaux : les fantassins se ruent au combat. Pour le duc de Mercœur, qui, pas un instant, n'a quitté le champ de bataille, c'est un triomphe. La nuit seule sauve les combattants du roi. Quant au Gouverneur de Bretagne, il campe avec son infanterie "couverte de fange, de poudre et du sang de l'ennemi."



Le duc de Mercœur appréciait les qualités guerrières de Guy Eder.

Par un bref du 8 juin 1592, le pape Clément VIII accordera aux Ligueurs des indulgences, en mémoire de la victoire de Craon. Combien plus appréciés seraient de beaux écus ou des doublons de Philippe II d'Espagne ! Ce n'est pas avec des indulgences que Mercœur satisfera les vainqueurs de la bataille de Craon. Alors il déshabille Pierre pour habiller Paul.

Nous avons vu Guy Eder agissant en maître et seigneur de Coätfrec. Cet imposant château, il l'avait reçu de Mercœur lui-même en reconnaissance de ses services. Quant, au propriétaire, François de Goësbriand, le gouverneur de Bretagne, en compensation, lui avait donné les Chaises de Primel en Plougasnou, dans la baie de Morlaix. Il y avait ajouté le château du Plessix situé tout près de là. Mais ce bougre de Goësbriand mangeait aux deux rateliers. Il assiégeait Sourdéac de ses jérémiades pour qu'il lui rende Coätfrec. René de Rieux-Sourdéac, parent et ami du roi Henri IV, n'était certes pas un adversaire négligeable. Récemment nommé gouverneur de Brest par le Béarnais, il comptait bien s'enorgueillir de succès retentissants.



Au crépuscule, les troupes de Mercœur firent étape à Pouané



Armes en usage au XVI^e siècle.
(Musée de l'Armée)
(Document espagnol)



Chaises de Primel en Plougasnou, données par le duc de Mercœur
au seigneur de Goebriant en dédommagement de son château de Coatfrec.

Quand le loup n'y est pas

Sous le ciel du printemps 1593, les bois de Coatfrec, parés de tendre feuillage, résonnent des trilles joyeux de mille chanteurs ailés, affairés à nourrir leurs précieuses nichées, et bien indifférents aux massacres de la race humaine. Le père Jérôme, qui souvent passe la nuit en prière, a vu se lever le soleil et médite sur les merveilles de la nature, sur la création divine. Soudain, il perçoit le bruit éloigné d'une troupe en marche. Guy revient toujours de nuit de ses expéditions. Ce ne peut être que Sourdéac. Il n'y a pas assez d'hommes sur place pour défendre Coatfrec et surtout pas de chef. Sans hésiter, il se dirige vers la chambre de Guy où se trouvent l'or et les bijoux. Le coffre, pas très volumineux, est cependant bien lourd. Comment le transporter sans attirer l'attention ? A qui se fier, puisque Satan rend irrésistibles l'éclat des écus et le scintillement des pierres précieuses ? Dans une couverture de bure, il enveloppe la cassette qu'il emporte à la chapelle. Là, comme pour un appel à la prière, il sonne la cloche. Bientôt, hommes d'armes et domestiques sont réunis. Le Père Jérôme les avertit du danger et leur recommande de se disperser dans les bois pour échapper aux Royaux. Près de lui, il retient Yann Glazick, le chevrier de quinze ans aux yeux d'azur.

- *Va prendre une pelote de chanvre et les aiguilles qui servent à coudre les sacs de peau de chèvre, puis rejoins-*

moi, aussi vite que tu pourras courir, de l'autre côté, sur la rive gauche du Léguer.

Yann détale à toutes jambes et, implorant le pardon de Dieu, en un bref signe de croix, le capucin, de son robuste couteau à manche de corne, fait sauter la serrure de la précieuse cassette. Pas le temps de se laisser éblouir. Sur le sol, derrière l'autel, il plie en quatre la couverture, y verse pêle-mêle joyaux et pièces d'or, puis noue les coins de son précieux balluchon. La sueur ruisselle sur son front. Il s'enfonce dans le bois touffu tandis que s'accroissent les martèlements des sabots des chevaux qui signifient la mort. Le diabolique fardeau qu'il porte sur son dos, tenant à deux mains les coins ramenés sur sa poitrine, ralentit sa marche.

- Homme de Dieu, murmurent les feuillages, toi qui as fait vœu de pauvreté, comment peux-tu ainsi dépouiller le fils de tes bienfaiteurs ?

Une détermination irrévocable allume une flamme de fièvre dans les yeux du capucin. Il trébuche sur les pierres qui roulent sous ses pas. Les troupes de Sourdéac ont atteint le château, il entend leurs cris. Glazick a-t-il pu leur échapper ? Ou l'a-t-il inutilement sacrifié à ses desseins ? Enfin, il aperçoit l'eau limpide du Léguer. Le petit pont n'est plus qu'à quelques pas. Ce dernier effort, pourra-t-il le fournir ? Les veines de son cou se gonflent. Sa respiration haletante n'amène plus assez d'air à ses poumons. Soudain, les feuilles craquent à sa droite et Glazick, à peine essoufflé par la course le rejoint.

- Mon père...

Le religieux lui impose silence d'un regard qui semble être le dernier qu'il posera sur un être humain. Voici le pont fait de quelques troncs d'arbres. Au-delà, un épais fourré. Le religieux s'y enfonce, ou plutôt s'y laisse tomber. Le fardeau glisse de ses épaules et lui-même s'abat sur le sol, évanoui.

Quand il rouvre les yeux, les diamants qu'il a emportés au péril de sa vie sont piqués dans le ciel nocturne, immense, éternel. Glazick s'est endormi, la tête

posée sur les genoux du vieillard. Près de lui, deux fines têtes garnies de cornes aigues. Non pas des diables, mais les deux meilleures laitières de la chèvrerie, les amies du garçon, Aglaë et Gwennic, l'une chamoisée, l'autre toute blanche. Quant au précieux trésor, oui, il est là, intact. L'adolescent n'a pas cherché à en connaître le contenu.

Le père Jérôme redresse douloureusement son dos meurtri. Il est émerveillé de voir que ses bras fonctionnent encore. Doucement, il pose sa main sur l'épaule du chevrier :

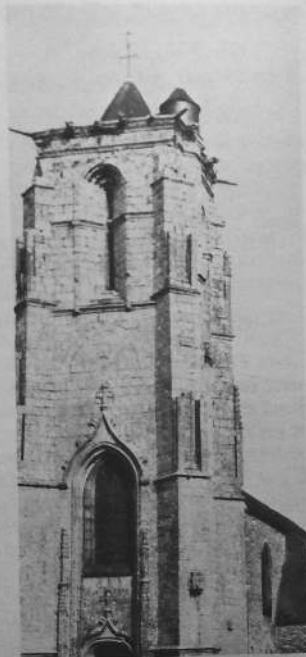
- Réveille-toi, mon Glazick, il va nous falloir partir avant le jour et, d'ici là, nous avons du travail à faire.

- Oh ! mon père, je vous avais cru mort et j'ai dû m'endormir à force de pleurer...

- Non ! Dieu a voulu me donner assez de force pour mener à bien la première partie de ma mission. Sais-tu que cette couverture contient tout ce que Guy a amassé de richesses depuis qu'il combat pour la Sainte Ligue ? On ne pouvait pas laisser tomber cela aux mains des soldats d'Henri IV, ce roi hérétique, et il ajoute dans son for intérieur : soudard, paillard, qui n'est pas plus huguenot que catholique.

- Et qu'allons-nous en faire, mon père ?

- Tu vois, Glazick, j'ai bien pensé mourir en transportant ce poids jusqu'ici. J'ai soixante-treize ans et je suis à bout de forces. Alors, la couverture, nous allons la couper et en faire des sacs que nous remplirons d'or et de pierres précieuses et que nous attacherons sous nos vêtements. C'est pour cela que je t'ai dit d'apporter du chanvre et des aiguilles. Notre marche sera lente, et il nous faudra de forts bâtons pour nous appuyer. Mais je sens que nous arriverons à rejoindre Guy aux environs de Carhaix. Un long, un bien long chemin...



La Fontenelle fit de la région de Carhaix son fief, dominé par les tours de Saint-Trémeur et de Plouguer.

Carhaix se donne un maître

Carhaix était, de cœur et de fait, fidèle à la Ligue. Le seigneur Anne de Sanzay de la Magnanne en faisait sa résidence depuis quelques mois lorsque Guy Eder vint l'y rejoindre au printemps de 1593, pour délimiter certaines prérogatives territoriales et, si possible, établir un plan d'action concerté afin de rendre la vie de plus en plus difficile aux Royaux. Mais les entrevues répétées des deux chefs ligueurs firent ressortir leurs différences. A piller et paillarder se limitaient les prétentions de la Magnanne. La Fontenelle, nous l'avons vu, accrochait aux plis de l'étendard de la Ligue, de grandes ambitions personnelles. Aucun accord ne fut conclu. La Magnanne abandonna volontiers les bords de l'Hyères pour se diriger vers Châteauneuf-du-Faou et Quimper.

Guy Eder, en s'installant à Carhaix, se garda de livrer la ville au pillage. Il interdit même les raids d'approvisionnement dans un rayon de plusieurs milles. Moyennant quoi, les habitants supportèrent comme un mal nécessaire la contribution qui leur fut imposée.

L'église Saint-Trémeur, avec sa massive tour carrée, pouvait servir temporairement de place forte. Le recteur ne s'y opposa pas et fit même admirer les beautés de l'édifice à ce coreligionnaire turbulent qui, au moins,

interdirait toute incursion des troupes du Béarnais. Sous le portail nord, un personnage de pierre, porte sa tête dans ses mains. Il ne s'agit pas de saint Jean-Baptiste, mais de saint Trémeur, fils de sainte Tréphine et du sanguinaire Comorre. Il avait été décapité à sa naissance par son père cherchant à conjurer la prédiction selon laquelle il serait mis à mort par son propre enfant. Saint Gildas avait ressuscité le bébé qui devait plus tard venger les cinq épouses assassinées par son père.

Pour son logis personnel, La Fontenelle choisit la robuste demeure du doyen des échevins qui trembla d'abord de ce redoutable honneur, et offrit sa plus belle chambre, dallée, tendue de riches tapisseries. Du ciel de lit, représentant le croissant de lune entouré d'étoiles, descendaient de lourds rideaux de velours bleu de nuit. La pièce s'ouvrait sur un parc rempli d'oiseaux où le brigrand-poète aimait à se promener avant la chute du jour. C'est là que nous le retrouvons, par une douce soirée de mai 1593, en conversation animée avec Rheunn, son fidèle lieutenant.

- *Tu me dis, mon brave compagnon, que Kergomar et le manchot du Liscoët, ont fait projet de s'emparer du manoir du Granec. Si nous n'y mettons pas la main, ils n'auront guère de mal à se rendre maîtres de la place. Son propriétaire, Vincent de Coatanezre, n'est pas un foudre de guerre !*

- *Mais, réplique Rheunn, comment notre intervention sera-t-elle acceptée par le sieur de la Pratmaria ? On le dit fort jaloux de sa charmante et jeune épouse. Faire entrer le Loup dans la bergerie ne sera peut-être pas de son goût ?*

Le rire de Guy Eder, un rire vigoureux comme toute sa personne, est repris en écho par Rheunn. Lui et son lieutenant représentent des types opposés de la beauté masculine, mais on pourrait difficilement affirmer que l'un surpasse l'autre. Tous deux de haute taille, ils appartiennent visiblement à des races différentes. La Fontenelle avec sa chevelure blonde et ses yeux couleur des fjords de Norvège, ne peut renier ses ascendances



PORTRAIT DE RONSARD, SUR LA FIN DE SA VIE
D'après l'estampe de Leonard Gaultier (1561 - vers 1630).
Ronsard, amoureux de Cassandre,
En vers charmants faisait sa cour.
Tous les deux ne sont plus que cendre
Ainsi passent les plus beaux jours.

scandinaves. Quelques superbes drakkars ont dû jeter l'ancre dans la baie de Saint-Brieuc et les gigantesques Vikings ont fait souche... Rheunn, de Poullan, près de Douarnenez, représente un magnifique spécimen des Celtibères. Rien n'a pu le décider à abandonner son bragou-braz serré dans des guêtres noires, ce qui lui interdit de porter l'armure. A grand-peine a-t-il consenti à revêtir une cotte de maille sous son ample veste de peau tannée, sur laquelle s'éparpillent des cheveux d'un brun si foncé qu'il semble bleuté. Dans son visage ovale, aux traits un peu forts, étincellent de longs yeux de jais sous des sourcils fermement dessinés. Guy a dix-neuf ans, Rheunn vingt-sept. Pourtant, l'affection fraternelle qui les unit efface cette différence d'âge.

- *Alors tu crois*, reprend La Fontenelle, d'un ton ironique, *que nous ne serons pas les bienvenus au Granec ? Ah ! pourtant, il faudra bien que le seigneur de Pratmaria se fasse une raison... Quant à la vertu de Madame, nous verrons à la respecter, n'est-ce pas ? Cela ne me sera d'ailleurs pas très difficile. Elle est, m'a-t-on dit, enceinte de plusieurs mois, et j'aime les tailles fines !*

Le lendemain, Rheunn se présentait au Granec, accompagné d'une dizaine d'arquebusiers. Il remit à l'homme de garde une missive signée du baron de La Fontenelle, avisant Vincent de Coatanezre du danger qui menaçait son domaine. Devant tant de sollicitude, le seigneur du lieu donna ordre d'abaisser le pont-levis et accueillit lui-même ces renforts qui lui tombaient du ciel. Il ne se souciait guère, en vérité de faire face, avec ses modestes forces, à une attaque des Royaux, dont les procédés étaient aussi "barbares que ceux des Turcs".

Une fois dans la place, Rheunn dévoila ses batteries : sa troupe constituait seulement l'avant-garde de la garnison que le seigneur de Pratmaria allait avoir à héberger et à nourrir. Entre deux maux souhaitant choisir le moindre, Vincent de Coatanezre se résigna à cette occupation, somme toute pacifique. D'ailleurs, Guy Eder, qui arriva au Granec quelques jours plus tard, ne se montra pas fort encombrant et ne pilla pas le manoir,



Le brigand ligueur La Maignanne, abandonnant à Guy Eder la région de Carhaix, se dirigea vers Châteauneuf-du-Faou, jetant son dévolu sur le château du Laz.



satisfait d'en être le maître en fait, sinon en titre. Quant à la châtelaine, le seigneur-brigand se voulut à son égard parfaitement respectueux, et se contenta de la charmer platoniquement. Il se prit même d'amitié pour cette toute jeune seconde épouse d'un homme déjà âgé. Il agit en troubadour. Au collègue de Boncourt, comme tous ses camarades, il avait étudié la musique, et jouait fort bien de la viole d'amour, instrument à sept cordes accessibles à l'archet et au-dessous desquelles se trouvaient les cordes dites "sympathiques", résonnant à l'unisson des premières. Guy, de sa voix chaude, disait avec émotion des vers de Pierre Ronsard, ancien élève, lui aussi, du collègue de Boncourt où, en 1586, un an après la mort du grand poète, furent célébrées d'incomparables solennités "les funérailles imitées" de Ronsard. Toute la Cour et tous les artistes du temps s'y pressèrent pour rendre un dernier hommage à l'auteur de l'ode : "A Cassandre" (Mignonne, allons voir si la rose...) et de tant de chefs-d'œuvre qui ont survolé les siècles sans perdre leur délicat parfum, ou leur élan patriotique.

Le chemin de croix du Père Jérôme

Non, Guy Eder n'était pas un simple bandit de grand chemin. L'ambition l'entraînait, cependant, et la paisible halte au Granec ne fut pas de longue durée. Rentré à Carhaix, il avait appris par des messagers du Père Jérôme, que Coatfrec était tombé aux mains de Sourdeac, dont le lieutenant Kergomar se chargeait de faire déménager par charretées, les meubles et les réserves du château. Ainsi, La Fontenelle avait perdu le fruit de ses premières années de pillage sous la croix de Lorraine. De penser que ces Royaux maudits s'étaient emparés de sa précieuse cassette le rendait fou de rage, mais il se réjouissait cependant de savoir que le bon capucin n'avait pas péri dans l'action. Comme il lui ferait fête, et quel bon repas bien arrosé il offrirait au vieillard...

A quelques jours de là, Rheunn se présente chez le doyen des échevins avec un visage assombri :

- *Qu'y a-t-il, mon camarade ? dit le jeune baron, tu m'apportes une mauvaise nouvelle, je le lis dans tes yeux !*

- *Hélas, Guy, une bien triste nouvelle... Le Père Jérôme est mourant. Il vient d'arriver à Saint-Trémeur comme un vieux chien qui a épuisé ses dernières forces pour rejoindre son maître. Il veut te voir, tout de suite.*

- Mourant ! non ! ce n'est pas possible ! Passant devant Rheunn, La Fontenelle s'élance vers l'église, entre dans la sacristie où, sur une paille, git le grand corps que l'on devine squelettique sous la bure. Guy se jette à genoux sur le sol et prend entre les siennes la main décharnée de son vieil ami, dont le visage de cire semble déjà appartenir à l'au-delà.

Un sanglot s'étrangle dans la gorge de Guy Eder. Les paupières du vieillard se soulèvent lentement, son regard, d'abord perdu, se fixe sur le visage de celui qu'il considère un peu comme son enfant, et les lèvres parcheminées articulent péniblement quelques mots :

- Guy... mon fils... l'or... les pierreries... Pour relever son capuce, il ébauche un geste qu'il ne peut achever et sombre de nouveau dans l'inconscience.

Rheunn a posé une main fraternelle sur l'épaule de son chef :

- Le petit chevrier de Coatfrec, Yann Glazick est là et demande à te parler.

- Qu'il entre...

Guy Eder a gardé sa pose de pénitent et Yann s'agenouille lui aussi près du vieillard. A voix basse, il relate l'interminable voyage.

- D'abord, contre le lait des chèvres, nous avons pu nous procurer du pain, parfois un peu de lard. Mais, moins bien nourries, elles se sont tariées petit à petit. Nous avons pu en vendre une, mais il a fallu donner l'autre, et depuis trois jours nous n'avons rien mangé. Je croyais que nous n'arriverions jamais. Le père m'avait fait promettre de prendre son fardeau s'il mourait...

- Son fardeau ?

- Oui, Messire, votre trésor que nous vous apportons sous nos vêtements. En disant ces mots, il soulève sa blouse en loques et détache la ceinture de chanvre qui, par le poids, a rongé un sillon à vif dans sa chair.

- Et, questionne Guy, le père Jérôme porte la même chose ?

- Oh ! beaucoup plus que moi. C'est ce qui l'a tué.

Alors le seigneur-brigand comprend la cause de l'épuisement du moine. Relevant le capuce, il découvre un douloureux spectacle. La corde, qui a été plusieurs fois renouée, a usé l'étoffe du vêtement religieux et, dessous, les deux hanches ne sont que plaies à vif et infectées. De son poignard, Guy coupe le lien, tandis que les larmes qu'il refoule de toutes ses forces noient son regard.

- Rheunn, dit-il, fais chercher cette guérisseuse qui applique des herbes magiques. Je lui donnerai le prix qu'elle voudra si elle ramène le père Jérôme à la vie.

Puis, se tournant vers Yann :

- Mon pauvre petit, va demander à La Boule qu'on te donne à manger et reviens veiller près de moi. Nous ne le quitterons que lorsqu'il sera sauvé. Il ajoute en lui-même : "Ou que nous l'aurons mis en terre."

* *

Mais le père Jérôme ne devait pas encore quitter ce monde. Grâce aux soins qu'il reçut, à l'affection qui l'entourait, il se rétablit lentement, bien lentement... pour subir quand l'heure sera venue, le plus terrible supplice.



C'est en ami et non en prédateur que La Fontenelle séjournait parfois à l'abbaye de Langonnet.



Non loin du Faouët, le château de Créménec en Priziac n'a pu "réparer des ans l'irréparable outrage".

Le manchot du diable

La Fontenelle avait tenu parole et ne s'était pas éloigné de son ami pendant les longues semaines où le pauvre corps avait été disputé entre la vie et la mort. Vincent de Coatanezre en avait profité pour prendre le large avec sa jeune femme.

Alors, le Granec devint la place forte dont Guy Eder avait besoin. Le nouveau maître fit élargir et creuser les douves, établir des plates-formes de troncs d'arbres entrecroisés, puis recouverts de terre. De là, il lançait ses hommes dans diverses directions. Lui-même allait d'un point à un autre pour s'assurer un rendement maximum. Il savait se ménager de nombreux gîtes pour lui et ses troupes. Ainsi le voyons-nous, pendant la même période, maître à ses heures, du Granec, du château de Corlay, de l'abbaye de Langonnet. En ce dernier lieu, il se contentait d'être accueilli en ami pour son attachement à la Ligue.

Malgré ses incessantes chevauchées, il trouve cependant le temps d'être parrain à Morlaix, le 5 juin 1594, d'un garçon auquel on donne son prénom et qui devait être parent de Rosmar, l'un de ses lieutenants.

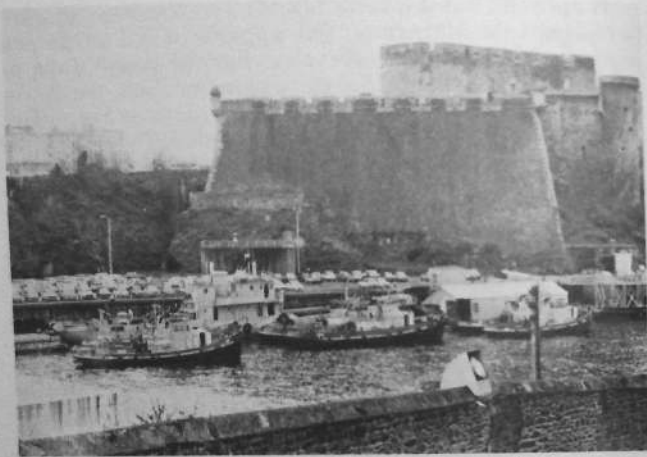
Deux mois plus tard, alors qu'il est près du Faouët, au château de Créménec, en Priziac, Le Granec est incendié. Bah ! il n'y avait rien laissé qui fût de valeur.



*Mézarnou en Plouneventer
Du Manchot a connu le fer.
Dans ce fier pays du Léon
Du Liscoët se montra félon.*

Il apprend aussi que du Liscoët a traîtreusement pillé le château de Mézarnou, qui appartient à l'un de ses parents, Vincent de Parcevaux, ligueur passé dans le camp des Royaux par lâcheté. Juste punition, pense La Fontenelle. Pour être sûr des bonnes grâces de Sourdéac, le châtelain de Mézarnou avait demandé à du Liscoët "ce manchot du diable" de l'accompagner auprès du gouverneur de Brest. Avec une nombreuse escorte, le chef royaliste s'est présenté chez le fastueux Vincent de Parcevaux. Il a été reçu princièrement. Puis, à la fin du repas, il a arrêté son hôte, donné le signal du pillage et du viol, se réservant les meilleurs morceaux dans ces deux opérations. Par l'escalier en vis, il poursuit jusqu'au premier étage une jouvencelle "belle comme le jour" qui se croit sauvée en se précipitant dans l'une des chambres somptueusement meublées. Mais, affolé de luxure, le soudard a le temps de mettre son pied dans la porte pour empêcher sa victime de la fermer. Alors, dans la pièce faite pour le repos ou la douceur de l'amour, c'est une chasse effrénée, et la biche aux abois se jette par la fenêtre, "préférant la mort à la souillure". La brute redégringole les marches et, dans la cour, trouve la jeune fille, les membres brisés par la chute, mourante. Rien ne peut arrêter l'animal en rut ; sans la moindre pitié, il se jette sur le corps pantelant qu'il profane dans une extase démoniaque.

Puis, assouvi, il s'occupe de choses "sérieuses", fait ligoter Vincent de Parcevaux sur un cheval et l'emmène à Brest, dans les souterrains de la Tour Azénor. Le prisonnier devra payer une rançon de "neuf mil cinq cents écus" pour recouvrer sa liberté et rentrer dans son château de Mézarnou. Il y retrouvera sa femme, Renée de Coëtlogon, qui a déjà commencé de réparer les effets d'un pillage de six semaines.



Vincent de Parcevaux fut l'hôte des sombres cachots de la Tour Azenor, au château de Brest.



Ile de Tutuarn, île Tristan, qui deviendra l'île merveilleuse de La Fontenelle, l'île Guyon.

La ville engloutie

Le parc du doyen des échevins, à Carhaix, est tout parfumé des fragiles hampes de muguet, s'élevant des feuilles gracieusement lancéolées, d'un vert tendre. Sous une charmille, après un bon repas, le père Jérôme, Guy Eder et Rheunn se sont installés sur d'énormes troncs d'arbres, creusés en forme de fauteuils à hauts dossiers. Les rayons du soleil couchant accrochent aux courtes boucles blondes du jeune seigneur, des reflets d'or vif. D'une tige de roseau, brisée au passage, il trace distraitement sur le sol, des lignes qui, peu à peu, prennent l'apparence d'une forteresse, avec ses machicoulis et ses échauguettes. Le père Jérôme sommeille ou rêve, la tête baissée sur sa poitrine. Rheunn, de la pointe de son couteau a façonné, dans une branchette de charme, un canot robuste qu'il tient sur sa large paume, en le regardant avec nostalgie.

- Alors, Rheunn, dit Guy Eder, le vent du large te manque en ce plat pays de Carhaix ?
- Le vent du large, le ressac, les embruns qui vous fouettent le visage...
- Oui, moi aussi, j'éprouve le désir de retrouver la mer et de la chevaucher comme un cheval fougueux, de la

provoquer, tout en me sentant à sa merci. Et puis, au retour de nos expéditions, nous avons besoin d'une place forte, dont nous soyons sûrs. Je veux un royaume bien à moi, dans lequel je pourrai laisser en sécurité le trésor qui s'accumule aux dépens des Royaumes. Connais-tu, près de chez toi, un site où nous pourrions établir une tête de pont imprenable ?

- Une île, Guy, c'est une île qu'il te faudrait, assez proche de la terre pour que le ravitaillement soit facile, et pourtant confiée à la garde de la mer.

- Et tu as une idée en tête, bien sûr ?

- Oui, depuis longtemps. C'est l'île de Tutuarn, dans la baie de Douarnenez, exactement dans l'estuaire de la rivière de Pouldavid.

- L'île de Tutuarn ?

- Tutuarn était un saint homme qui a fondé là un monastère, il y a plusieurs centaines d'années. C'est de son nom que viendrait celui de Douarnenez : Tuarn-enez ; on la nomme aussi île Tristan, parce que les amants éternels y auraient cherché refuge contre la colère du roi Marc'h. Jacques de Guengat, gouverneur des territoires environnants en a fait son repaire, pensant y être à l'abri des attaques de notre sainte Ligue. Il mérite qu'on s'occupe de lui : ne s'est-il pas avisé de se faire huguenot ?

- Eh bien ! tu me donnes envie de la connaître, ton île merveilleuse et de rendre visite à ce Jacques de Guengat. Mais n'est-ce pas dans ces parages que l'on retrouve les restes de la mystérieuse ville engloutie ?

- La ville d'Ys ? Oui, j'en ai vu des ruines, aux plus basses eaux des marées d'équinoxe, tout près du port de Douarnenez. De hautes murailles construites en ciment romain, ou ciment de cailloux, se dressent aussi entre la grève du Ris et celle de Tresmalaouen.

- Et naturellement, tu meurs d'envie de me raconter la légende dont ton grand-père a charmé ton enfance ?

- Des légendes, il y en a plusieurs, mais, puisque le

baron de La Fontenelle daigne prêter l'oreille à son fidèle serviteur, je vais lui raconter celle que je préfère :

« Au IV^e ou au V^e siècle, se dressait dans la baie, sur des terres basses protégées par des digues, une merveilleuse cité au palais féerique où rutilaient l'or et les pierreries. Son roi, Gradlon, homme qui avait su vaincre les tumultueuses passions de sa jeunesse, avait pour conseiller saint Gwenolé qui, de l'abbaye de Landévennec, venait souvent lui rendre visite. Gradlon, de son côté, aimait séjourner auprès du saint homme qui avait créé à l'embouchure de l'Aulne, un paradis terrestre en miniature. Les palmiers y voisinaient avec les chênes, des figuiers énormes ployaient sous le poids de leurs fruits. Le roi conduisait souvent, à Landévennec, sa fille l'adorable Dahut. Vieillissant et veuf, il avait reporté sur l'enfant toute sa tendresse. Des larmes de joie montaient à ses paupières lorsque les tourterelles venaient se poser sur les épaules ou dans la chevelure brune aux chauds reflets dorés de la mignonne princesse, dont la beauté augmentait chaque année. Saint Gwenolé voyait dans tant de charme une prédestination à servir Dieu :

— Cette enfant, disait-il au roi, est trop parfaite pour devenir la proie d'un être mortel. Sa voix d'ange ne doit moduler que les louanges à notre Seigneur Jésus-Christ. A sa chair seront épargnées les caresses humaines comme les douleurs de l'enfantement.

Le roi acquiesçait et, pour éviter à Dahut de succomber à la coquetterie, ordre avait été donné de retirer du palais tous les miroirs. Dans l'innocence la plus pure, la princesse atteignit l'âge de quinze ans. De grandes fêtes furent données pour son anniversaire et elle reçut de riches présents, car Gradlon, s'il suivait les conseils de saint Gwenolé, voulait cependant voir sa fille merveilleusement parée.

Par un beau jour de juin, à quelque temps de là, elle brodait dans le parc. Auprès d'elle, sa nourrice, qui ne la quittait jamais, occupait ses doigts à un travail de couture. Mais, vaincue par la chaleur, la diligente et dévouée servante s'endormit. Seule et libre pour la première fois de sa vie peut-être, Dahut s'enfonça sans

crainte dans la forêt. Son pas dansant, léger, n'alarma pas les échos. Elle découvrit des biches avec leurs faons qui ne s'enfuyaient pas à son approche. Des arômes inconnus la pénétraient d'une griserie étrange. Mue par un appel magique, elle s'éloignait de plus en plus du parc. Son cœur s'était mis à battre plus fort. Il lui semblait être au bord d'un mystère merveilleux, interdit, ineffable. Un sentier à pic, paraissant tracé par un usage fréquent, serpentait vers un ruisseau qu'elle voyait scintiller au bas de la pente. Elle s'y engagea et arriva sur une minuscule plage de sable fin, portant l'empreinte de pieds nus. Angoissée, elle allait s'enfuir lorsqu'une voix chaudement virile prononça son nom :

- *Dahut, laisse-moi enfin te contempler de près. Je savais que tu viendrais, je t'appelais depuis si longtemps.*

La jeune princesse, muette de surprise, vit devant elle un grand garçon élancé, vêtu d'une longue robe blanche, retenue à la taille par une cordelière d'or.

- *Je suis Almeric, reprit-il, le fils des druides vivant dans les profondeurs de cette forêt, chassés du monde par les prêtres de ta religion qui abaissent l'amour humain au rang de péché. Je sais qu'ils te consacrent au culte de leur dieu de renoncement et de mort.*

- *Quel blasphème, Almeric ! le Dieu des chrétiens représente la vie éternelle...*

- *Oui ! au prix du sacrifice de l'amour et de la chair. Le dieu des Celtes ouvre l'éternité par la voie de tout ce qu'il a créé dans la nature, la fécondation des plantes, l'accouplement des animaux, l'amour de l'Homme pour la Femme.*

- *L'amour, mais qu'est-ce que l'amour ?*

- *C'est l'appel irrésistible que j'ai lancé vers toi et auquel tu as répondu, sans le savoir. C'est l'accession à la divinité par la communion de deux âmes, la fusion de deux corps. C'est le don total sanctifié par le dieu de la vie.*

Almeric s'est approché doucement, comme d'un oiseau qu'il craindrait d'effaroucher. Eblouie, fascinée, Dahut,

le regard fixé sur lui, se sent rivée au sol. Maintenant, elle est dans ses bras, la tête appuyée contre sa poitrine. La terre semble céder sous leur poids. Il l'a soulevée sans effort et déposée sur le sable chaud. Rien n'existe plus pour Dahut que ce corps ardent qui épouse le sien dans une étreinte de feu et de flamme, de lumière aveuglante, de souffrance et d'extase surhumaines...

Mais, continue Rheunn, la nourrice à son réveil, en constatant la disparition de Dahut, s'est précipitée au palais et, après l'avoir cherchée partout, est allée se jeter aux pieds du roi, le suppliant de lui donner la mort pour avoir failli à son devoir. Gradlon a lancé ses gardes vers la forêt en promettant une coupe d'or à celui qui la retrouverait, et la mort à tous, s'ils ne la lui rendaient pas avant le jour.

A l'aube, la volonté du roi est faite. Mais, c'est sur une civière de feuillage, le fantôme livide de sa fille qu'on lui ramène. Les yeux de Dahut n'ont plus de regard pour ce qui l'entoure. Nul n'ose dire la vérité à Gradlon : sur la plaquette au bord du ruisseau, les gardes ont découvert le couple endormi. Ils ont voulu se saisir d'Almeric qui, à main nue, s'est battu comme une bête sauvage. Dahut immobilisée par deux soldats, poussait des cris déchirants. Soudain, une dague s'est plantée dans le cœur d'Almeric. Dahut, échappant à ses gardes, s'est précipitée sur le corps, arrachant la lame de la plaie et buvant le sang qui jaillissait. Déjà on la relevait de vive force. Alors, dans un hurlement, elle avait semblé exhiler son âme, puis s'était affaissée sur le sol.

Dahut ne devait pas recouvrer la raison. Sa nourrice lui avait promis de lui rendre Almeric et chaque nuit, en secret, lui amenait un nouvel amant. Au matin, horrifiée de ces heures passées à la recherche d'une volupté à jamais évanouie, la princesse faisait poignarder sous ses yeux le malheureux qui n'avait pas su lui donner l'illusion. Pourtant un soir, un soir, elle vit apparaître Almeric lui-même. C'était lui, vêtu de sa robe blanche, la fascinante de son regard irrésistible. Alors, elle s'était avancée vers le bonheur, transfigurée. Mais un éclair avait déchiré l'image et n'avait plus laissé que le

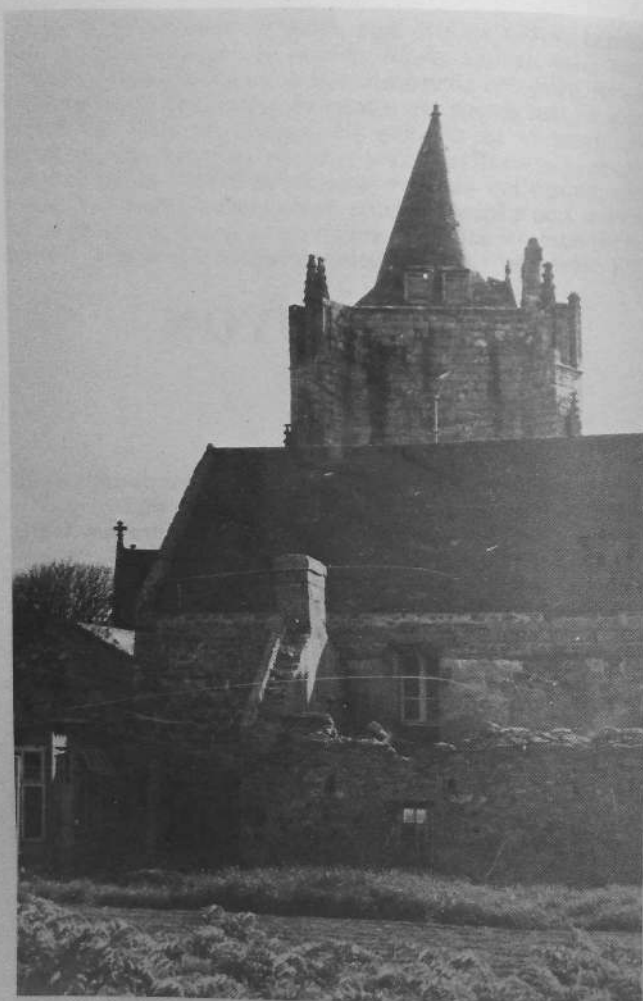
visage grimaçant de la mort, aux orbites vides, tandis que résonnait le rire de l'enfer. Alors, Dahut, telle une ombre, s'était glissée dans la chambre de son père, avait détaché la clé des portes du bassin qui protégeait la ville contre les flots de l'océan. Ne sentant ni le vent qui soufflait en tempête, ni la pluie flagellant son beau corps à peine vêtu d'une longue robe de voile noir, elle s'était précipitée dans la nuit pour accomplir son œuvre de mort et, se jetant la première dans les vagues dévorantes, elle avait poussé un dernier cri : "Almeric !!!".

L'ILE GUYON

Au mois de juin 1595, le baron de La Fontenelle avait organisé l'expédition qui devait le rendre maître de l'île Tristan. A Créménec en Priziac, il avait réuni ses lieutenants, attribuant à chacun son rôle. Puis, dans un conseil privé, il avait réparti son trésor entre Rheunn, le père Jérôme et lui-même. Cette fois, l'or et les bijoux seraient confiés à des cachettes aménagées dans les harnachements des chevaux.

- Pour atteindre Douarnenez, dit le seigneur brigand à ses deux amis, nous devons passer sous les murs de Quimper. Je ne pense pas que nous ayons à combattre. La ville est divisée entre Royaux et Ligueurs et si les troupes des premiers, commandées par Dupré, sortaient pour une action en rase campagne, elles courraient grand risque de ne pouvoir regagner leurs cantonnements. De plus, ne dit-on pas, ajouta-t-il dans un large éclat de rire, que le nom de La Fontenelle vaut à lui seul une compagnie ?

A la demande du Père Jérôme, il a rédigé un règlement défendant à ses soldats de maltraiter les paysans "à jour de marché ny autres" leur enjoignant de "s'accomoder à leur logis" et de n'en sortir qu'avec permission de leur "cheff". Le viol, comme la fraternisation avec l'ennemi sont interdits "sur paine de la vye".



L'église du Penity à Locronan abrite les restes de saint Ronan, protecteur de l'ancienne capitale des tissages.



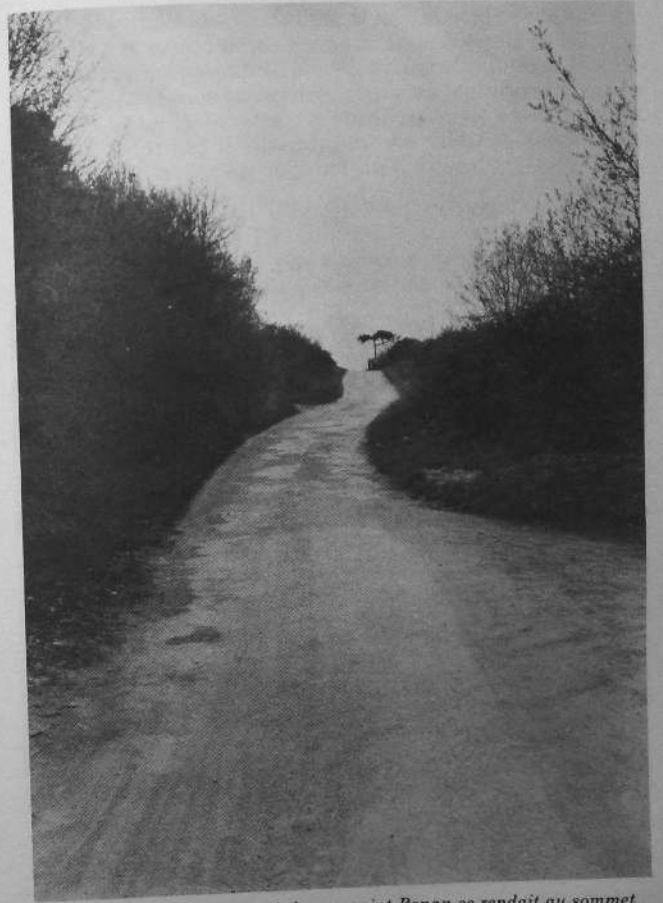
Croix étrange de l'énigmatique Keben à Locronan.

Et avec six cents hommes, La Fontenelle se dirige sur Douarnenez, faisant étape à Scaër d'abord, à Locronan ensuite. Locronan où, un an plus tôt, il a levé de si lourdes contributions que les tisserands ont dû faire appel à des usuriers pour s'en acquitter par crainte de représailles terribles. Ruinés, quelques-uns végètent encore dans leur magnifiques maisons de pierre, témoins de leur richesse passée. D'autres sont partis. La Keben, dont la croix étrange se dresse à la sortie du bourg, près de la voie romaine, a-t-elle été responsable des malheurs de cette petite cité, si prospère avant la Ligue grâce aux merveilleuses étoffes renommées jusqu'à Paris ? La Keben, horrible sorcière pour les uns, druidesse d'une grande beauté pour les autres, livrée aux persécutions du christianisme à son aurore, comment ne pas l'évoquer, errant dans les petites rues désertes où résonne le moindre bruit. La Fontenelle réitère ses ordres de ne pas malmener la population.

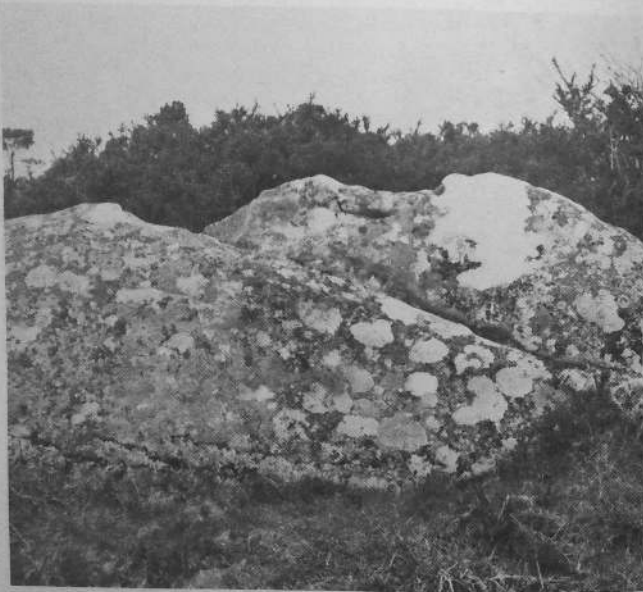
A la nuit tombante, un homme sans cuirasse, la tête nue, se glisse vers une ferme distante du bourg. Il y a remarqué une charmante bergère gardant ses moutons et lui a promis de lui apporter un écu si elle acceptait de le conduire à la Jument de pierre, un autre vestige du temps des druides. A quinze ans, on rêve de rubans et de dentelles pour plaire à son galant, et, avec un écu, on peut en acheter assez pour l'éblouir après la messe. La pastourelle est donc au rendez-vous et, serrant sa lourde jupe pour ne pas l'accrocher aux ronces ou aux pointes acérées de la lande, elle précède l'homme dont la concupiscence s'enflamme à la vue des hanches charnues, des jambes robustes et brunes révélées par le cotillon retroussé. Dans un cercle de chênes se dresse l'informe statue rituelle d'un culte préhistorique du cheval. L'épaisseur des fourrés environnants et des arbres touffus sont propices à un sacrifice caché.

- *Messire, donnez-moi mon écu et partons ! Je serai battue si l'un de mes moutons s'échappe...*

- *Voyons, ma belle, tu n'as pas encore gagné ce que je t'ai promis. Il faut que tu enfourches cette gracieuse monture sinon, je saurai bien t'y mettre moi-même à califourchon.*



Tous les matins, à jeun, et pieds nus, saint Ronan se rendait au sommet de la "montagne" par la voie romaine. La Boulle, lui, effectua cette troménie pour assouvir ses bas instincts.



La jument de pierre, informe statue rituelle d'un culte préhistorique où La Boulle satisfît sa bestialité.

Rapide comme un fauve, il se saisit de sa proie qui se débat et crie. La baillonnant sous ses morsures, il la couche sur la jument de pierre, arrache la jupe et déchire le caraco, enfonce ses griffes dans les jeunes seins qui se dardent sous la torture... S'étant rassasié sauvagement de son infâmie, il abandonne sa victime, terrifiée et persuadée d'avoir été le jouet du diable.

Guy Eder choisit d'ignorer ce nouvel "exploit" de Lestel de la Boulle. L'acte n'avait pas eu de témoin et, au combat, il savait pouvoir compter sur l'insatiable soudard. Il avait besoin de toutes ces brutes affamées de chair fraîche.

* * *

Douarnenez repose encore en ce petit matin de juin 1595. C'est une riche bourgade de pêcheurs où l'on sale et sèche le surplus du poisson. Les maisons de granit résistent au vent du large, leurs minuscules fenêtres et portes basses donnant sur des cours intérieures. Quelques bourgeois ont récemment fait construire de belles demeures de pierres de taille, pensant être à l'abri des querelles religieuses qui les préoccupent beaucoup moins que leurs intérêts immédiats. Ils subiront le sort commun.

Alors que les coqs se lancent, de proche en proche, leur défi matinal, le martèlement des pieds de centaines de chevaux résonne à la fois dans les rues et ruelles tandis qu'une trompe éveille les échos.

- Restez chez vous, habitants de Douarnenez ! le Seigneur baron de La Fontenelle ne vous veut aucun mal.

- La Fontenelle, Le Loup, Ar Bleiz !

La marée est basse. L'avant-garde des Ligueurs ne s'attarde pas dans la ville, Par la chaussée de 1200 pieds, découverte par les eaux, ils atteignent l'île Tristan, où, trop sûr de lui, Jacques de Guengat n'a pas fait poster de sentinelles. La Fontenelle en personne tient à s'emparer du gouverneur qu'il trouve au lit.

- Jacques de Guengat, renégat de notre Sainte Eglise Catholique et Romaine, l'heure a sonné pour toi de rendre des comptes à Dieu.

- Hélas, pitié, Messire ! Si vous me laissez regagner mon château, je vous donnerai telle rançon que vous exigerez.

- Eh ! non ! cela ne fait pas tout à fait mon affaire. Mieux vaut tenir que suivre. Tu resteras ici tandis que tu enverras l'un de tes hommes de confiance chercher cinq mille écus.

- Mais je ne trouverai jamais cinq mille écus !

- Alors tu iras servir de pâture aux poissons de la baie de Douarnenez après avoir été pendu haut et court à la cloche de l'église ; ainsi tu sonneras toi-même le glas pour ta damnation éternelle.

Le Loup était inflexible. Force fut à Jacques de Guengat de faire droit à sa demande. Ceux des habitants de la ville qui payèrent tribut, eurent le choix de se mettre aux ordres de La Fontenelle ou de quitter le pays. Ceux qui opposèrent de la résistance furent exterminés et les pierres de leurs maisons transportées dans l'île pour servir à la construction du fort, ce fort dont Guy Eder rêvait depuis si longtemps qu'il n'eut qu'à adapter ses plans à la configuration de l'île. Les Espagnols, cantonnés à Blavet, envoyèrent des galleys, vaisseaux bas à fond plat naviguant à la rame ou à la voile et chargés de vivres et de matériaux aux frais de Philippe II. En quelques jours, tandis que l'on creusait les fondations de la forteresse, s'élevaient magasins et cabanes.

Sourdéac, le gouverneur de Brest, vendant la peau du Loup avant que de l'avoir tué, mit à prix la tête de la Fontenelle ! Mais peu soucieux de venir l'attaquer, le laissa se fortifier. Quant au baron brigand : « Peu me chaut, disait-il, soulignant ces paroles de son rire sonore, j'attends de pied ferme le roi lui-même, ce huguenot converti depuis deux ans à peine et qui déjà s'arroe le droit de me traiter en hérétique ! »



La Fontenelle démolit les fortifications de Douarnenez pour élever celles de l'île Tristan. La tradition veut qu'il ait rasé la ville mais épargné cette chapelle Sainte-Hélène de style gothique flamboyant.

Sûr de lui, La Fontenelle se sentait de taille à tenir tête aux troupes royales. Quelle importance pouvait-il donc attacher à la nouvelle qui lui fut apportée dans le courant du mois de juillet : 3000 paysans s'étaient réunis à Plogastel-Saint-Germain avec l'intention d'assiéger l'île Tristan.

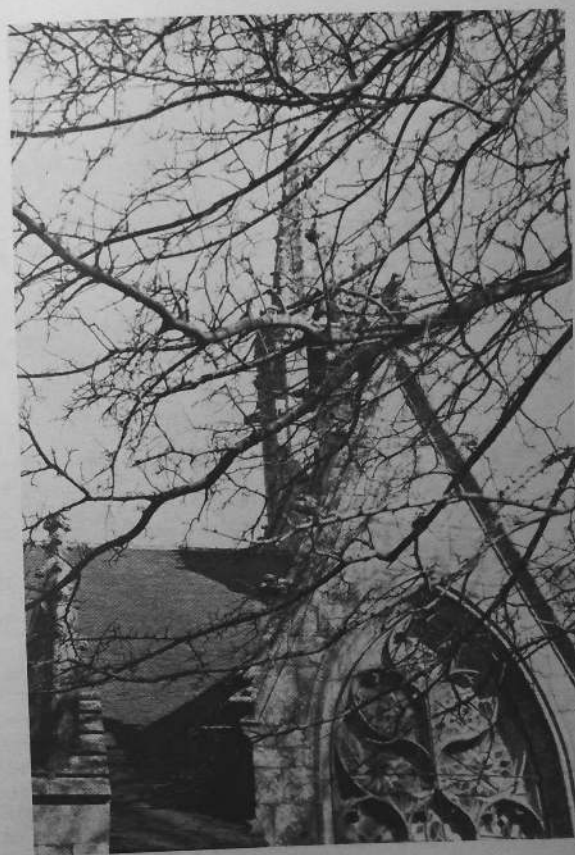
- *Je ne m'en soucie pas plus, répliqua-t-il, que d'une volée de mouettes ! Ces pauvres rustiques viendront se jeter tête baissée dans le premier piège que je leur tendrai. Qui a donc pris le commandement de cette belle armée ?*

- *L'un de tes bons amis, répondit Rheunn, le fils du premier lit du seigneur de Pratmaria, le jeune du Granec.*

- *Ce marmouset... Eh ! bien en tout cas je me charge de lui, et j'interdis de lui faire aucun mal. J'ai passé chez son père quelques semaines bien agréables et je ne voudrais pas endeuiller sa famille.*

- Les paysans s'étaient cantonnés au hasard dans les landes entourant Plogastel, attendant le moment qu'ils jugeraient propice pour fondre sur l'île Tristan. Les hommes de La Fontenelle avaient ordre de ne pas les attaquer. Un beau matin, alors que le camp s'éveillait à peine, les paysans virent un petit groupe de cavaliers faire plusieurs allées et venues comme s'ils cherchaient leur chemin.

« *Sûrement des hommes du maudit Ar Bleïz* » On réveille le jeune du Granec, et plus d'un millier de ses soldats improvisés se précipitent sur leurs piètres armes : bâtons, gourdins, faux et haches.



3.000 paysans s'étaient rassemblés autour de l'église de Plogastel-Saint-Germain pour assiéger l'île Tristan.



Ce combat entre deux guerriers en cottes de maille ne rappelle-t-il pas celui qui opposa La Fontenelle au jeune seigneur du Granec ?
(Bibliothèque Nationale)

La clémence du vainqueur

Saint-Germain et Plogastel, avec leurs merveilleuses chapelles dénotant la ferveur et la prospérité du pays, sont entourés de manoirs. Le plus directement lié aux événements de la Ligue, celui du Hilguy, dans la paroisse de Plogastel, a vu naître Jean de Quélenec, disciple de l'éminent juriste, Bertrand d'Argentré. Celui-ci, sénéchal de Rennes, esprit profond, grand patriote breton, aime et exalte son pays natal, s'insurgeant contre l'incursion du droit romain au détriment de la " Coutume de Bretagne ", son code, son credo. A vingt-trois ans, il a rédigé une Histoire de Bretagne, toute parfumée de légendes et auréolée de pur idéal. Catholique ardent et Ligueur déterminé, il voit en 1590, la populace entraînée par les Royaux saccager son hôtel, briser ses sculptures, brûler les peintures et les incunables. Ses serviteurs, tout dévoués à ce maître joignant une grande bonté à son intelligence sans limite, parviennent à le soustraire aux violences. Agé de soixante-dix ans, privé de tous ses chers trésors, désespéré de voir sa Bretagne livrée aux horreurs de la guerre religieuse, il s'éteindra, deux mois plus tard, chez les amis qui l'avaient accueilli au château de Tizé-en-Cesson.

Jean de Quélenec, de vingt-cinq ans son cadet, était gouverneur de Quimper et, avec une garnison de quinze à

vingt hommes, savait maintenir la paix et la concorde dans la ville.

Le 9 octobre 1594, le maréchal d'Aumont, ami d'Henri IV, mettait le siège devant la capitale de la Cornouaille. Sentant les habitants divisés, Jean de Quélennec prononça ces fières paroles : « *Vous pouvez, dit-il, demeurer dans le parti nouveau, mais non pas moi. On voudrait m'obliger de prêcher le contraire de ce que j'ai fait auparavant, lequel ne ferai jamais plutôt mourir de mille morts !* »

Le maréchal d'Aumont, d'ordre du roi, devait essayer de se concilier le gouverneur de Quimper qu'il fit venir à Locmaria. Conservant son attitude de dignité, Jean de Quélennec refusa de se laisser convaincre et se retira dans son château du Hilguy ; en 1595, il apprit l'occupation de l'île Tristan par La Fontenelle. Il ne pouvait que se réjouir de voir cette place enlevée au huguenot Jacques de Guengat.

Le rassemblement des paysans à Plogastel et à Saint-Germain lui parut dès l'abord une folle entreprise. Il n'avait pas empêché certains de ses serviteurs de suivre le flamboyant panache de Guy Eder. Il demeura dans son château du Hilguy, prévoyant l'issue des combats.

Lorsque le jeune seigneur du Granec avait été réveillé à l'approche d'un faible détachement de ligueurs, il s'était contenté de revêtir hâtivement une cotte de maille et de coiffer sa salade à longue queue, casque merveilleusement orné, fait d'une seule pièce de métal et protégeant les vertèbres cervicales. Faire prisonniers les hommes de ce La Fontenelle exécuté, et, par menace ou promesse, les contraindre à la trahison, l'occasion était inespérée. Armé de sa magnifique épée de Tolède, véritable joyau, il s'élança avec toute l'impétuosité de ses vingt ans, suivi de quelques uns de ses domestiques et d'une cohue de paysans. Ce que voyant, les Ligueurs cherchent refuge vers l'épaisseur de la lande, activant l'ardeur de leurs poursuivants. Déjà, du Granec atteint l'un des fuyards et le somme de se rendre. L'homme jette sa lance en guise de soumission. Mais soudain l'enfer ouvre ses portes : des ajoncs, surgissent 400 cavaliers bardés de fer, les

arquebuses et les mousquets crachent la mort. Puis, en larges moulinets, les lourdes épées tranchent dans la chair vive. Du Granec s'efforce de rassembler son armée de fortune qui n'espère de salut que dans la fuite. Le fils du seigneur de Pratmaria cherche en vain son ennemi personnel lorsque, enfin, apparaît le panache de feu sur le casque richement orné. Bravement, du Granec fonce sur le brigand troubadour auquel il ne pardonne pas d'avoir su charmer sa trop jeune et jolie belle-mère. C'est le duel acharné, révélant tout de suite l'incomparable maîtrise de Guy Eder, le combattant de Craon, le vainqueur de Rohan-Montbazon, qui, en se jouant, désarme son adversaire.

« *Messire du Granec, vous êtes mon prisonnier.* » Résigné à son sort, délaçant sa cotte de maille, le vaincu offre à nu sa poitrine haletante.

- *Non,* reprend La Fontenelle, je n'ai pas oublié l'hospitalité... involontaire de votre père. Venez avec moi à l'île Tristan, j'ai à vous parler. »

Les mâchoires crispées, le regard fixe, du Granec chevauche près de son vainqueur, tandis que les hommes de La Fontenelle font un impitoyable carnage des malheureux paysans. Cinq cents ? Huit cents ? Quinze cents ? Après avoir été laissés plusieurs jours sans sépulture, sous le chaud soleil de juillet, ils furent sommairement enfouis dans un champ voisin.

Quant à La Fontenelle, c'est en ces termes qu'il fit à Bernard du Granec les honneurs de son fief :

« *Voici l'île Guyon, mon royaume, où je règne en maître absolu. Ces fortifications qui s'élèvent de jour en jour, seront bientôt imprenables. Là, j'amasserai l'or, les armes et les munitions qui me permettront de conquérir la Bretagne. Voyez ces coques de navires en construction ; avec l'aide des Espagnols, elles seront bientôt de formidables caravelles capables de lutter victorieusement contre les navires d'Elizabeth d'Angleterre. Alors nous contrôlerons les côtes. Nous reprendrons les expéditions lointaines vers la Floride et le Canada. La Bretagne est riche encore malgré cinquante ans de*

domination française, riche par les hommes qui lui doivent leur génie et le lui consacrent. Alors, Messire du Granec, voulez-vous être mon allié, inscrire votre nom dans l'histoire glorieuse de la libération du duché ? »

Vingt ans, c'est l'âge de toutes les ambitions, de tous les rêves. Pourtant du Granec, gardant trop de rancœur contre La Fontenelle pour devenir son homme lige, redressant fièrement la tête, répondit d'une voix ferme :

« Je suis à votre merci. Vous pouvez me faire mettre à mort ou exiger de mon père telle rançon que vous voudrez, mais, quant à vous servir, jamais !!! »

La Fontenelle regarda un moment ce visage aux traits trop fins, criblés de marques de variole. Les yeux d'un bleu pâle étaient animés d'une froide et courageuse détermination.

« Vous refusez la main que je vous tends, répliqua le souverain de l'île Guyon, vous avez tort, cependant, vous êtes libre, sans rançon. Toutefois, évitez désormais de vous mettre au travers de ma route. Ma clémence ne vous serait plus acquise. Je vais faire seller un cheval. Une escorte vous mettra hors de danger jusqu'à ce que vous ayez quitté mes territoires. Adieu ! Bernard du Granec. »

Ainsi que l'avait souligné La Fontenelle, les fortifications devenaient de plus en plus indestructibles. Ni couleuvrines, ni canons à boulets de fer ne pourraient ouvrir la moindre brèche dans les murs d'enceinte épais de plus de trois pieds et étayés de fer, de place en place. Alors Guy Eder entreprit de créer, derrière ces imposants remparts, des salles et des chambres dont l'élégant confort, le raffinement, semblaient dignes d'une reine. Et c'est bien d'une souveraine que rêvait le seigneur de l'île Guyon, en choisissant tentures et draperies, fauteuils ornés de peaux de bêtes et de coussins doux et légers comme le fin duvet qui gonflait leur soierie. Une chambre surtout paraissait un écrin attendant la perle incomparable. Le grand lit à colonnes sculptées de fleurs s'ornait de rideaux de velours vert amande frangés d'or. Sur la courtépointe assortie, s'entrelaçaient des roses

pâles et des guirlandes de lierre, au vert chatoyant. Des coffres immenses, tendus de satin, semblaient prêts à recevoir robes de brocart et pelisses d'hermines.

Parfois, à l'heure où le soleil attardait ses rayons obliques sur tant de beauté, Guy Eder entrait, toujours seul dans le sanctuaire, pour y évoquer la créature de rêve qui, un jour...



*Eder trouva sa souveraine
Entre les murs de Mézarnou.
Il la traita comme une reine
Et l'adora à deux genoux.*

Au château de Mézarnou

Au château de Mézarnou "l'un des plus gracieux de Bretagne" la vie avait repris son cours aux battements des superbes horloges sonnantes dont l'une accueillait le visiteur dès le mur d'enceinte, au-dessus du grand portail armorié. Dans la cour d'honneur, une immense vasque de granit recevait en gerbes inépuisables les gouttelettes de cristal d'un jet d'eau.

Libéré de sa prison de Brest, Vincent-Hervé de Parcevaux avec retrouvé son domaine presque restauré par les soins de son énergique épouse, Renée de Coëtlogon. D'un premier mariage avec Lancelot Le Chevoir, la jeune femme avait une fille, Marie, née après la mort de son père et élevée jusqu'à l'âge de six ans au château de Coadelan, en Prat. Ces six ans de veuvages, Renée de Coëtlogon les avait courageusement consacrés à l'administration des immenses biens du défunt Lancelot Le Chevoir, seigneur de Prat, La Fougerays et de bien d'autres domaines. Sa joie, son bonheur, sa récompense, elle les trouvait dans le frais sourire de Marie qui lui rappelait, par la finesse de ses traits, la profondeur de son regard, l'homme qu'elle avait tendrement aimé.

A Mézarnou, Marie avait été accueillie par Vincent de Parcevaux avec une affection toute paternelle. La

naissance de deux petites sœurs, Claude et Jeanne et d'un frère, Alain, avaient comblé tous les désirs de la fillette. Les quatre enfants vivaient libres et heureux dans ce domaine où abondaient les richesses de toutes sortes : magnifiques troupeaux de bovins, somptueuses écuries avec des poulains aux robes étincelantes. Quant à la volaille, elle ne comptait pas moins de 400 chapons et une centaine de coqs et poules d'Inde. Les greniers regorgaient de froment et d'avoine, de seigle et de "bled" noir. Les vins de Gascogne et d'Anjou, égayaient de leur bouquet, les festins qu'aimaient donner les châtelains hospitaliers. Dans d'énormes charniers de granit, s'entassaient, sous le sel, des réserves de viandes savoureuses, d'une dizaine de bœufs et d'autant de pourceaux gras. Plats, assiettes, saunières, aiguères, coupes et tasses d'or ou d'argent étincelaient dans les vaisseliers.

Cette journée du mois d'août 1595 a été torride ; pourtant dans la grande salle d'honneur, protégée par ses murs épais, règne une agréable fraîcheur. Contrairement à l'habitude, deux couverts seulement sont dressés sur la massive table d'ardoise polie. Vincent de Parcevaux dîne en tête-à-tête avec Marie, lorsqu'on lui annonce l'arrivée de son cousin Guy Eder de La Fontenelle. Ce n'est pas une expression de joie sans mélange qui se peint sur le visage du châtelain. Que va exiger de lui ce parent turbulent, avide de richesses et si peu scrupuleux quant aux moyens de s'en procurer ?

Alors que, dans la cour d'honneur, on entend piaffer les chevaux de l'escorte, la haute stature de l'intrépide brigand ligueur apparaît dans l'encadrement sculpté de la porte. Son visage est souriant ; Dieu soit loué il n'a pas l'air belliqueux des jours de conquête. Les bras croisés sur son pourpoint de velours ciselé brodé d'or, il reste là debout, après avoir répondu aux marques de civilité de son parent. Son regard d'aigle marine ne quitte pas celui de sa jeune cousine qui semble fascinée par ses yeux pénétrants. Marie resplendit d'une beauté nimbée d'un voile iridescent. Ses longs cheveux châtain ambré encadrent son visage harmonieusement dessiné. L'éclat de son sourire qui communique avec la tendresse de ses yeux sombres pailletés d'or pâle, resplendit comme le fer d'une

lance sous le soleil levant. Et Marie s'est levée, semblable à une sylphide glissant sur l'eau d'un lac au matin clair, vaporeuse dans sa robe de soie diaphane et nacrée. Elle s'est approchée du séduisant seigneur. Guy reste muet. Est-ce la divinité dont il rêve pour animer sa seigneurie de l'île Tristan ?

« Que vous voilà bien mystérieux, mon cousin ? A quelle heureuse circonstance dois-je l'honneur de votre visite ? » émet le châtelain, en l'invitant à prendre place. Guy, le regard rivé au visage de Marie, soupire et répond d'une voix semblant émerger d'un songe :

- Je venais, mon cher parent, vous complimenter d'avoir su échapper aux griffes de Bras de Fer, cet infâme qui a osé trahir votre hospitalité. Je ne doute pas que vous n'ayez à cœur de prendre revanche sur ce félon, digne serviteur d'un roi qui prostitue son âme pour assouvir ses ambitions.

- En acceptant de me rallier à un parti qui veut assurer la grandeur et le maintien des nobles traditions de notre province au sein du royaume de France, je pensais pouvoir compter sur la protection de ce Liscoët de malheur. Maintenant, je veux vivre en paix et vous me voyez prêt à accepter vos conditions pour le respect de la Ligue chère au gouverneur de Bretagne.

- Tout doux, mon cousin, le duc de Mercœur a besoin pour combattre, de seigneurs fidèles aux armes de Lorraine et de beaucoup d'argent. Moi, baron de La Fontenelle de Beaumanoir, j'avais charge de vous porter témoignage de la clémence du parti que vous avez offensé et de recevoir votre contribution : les Royaux vous ont imposé une rançon de 9500 écus pour vous rendre la liberté, je devais exiger de vous une somme égale pour vous la conserver. Mais je viens de découvrir en cette demeure, la souveraine qui régnera sur l'île Guyon et sera un jour sacrée duchesse d'une Bretagne libre, si Dieu me prête vie. » Et le beau Guy Eder, d'un geste tendre, entoure les épaules de Marie de Mézarnou dont l'iris étincelle de mille feux ardents.



Aotrou Mezarnou, par Louis Le Guennec, revue "Feiz Ha Breiz"
C'houerter 1929, Troiyou Kamm Bilz.

- Voyons, messire mon cousin, vous ne parlez pas là sérieusement ! Marie est jeune damoiselle de douze printemps et point d'âge à prendre époux. Sa mère aujourd'hui absente du château ne la retrouvant pas à son retour, perdrait la vie ou la raison.

- Loin de moi le sacrilège de goûter à un fruit encore vert ; mon intention est de l'aller faire mûrir au jardin de ce paradis dont je suis le seigneur. Marie sera l'âme de l'île Guyon. Le jour de ses treize ans, en respect de la Coutume de Bretagne, notre union sera bénie par un très saint homme sous la protection duquel elle sera placée jusque là. A ce prix votre seigneurie sera déchargée de toute contrainte.

Soulevant Marie de ses bras robustes, Guy Eder va gravement la déposer sur le harnachement d'argent sculpté de son cheval Aquilon.

- Vous direz à votre noble épouse Renée de Coëtlogon que le baron de La Fontenelle a choisi l'aînée de ses filles pour en faire la plus respectée, la plus heureuse et la plus choyée des châtelaines. Adieu ! Vincent de Parcevaux !

Lorsque le nuage de poussière soulevé par les chevaux s'évanouit dans la campagne, le seigneur de Mézarnou reste seul en son domaine. Là-bas, sur la route de la mer, Marie tendrement blottie contre son ravisseur, vit le rêve éternel de la Belle au Bois Dormant réveillée par son prince charmant.



Ambroise Paré, né à Laval et dont les sages principes furent appliqués pour lutter contre les épidémies qui sévissaient.

Bien malheureuse Bretagne

Brigands, ligueurs, brigands royaux,
Paillards, pillards, tous déloyaux
Ils ensanglantent la campagne
De la malheureuse Bretagne

Leurs mains ne sont jamais sans armes
Dagues, hallebardes et guisarmes
Portent le désastre en tout lieu
Sans respect ni crainte de Dieu !

Oui, bien malheureuse Bretagne ! Les fléaux de la guerre religieuse déciment les paysans. Incapables de travailler leurs terres ravagées par les combats incessants, leurs misérables logis réduits en cendres, par les troupes qui se succèdent, les ruraux cherchent refuge dans les villes où ils deviennent mendiants, disputant aux chiens errants les déchets de nourriture que l'on jette à la rue. Les épidémies sévissent. A Nantes, qui compte jusqu'à sept mille sans abris, le duc de Mercœur réunit les médecins "afin d'aviser des moyens et des remèdes". Le grand Ambroise Paré n'est plus. Cependant ses œuvres, écrites en langue française, contrairement à l'usage du temps qui n'admet que le latin, ont rénové l'art d'Esculape. Les médecins de Nantes recommandent : « de changer la paille de tous les lits de l'hôpital et de brûler

celle qui serait ôtée ; de tenir les rues propres, d'y faire trois fois par semaine, des feux de deux en deux cents pas, pour détruire les immondices ; de n'exposer en vente aucune chose tendant à corruption et de ne point tenir de cochons dans la ville ni dans les faubourgs. » Ils exigent que soient chassés les vagabonds. Les malheureux, refoulés vers la campagne où les soldats "font manger les bleds en vert à leurs chevaux", se terrent dans les buissons, essayant de tromper leur faim en mâchant de l'oseille sauvage et "autres herbages aigrets".

En hiver certains s'enfouissent dans les fumiers, et par centaines, par milliers, périssent des misérables, pâture pour les loups enhardis qui, prenant goût à la chair humaine, attaquent les hommes, même armés.

A Quimper, un mal foudroyant frappe d'abord les pauvres, puis s'étend à toute la population : des vertiges, des nausées ; la mort survient en trois jours.

La Bretagne a deux gouverneurs : le duc de Mercœur pour la Ligue et François d'Espinay de Saint-Luc, lieutenant-général pour Henri IV. Le premier s'appuie sur l'Espagne dont le roi Philippe II, mort vivant dans son palais de l'Escorial, catholique fanatique plutôt que fervent, se croit investi d'une mission divine. Quant à Saint-Luc, il considère que la fin justifie les moyens. Les deux hommes poursuivent avant tout leurs ambitions personnelles.

Trahisons et marchandages

En automne 1595 courent des bruits alarmants : La Fontenelle veut s'emparer de Quimper. Et pourquoi pas ? La chance ne lui réserve-t-elle pas ses plus gracieux sourires sur les lèvres délicieusement tendres de Marie de Mézarnou ? Il a confié au père Jérôme sa fiancée, qui coule à l'île Guyon des jours de rêve entre la lecture des poètes de la Pléiade, Ronsard, Joachim du Bellay et aussi celle de Montaigne. « *Le plus simplement se commettre à la nature, c'est s'y commettre le plus sagement... elle entend mieux nos affaires que nous.* » Et Marie, de toutes ses forces, souhaite obéir à cette loi. A douze ans, elle en paraît seize et vibre d'adoration pour son beau cousin qui tient la promesse faite à Vincent de Parcevaux : le mariage ne sera célébré et consommé qu'au jour du treizième anniversaire de l'exquise souveraine de l'île Guyon. En vers délicats et pudiques, elle avoue l'émoi que lui inspire la présence de son seigneur et l'angoisse dont son cœur bat en son absence. Il lui a offert, pour y enfermer une boucle de cheveux, un médaillon d'Italie suspendu à un jaseron d'or aux mailles fines comme de la soie. Ce bijou d'amour ne la quitte jamais. C'est un talisman de tendresse auquel, aujourd'hui, elle confie son impatience. Guy est parti avant l'aube pour rencontrer le capitaine Du Clou qui l'a prié de se trouver, le 6 octobre au matin, près de Kergueléven, pour parfaire les accords sur

la prise de Quimper. Lestel de La Bouille, qu'elle n'aime guère, accompagnait son cher seigneur avec quelques laquais.

Déjà, le soleil couchant caresse le miroir d'argent poli devant lequel Guy lui a dit, en le lui offrant : « *Regarde ton visage qui est gravé dans mon cœur avec l'éclat de ton sourire. Mais c'est en lisant au fond de mes yeux que tu découvriras toute ta beauté.* »

Soudain résonne le pas d'un cheval : Lestel de La Bouille revient... seul. A peine a-t-il mis pied à terre, qu'elle est près de lui, suivie par le père Jérôme.

- Où est Guy ?

- Hélas, hélas ! Trahison ! Guy est prisonnier.

- Prisonnier ? Mais de qui ?

- *Quand nous sommes arrivés au rendez-vous, Du Clou nous attendait. Fraternellement, Guy et lui se sont donné l'accolade, puis il a été question de la remise de Quimper. Mais soudain le félon a imité le cri de l'alouette qui s'envole. Alors, des buissons, sont sortis au moins trente arquebusiers à pied qui nous ont mis en joue. Guy a tiré son épée du fourreau, mais se défendre signifiait la mort certaine. « Retourne à l'île Guyon ! » m'a-t-il crié, tandis que Du Clou lui appuyait sa dague entre les deux épaules. J'ai réussi à sauter à cheval, bientôt poursuivi par les hommes du traître. Connaissant mieux qu'eux le pays, j'ai pu enfin leur échapper.*

Marie, pâle et tremblante, s'est accrochée au bras du Père Jérôme qui comprend aussitôt la gravité de la situation :

- *Ce n'est pas pour son propre compte qu'a agi Du Clou, cet aventurier poitevin. Il a certainement été soudoyé par le lieutenant-général d'Espinay de Saint-Luc, qui va sans nul doute faire assiéger notre île. Marie, il serait sage que tu acceptes de retourner à Mézarnou.*

- *Mon Père ! vous qui devez bénir notre mariage, comment pouvez-vous croire... Jamais, jamais je ne*

quitterai l'île Guyon ! Que penserait Guy si je m'en fuyais ? Si nous devons être assiégés, je combattrai en vêtements masculins. A Mézarnou, j'ai monté les chevaux les plus vifs.

- *Mais si nous sommes vaincus, Marie ?*

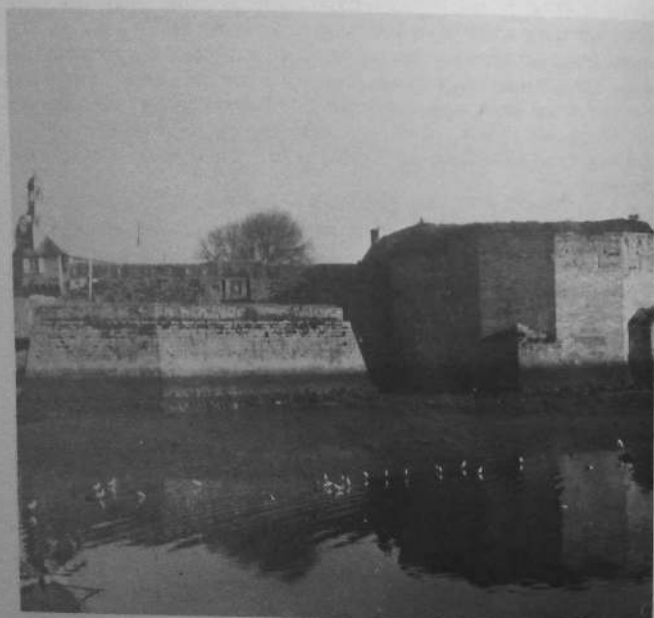
- *Nous ne serons pas vaincus, mon Père. Et si cela devait être, je me réfugierai dans la mort plutôt que de tomber aux mains des Royaux. Je connais le sort qu'ont subi les pauvres filles qui étaient à Mézarnou lorsque du Liscoët s'en est rendu maître. Ce Bras de Fer, en tout cas, ne viendra pas nous menacer. Surpris sans cuirasse en octobre de l'an dernier, tandis qu'il assiégeait les Espagnols non loin de Brest, il fut mis à mort à coups de piques.*

- *Marie, sied-il à une noble damoiselle de revêtir l'habit d'un guerrier ?*

- *Mon Père, il ne me sied pas à une femme de prouver son courage. Ma mère, Renée de Coëtlogon, souventes fois m'a conté des exemples de la bravoure féminine. Lorsque, au début des guerres de la Ligue, les Anglais, soutenant Lopriac, seigneur de Kermassonnet en Kervignac et son beau-frère Jean de Baud, de la Vigne le Houle en Languidic, entrèrent à Concarneau, ils tuèrent et violèrent tant qu'ils purent. Une jolie Concarnoise de quatorze ans laissa sa porte ouverte et, de sa voix fraîche, se mit à chanter. Attirés par ce leurre, les Anglais, un par un, passèrent le seuil sans voir la trappe de la cave qui les engloutissait à tour de rôle pour être achevés à coups de hache par le frère de la jeune sirène. Sa ruse enfin découverte, elle fut décapitée, mourut pure et prononçant le nom de la Vierge dont je porte le nom.*

- *Que la Mère de Jésus te protège, alors ! et nous ramène Guy au plus vite.*

Tandis qu'à l'île Guyon on renforce les gardes et que l'on recense les provisions, Guy Eder a été emmené prisonnier à Quimper. La capture est annoncée à Henri IV par une lettre de Plessis-Mornay.



A l'époque des guerres de religion, les épais remparts de Concarneau furent franchis par des Huguenots et des Anglais qui semèrent panique dans la ville close.

Saint-Luc, qui pour lors se trouve à Carhaix avec René de Rieux Sourdéac, gouverneur de Brest, Saint-Luc exulte et fait de l'esprit: « *Le Clou*, dit-il, *a encloué La Fontenelle*. » Et au même moment on apprend que l'absolution papale a été accordée au roi Henri IV "en la personne du sieur évesque d'Evreux".

Quand paraît La Fontenelle, sans casque ni armure, encadré par des archers choisis pour leur gigantesque stature, les deux chefs royalistes croient la partie gagnée.

- *Guy Eder, baron de La Fontenelle, vous voici donc prisonnier*, dit Saint-Luc.

- *Par trahison, seigneur d'Espinay et point n'en avez grand mérite. La prise en droit ne serait pas valable.*

- *Tel est pris qui croyait prendre et ne complotiez-vous pas de vous emparer de Quimper ?*

- *Je cherchais des appuis, oui, pour conquérir la ville qui serait plus heureuse sous ma loi que sous la vôtre.*

- *Eh bien ! abandonnons ces joutes oratoires. Vous êtes libre, baron de La Fontenelle !*

- *Libre ?* La surprise, un instant, a failli emporter l'impassibilité apparente du chef ligueur. Pourtant, se ressaisissant, *Libre !* reprend La Fontenelle, *mais à quel prix ?*

D'Espinay regarde Sourdéac et c'est ce dernier qui prend la parole :

- *La liberté et le pardon vous sont acquis... si vous livrez l'île Tristan.*

Le rire de Guy Eder déchire l'air comme un éclair fend la nuit.

- *Voici donc pourquoi, jusqu'ici, j'ai été si bien traité. Ah ! Ah ! Ah ! L'île Tristan ! L'île Guyon, voulez-vous dire... Pourquoi ne pas me demander plutôt d'ouvrir devant vous ma poitrine pour m'en arracher le cœur ?*

- *Est-ce là votre dernier mot ?*

- *Mon dernier mot, oui ! Mais vous en entendrez bien d'autres de la bouche des canons et couleuvrines qui vous accueilleront si vous tentez de franchir la rivière de Pouldavid ! Alea jacta est !*

Le sort en est jeté, en effet. Guy Eder, après un ironique salut aux deux Royaux, suit les archers jusqu'à la sacristie de l'église Saint-Trémeur qui, cette fois, va lui servir de prison.

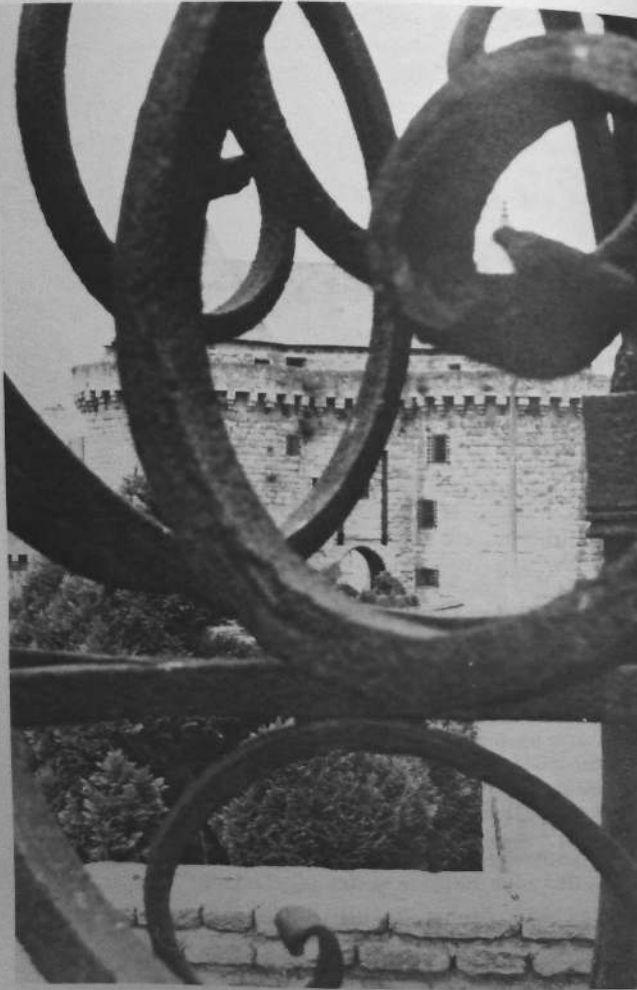
Restés seuls, Sourdéac et Saint-Luc s'affrontent à leur tour. Le premier, veut faire conduire La Fontenelle à Brest où l'on prononcera un jugement expéditif. Le second, tient à livrer le prisonnier à ces Messieurs du parlement à Rennes "pour l'estonner", et le lieutenant-général du Roi emporte la décision.

Tristan et d'Aguila

Reste à s'emparer de l'île Tristan. Toujours à Carhaix, d'Espinay de Saint-Luc choisit ceux qui prendront part à l'expédition, placée sous les ordres de Rieux Sourdéac. Le gouverneur de Brest fournira un régiment de gens de pied et deux cents arquebusiers. Les sieurs de Bastenay, de Cahideuc, de Kerhollin, du Faou, de Kerservant, combattront, honneur insigne, aux côtés du "brave" capitaine Gabriel Du Clou, chacun fournissant sa compagnie. De Penmarc'h, alors florissante, on obtiendra quinze cents arquebusiers. Des canons, des couleuvrines et, sur mer, barques armées à vingt hommes, "chaluppes" comptant dix hommes, compléteront "l'Host".

Dans sa prison de la Feillée à Rennes, La Fontenelle apprend les détails de ces préparatifs. Il reçoit aussi des messages de sa famille, de Marie, de ses nombreux partisans. Il écrit à don Juan d'Aguila, commandant les troupes espagnoles à Blavet, à Mercœur, trop occupé pour soutenir ce chef qu'il considère pourtant comme "l'un des plus habiles et des plus hardis".

Dès le 15 octobre, l'armée de Sourdéac a pris position face à l'île Tristan. Canons et couleuvrines n'ont pas même ébréché les solides murailles. Les vaisseaux ne se sont guère frottés aux bâtiments de La Fontenelle, qui circulent librement en haute mer et descendent jusqu'à Hennebont. Des groupes de francs-tireurs sortent de l'île



Dans les entrelacs du vieux puits ferré, les remparts de la ville d'Hennebont paraissent emprisonnés.

Tristan pour venir, avec intrépidité, harceler les assiégés. D'Aguila s'est mis en route avec ses troupes pour aller prendre les Royaux à revers. La route est longue et pénible sous une pluie d'hiver froide et obstinée. Dans les campagnes dévastées, les rares habitants se terrent ou s'enfuient. Les écharpes rutilantes des cavaliers espagnols pendent comme des loques et les oriflammes gorgées d'eau pèsent lourd aux mains des enseignes. Sur les morions et sur les fifres, sur les chevaux, sur les tambours, il pleut interminablement. Enfin on arrive en vue de Douarnenez, tandis que s'achève, sous les larmes du ciel, cette année 1595. Près de dix semaines se sont écoulées depuis le début du siège. Surprise incroyable, les Royaux ont levé le camp ! Sur le fort de l'île Tristan flotte toujours l'étendard à croix de Lorraine de la Ligue.

La marée est haute sous un ciel opaque. D'Aguila se fait traverser. Il est reçu par Lestel de La Boule et le Père Jérôme. Près d'eux, un bel adolescent aux courts cheveux ondulés attire les regards de Juan d'Aguila dont on connaît le goût pour les éphèbes. L'entretien est abrégé par le Père Jérôme qui ne dissimule pas l'impossibilité où se trouve l'île de recevoir une troupe importante. Après tout, les Espagnols arrivent trop tard et l'on s'est fort bien passé d'eux.

D'Aguila comprend qu'il est inutile d'insister et, pour les beaux yeux d'un adolescent, il ne va tout de même pas, à son tour, assiéger l'île. Alors il s'en va après avoir vidé quelques coupes de vin d'Espagne, mais écrira longuement à Philippe II pour lui vanter les mérites stratégiques du fort.

Le mignon qui a charmé le capitaine de Philippe II n'est autre que Marie. Elle a sacrifié sa voluptueuse chevelure et adopté des vêtements masculins. Tous les hommes de La Fontenelle, brutes déchaînées après le combat, et capables des pires ignominies, se sont pris de vénération presque superstitieuse pour la souveraine de l'île qui, volontairement, a fait abnégation de toute apparence de féminité. Son pourpoint d'épais drap noir, dissimule ses jeunes seins ardents entre lesquels se blottit le médaillon d'or contenant la boucle de cheveux du bien-aimé.



Le manoir de Saint-Alouarn en Guengat fut l'un des points d'expédition des troupes de La Fontenelle.

Le collier de Saint-Michel

D'ordre de Henri IV, d'Espinay de Saint-Luc devait rallier à la cause royale le plus grand nombre possible de chefs ligueurs en vue d'aboutir à une paix souhaitée par tous. Guy avait fait ses preuves sur le plan militaire. Le gouverneur de Bretagne lui rendit donc de fréquentes visites à la Feillée, secrètement, poursuivant ainsi des vues personnelles. Faire pendre le chef ligueur ne mettrait pas un liard dans son escarcelle. Or, il ne va pas tarder à quitter la Bretagne et aimerait en garder quelques souvenirs... palpables. Il pose donc ses conditions : une rançon de 20.000 écus comprenant le montant des dépenses de La Fontenelle en prison. Amaury Eder, le sage frère du turbulent jeune baron, entendant la voix du sang, se porte caution des dépens. C'est un véritable traité qui sera signé le 24 avril 1596, garantissant à Guy Eder que « la somme qu'il aura payée pour sa rançon lui sera remboursée des deniers de Sa Majesté. Sur ces mêmes deniers seraient également entretenues dans "l'isle" quatre compagnies de gens de pied, de cinquante hommes chacune, avec sa compagnie de gens d'armes et de capitaines appointez pour servir à la marine aux gaiges de 400 livres chacun par an avec son appointement de gouverneur de ladite isle... de plus, il commandera en l'absence des lieutenants du Roy en cette province aux navires et vaisseaux ronds qui seront entretenus

pour le service de Sa Majesté en la Coste de Bretagne ; et en outre lui promet ledit seigneur de Saint-Luc obtenir du Roy qu'il ne sera aucunement recherché de ce qu'il a fait depuis ces guerres, ni mesme pour ce qui concerne le particulier de la Dame de Fontenelle, sa femme. » Par les termes de ce traité, absous de tous péchés, gardant ses biens et se voyant attribuer des honneurs dont le collier de l'ordre de Saint-Michel, Guy Eder passe au service de Henri IV.

* *

Par une douce nuit de mai, un cavalier s'approche seul de Douarnenez. Après avoir changé plusieurs fois de montures menées à franc étrier, il chevauche au pas, étreint d'un bonheur si grand qu'il confine à l'angoisse. Une barque le conduit à l'île Tristan dont les fortifications se dessinent sur le bleu sombre du ciel. Il saute sur le sable, se fait reconnaître de la première sentinelle qu'il rencontre, puis pénètre dans la tour où se trouve la chambre d'amour. Silencieux comme une ombre, il gravit les degrés, ouvre lentement la porte... La pièce, éclairée par la lune est vide ! Sautant les marches, il se précipite vers le corps de logis de ses lieutenants. Haletant, livide, il secoue Rheunn :

- Où est Marie ?

- Guy ! Pourquoi n'as-tu pas annoncé ton retour ? Nous t'attendions chaque jour mais...

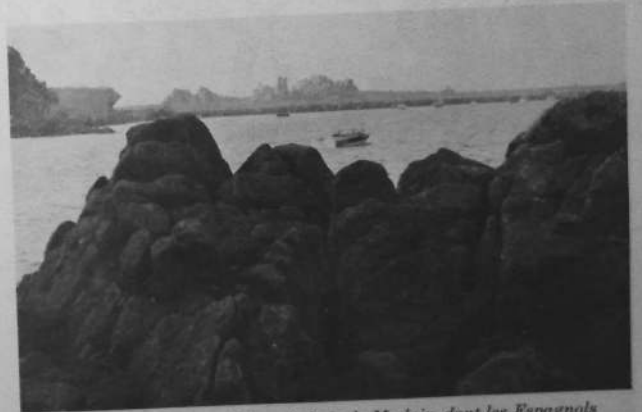
- Où est Marie ?

- Dès qu'elle t'a su prisonnier, elle a abandonné la chambre où seuls, elle, sa vieille nourrice et toi, avez pénétré. Elle dort dans une petite cellule voisine de celle du père Jérôme.

- Pardonne-moi, mon camarade de ne pas te narrer céans tout ce qui s'est passé pendant ces mois interminables. Je vais aller prier à la chapelle pour refréner mon désir d'en faire ma femme cette nuit même.

* *

Le 5 mai, un mois avant l'anniversaire de Marie Le Chevoir, fut célébré son mariage. En la voyant apparaître à la chapelle, Guy Eder crut défaillir de joie. Une apparition de beauté parfaite. Le col Médicis faisait ressortir la fine tête aux cheveux coupés court. La robe de taffetas, diaprée du vert au rose, parsemée de fleurs d'or, enserrait la taille pour s'épanouir en rigide vertugadin. Un seul bijou, le médaillon suspendu au jaseron d'or. Le rêve devenait réalité.



Les Chaises de Primel dans la baie de Morlaix, dont les Espagnols dépossédèrent Goësbriant pour y établir une tête de pont.



Cheval et équipement de guerre, d'après une gravure allemande du XVII^e siècle



A la gloire de l'armurerie du XVII^e siècle (Musée historique de Vienne).

La flotte de La Fontenelle

Guy Eder n'est pas homme à pardonner les offenses ; il a bien l'intention de régler ses comptes avec ceux qui, en son absence, ont mis le siège devant l'île Guyon.

Auparavant, il doit résoudre une question épineuse. Pendant sa captivité, les Espagnols, soutenus par des hommes à lui, se sont emparés des Chaises de Primel, dans la baie de Morlaix. Ces rochers nus, avaient été donnés par Mercœur, à François de Goësbriant, pour le dédommager de la perte de Coatfrec. La compensation lui paraissant insuffisante, le sieur de Goësbriant était retourné au parti du roi.

Don Juan d'Aguilla, quant à lui, attachait une importance considérable à ces minuscules îlots, où il rêvait d'établir une base, pour tenir toute la Manche sous sa domination.

En mai 1596, Mercœur félicite La Fontenelle de sa libération, mais lui enjoint de faire "sortir sa troupe de Primel". Un nœud de vipères vraiment : d'Aguilla veut garder la place, en ayant ordonné la prise. La Fontenelle s'en estime possesseur, ses troupes y ayant combattu. Mercœur qui sent venir la fin de la guerre, préférerait éviter d'irriter le roi. Sourdéac, lui, décide purement et

simplement d'expédier des troupes à Morlaix pour assiéger Primel.

De son côté, don Juan, du port de Blavet, fait approvisionner Les Chaises par trois navires chargés d'armes et de munitions. Et l'affaire traîne en longueur...

Le 15 mai, est célébré somptueusement le mariage d'Anne Eder, « *filie puisnée de haut et puissant René Eder, seigneur de Beaumanoir, père de La Fontenelle, qui, désormais, aura pour beau-frère noble écuyer René de Vaucouleurs, seigneur de la Ville André et de La Boulaie.* »

Ce n'est qu'une brève interruption dans les activités du gouverneur de l'île Guyon, qui semble posséder le don d'ubiquité, puisqu'il agit simultanément ou presque, à Saint-Alouarn en Guengat, au Faou, à Langonnet, accompagné de "treize ou quatorze centz hommes".

Il navigue aussi, commandant une flotte de sept bons vaisseaux qui arraisonne bâtiments royaux ou anglais pour s'emparer des cargaisons intéressantes, armes et armures entre autres, dont la contrebande et le commerce sont florissants.

En cette période de désolation, de famine et de désespoir, une profession connaît une extraordinaire prospérité, celle d'armurier ou "haubergier", ce dernier plus particulièrement spécialisé dans la fabrication des cottes de mailles. Sous cette chemise faite de minuscules anneaux de fer engagés les uns dans les autres, on portait un vêtement de cuir ou de drap piqué appelé "gambison".

Le métier d'armurier nécessitait un approvisionnement facile en métal, mais aussi en eau, dont la qualité déterminait la valeur de la trempe et dont la provenance, assurait les reflets particuliers des armes produites. Les hauts lieux de l'armurerie étaient l'Espagne avec Tolède, l'Italie avec Brescia ; Paris, Angers, Arbois, Bayeux, Coutances, Cambrai, fournissaient aussi des armures de haute qualité, soumises avant livraison à des épreuves rigoureuses par flèches, traits d'arbalètes, balles, qui ne devaient pas transpercer les différentes pièces. Ensuite,

casques, plastrons d'armures, dossières, étaient marqués d'un poinçon représentant un motif symbolique ou les initiales de l'armurier. On fabriquait aussi des armures miniatures servant à initier les jeunes garçons au métier de la guerre.

Dans les cargaisons saisies, Guy Eder faisait son choix pour lui-même et ses officiers, mais aussi pour un fructueux commerce.



En la presqu'île de Penmarc'h, l'ancienne église fortifiée.

Les oreilles du Roi Marc'h

Parmi les assiégeants de l'île Tristan en 1595, les habitants de Penmarc'h s'étaient distingués par le nombre et la pugnacité. Leur ville au passé légendaire comptait alors de dix à quatorze mille âmes, réparties en "archipelage terrestre" de petites agglomérations établies sur les moindres taupinières, afin d'éviter l'humidité d'un sol marécageux toujours menacé. Là, comme dans la baie de Douarnenez, la mer a recouvert des cités antiques. Il n'est peut-être pas en Bretagne de pays plus anciennement peuplé. Quant à la légende, brise évasive au chant toujours renouvelé, elle évoque un roi Marc'h orgueilleux et impitoyable, régnant sur le royaume de Poulmarc'h aux immenses richesses. Entre tous ses trésors, aucun à ses yeux, n'égale Mormarc'h, son cheval rapide comme le vent, intrépide et infatigable, qu'il a dompté entre ses cuisses d'acier et qui n'a plus d'autre volonté que la sienne. Alors que l'automne dissimule derrière ses ors rutilants l'inéluctable déclin, Marc'h et Mormarc'h poursuivent un jour une biche éperdue. Monture et cavalier dévorent l'espace jusqu'à un rocher, dominant la mer, où la proie ne peut plus leur échapper. De son carquois, le roi a sorti une flèche empennée. Alors, lui faisant face, la biche d'une voix humaine gémit une supplication. Mais le roi reste insensible. Déjà le projectile siffle la mort lorsque, soudain, un bref instant

suspendu dans sa course, il tourbillonne animé par un pouvoir magique et vient se planter dans le cœur de Mormarc'h qui s'effondre. Le roi hurlant sa rage et sa douleur, s'apprête à lancer un nouveau trait ; mais la biche a disparu. Au bord du rocher surplombant l'écume des vagues, une fée d'une merveilleuse beauté se dresse, courroucée :

- *Roi Marc'h, je suis Ahès. Tu as osé me traquer et mes pleurs n'ont pas éveillé ta pitié. Désormais, de ce cheval dont tu as fait ton complice en cruauté, il ne te restera que les oreilles. Elles remplaceront les tiennes. Adieu !*

Non, ce n'est pas un cauchemar. Le roi attend la nuit pour rentrer au palais sans être aperçu et le calvaire commence. Un chapeau dissimule la disgrâce du monarque. Mais sous ce couvre-chef pousse la chevelure, touffue comme la crinière de Mormarc'h, et chaque semaine, après avoir accompli son office, un coiffeur est mis à mort. Enfin, le frère de lait du roi, Yeunig, muni de ciseaux magiques, enraie la repousse de la toison maudite. Sur sa promesse de ne révéler à âme qui vive l'affligeante disgrâce, Yeunig a la vie sauve.

Pourtant ce secret lui pèse tant qu'il craint de le révéler dans son sommeil. Alors, pour conjurer ce danger, il cherche un confident discret et inanimé. Ayant écarté le vent, la mer, les arbres aux voix irrépressibles, dissimulé par les roseaux, il creuse dans le sable un trou large et profond, y enfouit son visage et prononce les paroles fatales : « *Le roi a les oreilles de son cheval Mormarc'h* ».

Pour le mariage de la princesse, on a réuni tous les sonneurs. Mais au moment d'ouvrir le bal, on s'aperçoit que les anches ont disparu. Le mal est vite réparé. Non loin poussent des roseaux et les musiciens y taillent de nouvelles languettes.

Sa disgrâce n'étant connue que de lui seul, le roi est arrivé à s'en accommoder et a repris toute sa superbe. Il donne le signal des réjouissances. Mais, ô stupeur ! au lieu de la musique joyeuse qui doit entraîner les danseurs, c'est d'abord un chuchotement, un murmure indistinct, qui s'enfle et éclate, éveillant les échos : « *Le roi Marc'h a*

les oreilles de son cheval Mormarc'h ! » Les roseaux de la dune ont parlé. Au même instant, le vent enlève la coiffure du roi, fou de honte, qui s'enfuit et tombe. Le rocher sur lequel il se fend le crâne prend aussitôt la forme d'une tête de cheval : Poulmarc'h était devenu Penmarc'h.

Penmarc'h livré à la vengeance

Dans la chambre d'amour où l'ombre s'insinue, ivre de volupté, Marie repose nue, son corps abandonné aux bras de son amant. Le plaisir partagé qui abolit le temps a, une fois encore exercé sa magie. La voix de son seigneur, toute alanguie et tendre, lui murmure les mots qu'elle désire entendre. Des larmes de bonheur montent à ses paupières. Mais, soudain, elle tremble :

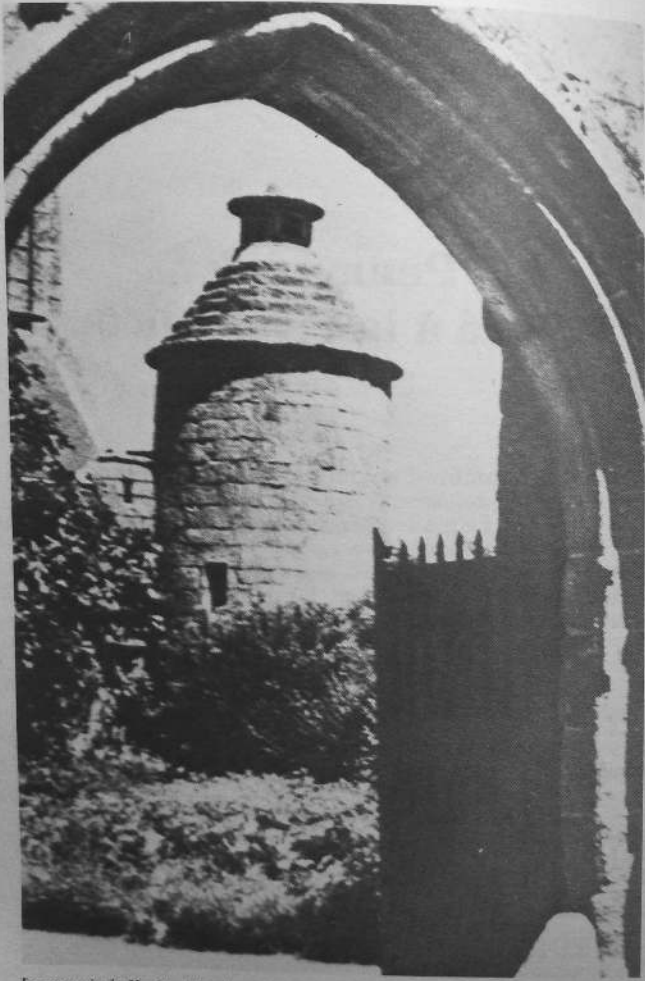
- Marie, douce et ardente, pureté de mon âme, extase de mon corps, vas-tu me pardonner d'interrompre le charme ?

- Guy, que vas-tu m'apprendre ? Tu vas partir encore ?

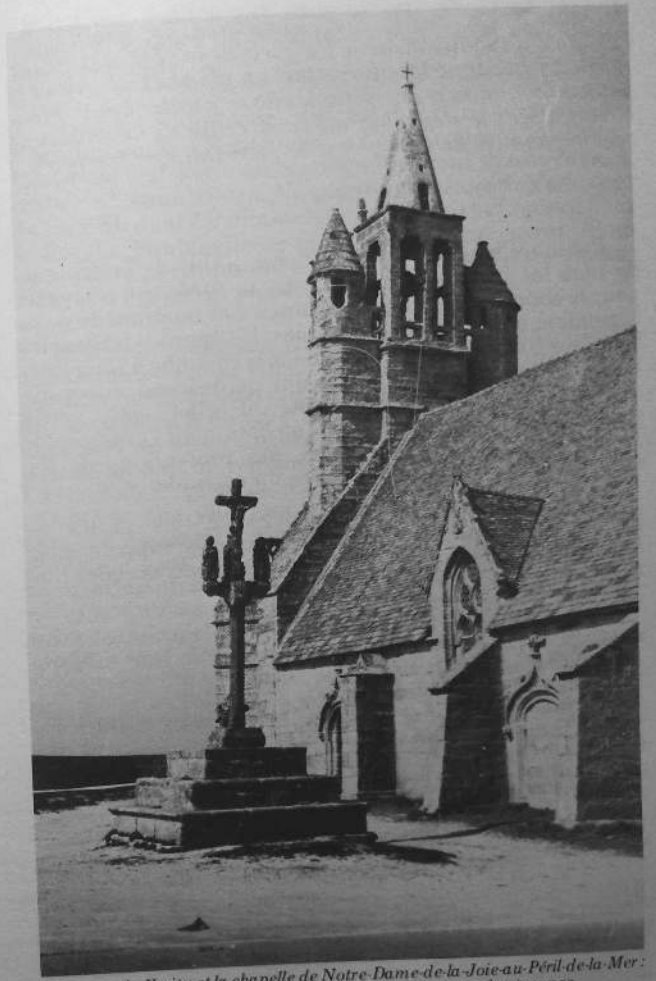
- Il le faut. Je ne suis plus maître de ma destinée. Ceux qui, en mon absence, ont assiégé notre île, doivent être châtiés. Et tout d'abord ces orgueilleux Penmarquais qui rêvent de s'organiser en république indépendante et attendaient riche butin s'ils avaient été victorieux.

- Rheunn ne disait-il pas qu'ils s'étaient fortifiés ?

- Certes, l'église de Tréoultré, celle de Saint-Nonna, le port de Kerity, la tour de Saint-Guénolé, peuvent être difficiles à prendre... par la force. Pourtant cette pointe de



*Le manoir de Kerity et la chapelle de Notre-Dame-de-la-Joie-au-Péril-de-la-Mer :
deux noms associés aux vengeances sauvages des troupes
de La Fontenelle à Penmarc'h.*



*Le manoir de Kerity et la chapelle de Notre-Dame-de-la-Joie-au-Péril-de-la-Mer :
deux noms associés aux vengeances sauvages des troupes
de La Fontenelle à Penmarc'h.*

Penmarc'h est riche. Son commerce de grains, de bestiaux, de salaison, avec les ports de la côte atlantique jusqu'à l'Espagne lui promettait un glorieux avenir et je pensais convaincre ses notables de se joindre à moi. Mais c'était avant le siège. Maintenant, ce qu'ils ne voudront pas me donner de bon gré, je le prendrai de vive force.

* * *

Penmarc'h est en fête. De Plobannalec, de Treffiagat, de tous les bourgs environnants, la foule est accourue pour le concours de luttes bretonnes. Les hommes du pays bigouden, grands, bien découplés, les épaules larges, les hanches fines, arborent fièrement le costume à long gilet brodé et la très courte veste qui ne descend guère au-dessous des omoplates. Veste et gilet sont ornés d'arabesques de couleurs vives où dominant l'orange et le jaune d'or. Des devises aussi, des professions de foi, sont brodées sur le fond sombre du costume.

Les femmes rivalisent d'élégance, les perles se marient à la soie chatoyante de broderies, rappelant les dentelles de pierre ou les sculptures des coffres et des lits-clos.

Le cidre coule à flots et l'on peut aussi apaiser sa faim avec du "kik far", flan de seigle relevé de lard salé, ou avec d'épaisses galettes de blé noir.

On danse, on joue, mais ce sont les lutteurs qui attirent le plus de monde. Les spectateurs en lançant un mouchoir, peuvent s'opposer aux champions. Soudain paraît un seigneur richement vêtu, la toque de velours ornée d'une aigrette écarlate. Jetant le défi traditionnel, il dégrafe son pourpoint de drap satin et s'avance gravement sur l'aire de combat. Des voix de femmes s'élèvent : « Non, il est trop beau pour aller s'exposer ainsi » Le jeune athlète remercie d'un sourire enjôleur et choisit le champion le plus massif, à l'air farouche, invaincu jusqu'alors. La lutte s'engage, poids contre souplesse et détente. Elle est courte. Bientôt le jeune seigneur plaque au sol les lourdes épaules de son adversaire, sous les acclamations délirantes de la foule.

Le colosse vaincu est sans amertume. Dans la lutte ancestrale, toute de loyauté, la règle d'or, est "que le meilleur gagne" !

Mais ce vainqueur, qui est-il ? Un frisson agite l'assistance. "La Fontenelle" a-t-on murmuré, "Ar Bleiz". Les amis qui l'ont accompagné se sont disséminés. Il reste seul, sans armes. Ne serait-il pas sage de s'emparer de lui ? Eh quoi ? Penmarc'h n'est ni pour la Ligue ni pour le Roi. La Fontenelle ne se montre pas menaçant. Alors on le laisse partir mais il s'est fait des amis. Il reviendra : "Kenavo ! A galon vad !".

Et il tient promesse. Quelques jours plus tard, il entre de nouveau dans la ville, courant à une mort certaine si ses plans sont découverts. Aux notables, il offre un pacte : son soutien en échange d'un tribut. Mais déjà ses soldats ont gravi les murs d'enceinte et de leurs piques, de leurs lances, lui font un rempart. Alors c'est le sauve-qui-peut. La tour de l'église de Tréoultré où sont entassées les richesses, est vite aux mains des assiégeants et le carnage commence. Châtiment du ciel dit le chanoine Moreau pour les irrévérences que les habitants y commettaient, car ils avaient leurs lits tout alentour de la nef et jusques assez près du grand autel, si près les uns des autres qu'ils s'entreouchaient et ces vilains là, la nuit venue, s'entreprovoquaient aux jeux vénériens comme s'il eussent été en un lieu d'impudicité. Cela ne laissait pas d'être fort déplaisant à Dieu de publier seulement telles actions mais plus encore dedans son temple... Et il faut le remarquer, qu'au même endroit où ils avaient fait l'offense, ils furent massacrés... Dieu veuille que cela leur serve en leur salut. " Amen !

Les justiciers du Très Haut pendent les corps mutilés tout autour du lieu saint.

Trois cents barques chargées de butin quittent Kerity pour l'île Guyon. Après un dernier regard à leurs maisons en flammes, les prisonniers prennent la route vers Douarnenez, escortés de soudards avinés qui activent la marche à coups de fouet.

Et le baron Guy Eder de La Fontenelle, combattant chevaleresque avec ses pairs, admirateur de Ronsard, amant tendre et passionné de Marie, laisse commettre ces crimes, tout comme les autres chefs de guerre, le roi y compris.

Vaincre ou mourir

Henri IV n'est pas fort heureux de la manière dont le gouverneur de l'île Guyon respecte le traité conclu le 24 avril 1596. Il menace même de faire pendre le capitaine Du Pré, maréchal de camp commandant une quinzaine de compagnies à Quimper, s'il continue à montrer tant d'indulgence au nouveau membre de l'ordre de Saint-Michel. Alors Du Pré jure de reprendre le fort de l'île Tristan ou de périr dans l'action.

Avec armes et bagages, charrettes, bœufs, chevaux pour le transport, le maréchal de camp, passant par Châteaulin, se dirige vers Douarnenez. Il y arrive à marée basse, s'engage le premier, témérairement « sur le sablon, faisant voltiger son cheval, provoquant l'ennemi... Des premiers coups de mousquets le capitaine Prez est renversé par terre, mort sur place. Ainsi s'acquitta-t-il de la promesse qu'il avait faite au roi, à Paris, de conquérir l'île ou de mourir. Ses gens se contentèrent de perdre leur capitaine et s'en retournèrent sans hasarder davantage”.

La Fontenelle, de son côté, avec sa flotte qui compte maintenant treize unités, s'est emparé d'une vingtaine de vaisseaux anglais et hollandais, dont il a fait pendre les capitaines « pour leur apprendre à vivre. » Avec son fort, sa flotte, des garnisons un peu partout, c'est l'un des chefs

ligueurs les plus redoutés. Pas de désertions dans ses rangs. S'il a le plus souvent recours à la ruse, c'est pour ménager la vie de ses troupes. Il se promet alors de "régir la terre et de posséder la mer..." Son amiral, Orange, se mesure avec la flotte de Sourdéac : l'Ange de Brest, le Royal, l'Espérance, la Saint-Mélaine, et le Rieuc, mais là il essuie des revers et doit même déplorer la perte de l'un de ses plus beaux bâtiments, La Marie.

Alors il décide de prendre Quimper, encouragé par tous ses lieutenants. Le jeu des doubles trahisons fait fureur. Dans la garnison de la ville, les capitaines, Beaulieu, Lavallez, Jacques Le Borigné, se laissent acheter. Des prêtres aussi conspirent avec La Fontenelle.

Mais l'île Guyon, de son côté, n'est pas à l'abri de la trahison. Un soir d'avril 1597, Marcille, sergent-major du chef ligueur, fait savoir au gouverneur de Quimper que cinq à six cents hommes quittent le fort à croix de Lorraine, avec charrettes, échelles de bois et de cordes, etc... Surpris de ne pas... surprendre, La Fontenelle, bat en retraite après des escarmouches sans conséquences. Le 5 mai, il renouvelle sa tentative. Cette fois, le sergent Marcille n'a pas averti à temps ; alors les troupes de La Fontenelle parviennent jusqu'à la place Saint-Mathieu. Des combats furieux se déroulent, dont l'issue semble être à l'avantage des troupes de La Fontenelle. Mais des renforts importants leur sont opposés. Des maisons, partent coups d'arquebuses et de mousquets. Les rues étroites sont autant de traquenards où les Ligueurs tombent, dispersés. Guy Eder juge la situation désespérée. Avec rage, il porte sa fameuse trompe à ses lèvres pour sonner la retraite.

Le carnage de Pont-Croix

Rentré à l'île Guyon Guy se refuse la joie de retrouver Marie et se jette sur un lit de camp. A Rheunn, qui n'a pas pris part à l'action, il dit toute sa rancœur, blâmant Kervel et Tanguy, deux de ses lieutenants qui n'ont pas su garder leurs hommes en main.

- Guy, le principal n'est-il pas que nous n'ayons que peu de pertes ? Si tu n'as pas pris Quimper, du moins conserves-tu ton armée !

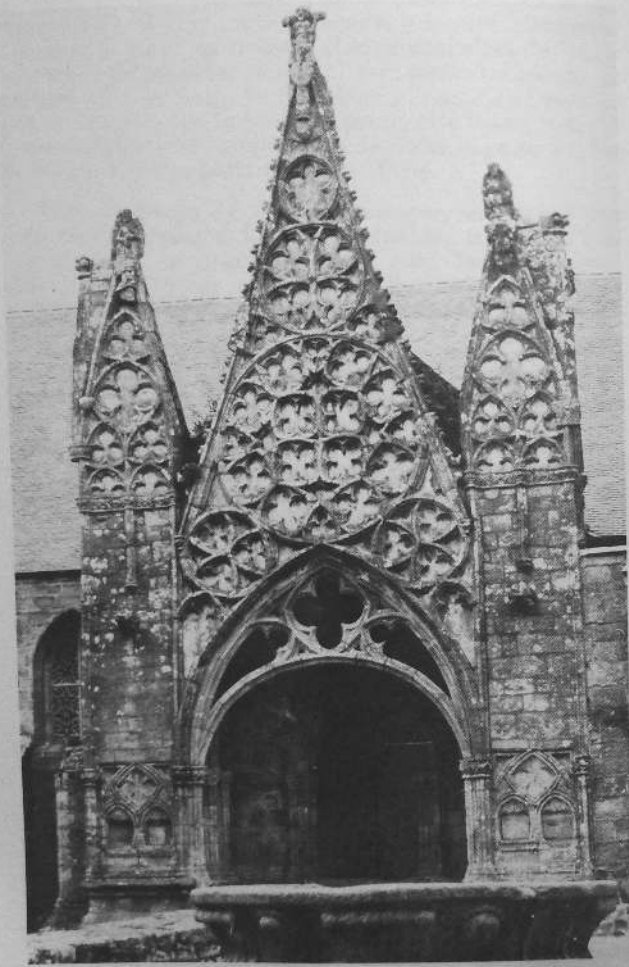
- Mais Rheunn, la guerre va finir et les plans que j'ai échafaudés ne se réaliseront pas. Marie...

A ce moment, Lestel de La Boule fait irruption, les yeux fous, le visage tuméfié.

- Pont-Croix, dit-il, a refusé de payer le tribut, a pendu quatre de mes hommes devant Notre-Dame-de-Roscudon.

- Par le Sang-Dieu, s'écrie La Fontenelle, ils ont mal choisi leur moment. Rheunn, fais bonne et sûre garde de l'île et que Marie ignore tout de l'échec de Quimper !

Vers Pont-Croix, à bride abattue, volent les justiciers. Près de La Fontenelle chevauche La Boule.



*Porche de l'église de Notre-Dame-de-Roscudon à Pont-Croix
avec son envolée mystique de dentelle de pierre.*



*Scène de massacre comme le XVI^e siècle en vit tant.
(Bibliothèque Nationale)*

- *Pour cette fois, dit le premier, pille, viole et massacre aussi sauvagement que t'y porte ta nature de fauve. Je sais que je peux te confier le châtimement.*

Un rictus cruel tord les lèvres épaisses de La Boule.

Pont-Croix, le berceau de Sébastien de Rosmadec, baron de Molac, de Tyvarlen, de Pont-Croix, gouverneur du château de Dinan, maréchal de France, Pont-Croix est toute dévouée à Henri IV. Elle fait cependant un important commerce avec l'Espagne et ses artisans ayant pignon sur rue sont prospères.

Lorsque La Fontenelle arrive avec sa troupe, la population est en fête. Le capitaine de La Ville-Rouault vient d'épouser la noble et belle Yvonne de Kerbullic. L'irruption des Ligueurs déchaîne une indescriptible panique. Les soldats, abandonnent les remparts. Dans la tour de Notre-Dame-de-Roscudon, se sont réfugiés les notables. Alors La Fontenelle fait enfoncer le magnifique portail pour donner passage aux charrettes chargées de fagots, landes et genêts, auxquelles on met le feu avec des cierges mêmes qui brûlaient devant Notre-Dame-de-Roscudon. Une âcre fumée emplit la nef et monte dans la tour.

- *Rendez-vous, messire de La Ville-Rouault, pour l'amour de ceux qui sont avec vous, crie La Fontenelle.*

- *Si je me rends, baron, sortiront-ils bagues et vie sauvés ?*

- *Par la Vierge de Roscudon, je jure que mon épée restera au fourreau. Ce serment, Guy Eder le respectera. Les bras croisés, impassible, il voit descendre de la tour les prisonniers. La Ville-Rouault lui demande quels sont les termes de la capitulation.*

- *Mon lieutenant Lestel de La Boule vous les fera connaître !*

A ces mots, les soldats se jettent sur les prisonniers et, comme le curé de Pouldreuzic, messire Jean Cosquer, prononce le mot de parjure, La Boule s'écrie :

- *Prêtre, ne vous moquez pas, et commencez à leur tirer le diable du corps par la confession. A la potence vous irez, vous comme les autres ! N'entendez-vous pas nos morts qui crient vengeance ?*

La Ville-Rouault veut s'élancer, mais on le saisit pour le lier à un arbre. Avec une ardente convoitise, La Boule se jette sur la jeune épousée qui se débat, griffe, mord, hurle, excitant encore par cette lutte désespérée la frénésie du soudard. Immobilisant d'une main les poignets de sa victime, il arrache les vêtements d'apparat. Les courbes du jeune corps apparaissent sous la longue chemise de batiste. La Fontenelle, serrant les poings, s'avance pour libérer la malheureuse. Mais La Boule, la bave aux lèvres, rugit : « *Arrière Guy, c'est ma part de butin.* » Le chef ligueur hésite un instant. Les hommes de La Boule font cercle autour d'eux, attendant leur tour. Rien ne peut plus sauver Yvonne de Kerbullic et Guy Eder s'éloigne, frémissant d'horreur à la pensée que Marie, s'il était vaincu lui-même, pourrait subir un sort aussi affreux. Avant tout, garder l'attachement aveugle de ses hommes. Mais les cris le poursuivent comme dans un cauchemar.

Tous les notables seront pendus. Au bas de la rue Chère, le Goyen, rouge de sang entraînera entre ses berges sereines, les cadavres mutilés d'hommes, de femmes et d'enfants. Ailleurs, ce seront les Royaux qui commettront semblables carnages. Aucun animal ne surpasse dans la cruauté l'homme déchaîné.

Brave mais pas téméraire...

- *Ma tendre souveraine, nous allons de nouveau avoir à subir un siège, le Père Jérôme l'a appris par un autre capucin.*

- *Cette fois, Guy, mon cher seigneur, votre amante gardera ses vêtements féminins. Les assiégeants n'arriveront pas jusqu'à l'île, n'est-ce pas ?*

- *Non, mon cœur, soyez sans crainte. Sourdéac pourtant ne regarde pas à la dépense. Le clergé du roi a offert d'engager "jusques aux calices, croix et crosses, pour faire fondre afin de les délivrer de la gueule du dragon" !*

- *Et c'est vous le dragon, mon bel ange ?* reprend Marie, *caressant avec une tendresse infinie la tête blonde blottie sur sa poitrine.*

- *Oui, le dragon, le Loup, Ar Bleïz qui va te dévorer, mon agnelle,* s'écrie Guy, *appuyant ses dents sur la gorge soyeuse, vibrant sous la caresse.*

Mais La Fontenelle redevient grave :

- *On fait courir sur moi les accusations les plus ignobles. Homme de guerre, oui, je le suis, et le serai tant*

que la guerre durera. Je sais que mes troupes, mes officiers mêmes, se livrent à des actes de sauvagerie indescrivable. Mais, quoi qu'il advienne, je te demande de croire ce que je vais te jurer solennellement : je n'ai jamais tué de sang-froid un ennemi rendu à merci, et surtout, surtout, je n'ai jamais violé ni ne violerai femme ou fille. Un seul corps hante mes rêves, éveille mon désir et l'assouvit dans une extase divine.

- Jurez-le sur ma vie, mon seigneur et que je meure si vous manquez à votre serment...

* *

Sourdéac a décidé de faire le blocus de "Tristan, l'île étant presque inaccessible". Le capitaine Magence, Sébastien de Rosmadec, baron de Molac, sieur de Kergourdanec, de nombreux autres seigneurs dont La Tremblaye, Plessix-Valleron, vont se rendre à Douarnenez pour exécuter ses ordres. Les canonnières ont reçu des "barriques garnies de cleffs et clessarz pour conserver les balles, mesches et autres hardes, ainsi que des lanternes ou cuillers à charger vous verser la poudre dans les canons."

Et, bien sûr, le peuple, le malheureux peuple, doit faire les frais de cette expédition : 3.000 écus "pour estre départys aux capitaines, officiers et blessés". On saisit tous les "bleds, pains et fourrages" trouvés dans les greniers de Quimper. Les charrons sont requis de "racoustrer" les roues et essieux. Quant aux charpentiers de Penmarc'h, il leur faut scier du bois et édifier à Douarnenez des plates-formes où, après la victoire certaine sur La Fontenelle, seront exécutés les défenseurs de l'île Tristan...

Charles du Liscoët, évêque de Quimper, en pieux souvenir de son parent Bras de Fer, exhorte les futurs combattants à l'héroïsme : le repaire de La Fontenelle doit être détruit. Deux mille hommes, une douzaine de navires vont s'opposer aux troupes du baron brigand. A pied d'œuvre avec ses forces imposantes, Sourdéac donne l'exemple, dirigeant les pionniers qui fortifient Douarne-

nez du côté de la mer. Le gouverneur de Brest pioche, creuse et porte la hotte, zèle admirable qui ne dure guère. Ayant prêché de la voix et du geste, il retourne ensuite tranquillement à Quimper dans les splendides appartements qui lui ont été préparés. Et il s'agite, se multiplie, va à Brest, en revient, fait envoyer aux assiégés du pain, des serpes, des cognées, des piques, de la poudre, des mèches, des balles...

Le siège, commencé fin mai, traîne en longueur. Les assiégés, pour se dégourdir un peu les jambes, traversent l'estuaire en pleine nuit, à marée haute et se jettent sur le quartier général. C'est la panique. Le capitaine Magence, qui se bat avec courage est tué ainsi qu'une cinquantaine des siens, douloureuse humiliation pour les Royaux. A titre d'honneur posthume, on inhume le brave capitaine... dans une vieille tombe d'évêque à Quimper. Au baron de Molac incombe la lourde charge de lui succéder dans le commandement à Douarnenez.

Pendant ce temps, les bâtiments de La Fontenelle naviguent librement et apportent aux assiégés tout le ravitaillement dont ils ont besoin.

Sur d'Aguila, par contre, Guy Eder ne peut compter : ses troupes se sont mutinées sous l'impulsion de l'un de ses sergents, Guerrero, et l'ont fait prisonnier. Il est enfermé à Blavet.

Le duc de Mercœur décide d'aller lui-même porter aide et assistance au brave ligueur Guy Eder et se fait accompagner des troupes espagnoles de Nantes. Quatre galères, transportant deux cents hommes sous le commandement des capitaines Pedro de Cuniga et Juan Urbado de Mendoza se dirigent vers l'île Tristan à la fin d'août 1597.

Et Sourdéac, que pense-t-il de tout cela ? Eh bien ! ce loyal partisan du Roy, cet ennemi acharné de la Ligue en général, de Guy Eder en particulier, qu'il accuse dans son journal, des crimes les plus infâmes, René de Rieux Sourdéac, entretient à ce moment avec l'Espagne une correspondance secrète. Sa femme, aussi dévorée d'am-

bition que lui-même, participe activement aux tractations.

L'île Tristan va bénéficier de cet imbroglio. Un siège de plus de deux mois est resté sans effet. Alors, le 30 août, Sourdéac fait réparer en toute hâte le pont de la Porte-Médard à Quimper, sur lequel rouleront d'ici peu les charrettes ramenant le matériel transporté à grand tapage à Douarnenez. Le siège est levé en effet.

L'île Tristan est en fête. Les plates-formes pour les exécutions font un gigantesque bûcher sur lequel on brûle une statue de cire de Sourdéac, le brave mais pas téméraire commandant en chef des assiégeants partis sans tambours ni trompettes.

La belle Corisande

La Fontenelle reste vaincu mais il n'ignore pas que la guerre touche à sa fin. Déjà s'annonce la victoire du Béarnais.

Comment Henri IV, le miséreux, dont les vêtements rapiécés provoquaient les railleries de la cour de son prédécesseur Henri III, comment ce roi famélique a-t-il pu conquérir son royaume ? A la mort d'Henri III, en 1589, il était le plus impécunieux des monarques. Il ne s'en souciait guère, semblait-il, jouissant à 36 ans d'une santé florissante, grand amateur de femmes, fussent-elles duchesses ou vachères. Son désir éveillé, il allait droit au but. Ses ardeurs fougueuses, impatientes, n'avaient pas satisfait Marguerite de Valois, sa légitime épouse, habituée dès l'adolescence au raffinement de caresses allant jusqu'à la perversité. Ils vivaient donc séparés, chacun prenant son plaisir où il le trouvait.

Et puis parut l'amour, l'amour d'une femme, la Belle Corisande. Ils étaient du même âge, s'étaient connus tout enfant. En le retrouvant paré de l'auréole de l'adversité, Diane d'Audoins, comtesse de Gramont de Guiche, avait immédiatement éprouvé un amour ardent et profond que son défunt mari ne lui avait jamais inspiré. Pour le Béarnais, c'eût été seulement une flambée



Marguerite de Valois, épouse insatisfaite du roi Henri IV.

sans lendemain, si Corisande ne lui avait offert, avec sa passion, un dévouement sans bornes.

- Henri, disait-elle, il vous faut conquérir votre royaume. Vous êtes fait pour dominer, pour régner.

- Ma belle Egérie, ne savez-vous pas que pour faire la guerre il faut de l'or et que l'adorateur de vos charmes a plus d'accrocs dans son pourpoint que d'écus dans son escarcelle ?

- Henri ! Tout ce que je suis et tout ce que j'ai est à vous. Je veux vous voir roi de France ! Mon fils qui va avoir douze ans vous suivra dans vos campagnes.

- Oh ! Corisande, comment pourrais-je mériter d'être ainsi aimé d'une femme telle que toi ?

- En me donnant votre amour sans partage, comme je vous offre ma vie.

Alors, ouvrant une large blessure qu'il avait au bras, Henri IV en fit jaillir le sang, y trempa une plume pour écrire ce serment : « Moi, Henri IV, roi de France, jure de prendre pour reine, Diane d'Audoins, et de ne jamais tenir autre femme en mes bras. »

Corisande cacha ses larmes en voyant partir son fils et son amant. Elle avait remis à chacun une miniature de son doux visage au regard plein de droiture et de tendresse.

Pendant trois mois arrivèrent chaque jour des lettres de passion. Corisande vendait ses terres, disputant en homme d'affaires pour en obtenir le meilleur prix. Après les terres, elle sacrifia ses bijoux, sa vaisselle d'or et d'argent. Habitée aux repas exquis servis dans le luxe, elle se contenta de soupe et de lard, limita sa domesticité. Chaque courrier du roi l'exaltait à de nouveaux renoncements. Puis les lettres s'espacèrent. Un soldat puni avait envoyé sa sœur plaider sa cause. La fille était fraîche et peu farouche. Le roi la prit sur ses genoux, dégrafa son corsage. De la chair drue montait une senteur sauvage qui réveilla le faune...

Le lendemain, la fille avait sa place parmi la chevauchée... Pour les sens insatiables du Béarnais, chaque femelle avait un charme ou un autre. Et il les savourait avec ardeur.

Corisande apprit, et crut mourir de désespoir. Les lettres plus espacées arrivaient toujours cependant, renouvelant promesses et serments. Après la victoire de Fontaine-Française, près de Dijon, le roi lui écrivit sa joie et termina en l'assurant de son "éternelle fidélité". D'une main tremblante, elle barra le dernier mot qu'elle remplaça par "infidélité".

La ligue est morte

Pour venir à bout de la Ligue, Henri IV guerroyait certes, mais n'hésitait pas à acheter des consciences, distribuant charges et bénéfices. A Sully, qui lui reprochait ses prodigalités, Henri de Navarre répondait : *« Mon ami, vous êtes une bête. S'il nous fallait prendre par la force, cela nous coûterait dix fois autant »*. Pourtant, dans les combats, il était un capitaine plutôt qu'un roi, chargeant à la tête de ses hommes au mépris du danger, ce qui séduisait bien souvent la Victoire.

Au printemps 1597, Amiens, qui contenait les canons, les munitions et les vivres destinés aux prochaines campagnes, tomba aux mains des Espagnols. Henri IV investit la place et la reprit après six mois de siège. Les protestants n'avaient pas pardonné au roi son abjuration. Ses anciens compagnons d'armes le harcelaient de suppliques pour obtenir la liberté de leur culte. Alors il leur accorda l'Edit de Nantes, le 13 avril 1598.

Ses troupes étaient à pied d'œuvre pour guerroyer en Bretagne, cette province exsangue après des années de luttes religieuses. Mercœur avait par deux fois échappé à des attentats contre sa vie. Henri IV sut lui démontrer l'intérêt de conclure la paix. Renonçant à l'espoir de devenir duc de Bretagne, Mercœur accepta des condi-



Maximilien de Béthune, baron de Rosny, duc de Sully, reprochait à Henri IV ses prodigalités et s'indignait de son immoralité.

tions, en vérité très favorables sans avoir à payer le prix de ses années de subversion, il conservait honneurs et richesses. Le mariage de sa fille, Françoise de Lorraine, âgée de cinq ans et du petit César de Vendôme fils du roi et de Gabrielle d'Estrées, son cadet d'un an, fut conclu. Mercœur recevait en outre 235.000 écus et, en supplément, une pension annuelle de 16.666 écus.

Le roi était entré à Nantes le 13 avril avec Madame, sa sœur, et Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort. La ville en liesse était décorée aux couleurs royales, incarnat, blanc et vert foncé. Et Nantes, jusque-là, toute dévouée à la Ligue, Nantes qui avait tant haï le Béarnais, ne fut plus qu'une voix en délire clamant "Vive le Roi !" Il avait refusé l'entrée triomphale mais demandait que 12.000 écus soient attribués au paiement de ses gardes.

A Gabrielle d'Estrées et à la sœur du roi, Nantes offrait vingt livres de soies de toutes couleurs, cent livres de confitures, six paires de gants d'Espagne "parfumés d'ambre gris et autres senteurs exquises", deux cent soixante livres de massapains, un petit baril de noix de muscade confites. Gabrielle d'Estrées adorait les oiseaux. Le hasard en informa l'un des notables et l'on offrit donc à la favorite "six oiseaux canariens dans des cages garnies avec leurs mouillots d'estain."

Les cloches sonnent et carillonnent l'allégresse, d'autant plus que, le 19, la duchesse de Beaufort accouche d'un second fils, au château de Nantes, Alexandre de Vendôme. Des prières avaient été dites pour l'heureuse délivrance de Gabrielle. Alors le même jour, à la cathédrale, le roi agenouillé sur un coussin de velours incarnat, entendit la messe. Pauvre Corisande, isolée en son château désert, dont les murs résonnent encore des serments d'amour éternel du roi...

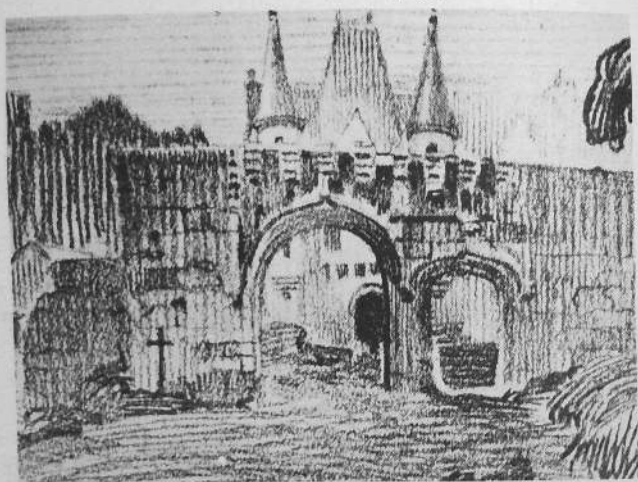
Vers la fin de son séjour à Nantes, moins d'un mois après la naissance de son fils Alexandre, le monarque donnera un exemple de plus de ses appétits sexuels incontrôlés. Tout était prêt pour le départ, lorsqu'il fut saisi d'une violente fringale pour la femme d'un certain capitaine Desfossés qui fut expédié "en mission", tandis qu'une chambre du sévère château de la ville donnait asile au Vert Galant.

Quand le loup se fait berger

La fin de la guerre sonnait le glas des ambitions de La Fontenelle. Si, par un traité du 8 avril 1598, figurant au Livre II des Mandements Patents vérifiés de la Chambre des Comptes de Bretagne, il conservait la charge de gouverneur de l'île Tristan, il perdait tout espoir de se voir rembourser les 20.000 écus de sa rançon. D'Espinay de Saint-Luc était mort et peu se souciait le roi de tenir les engagements des autres, lui qui si aisément oubliait les siens.

Guy Eder avait alors vingt-quatre ans. D'une blessure reçue au cours d'une bataille, lui restait une légère claudication qui ne lui avait cependant rien enlevé de son agilité ni de sa prestance. Dans son amour pour Marie, dont la tendresse désarme ses sautes d'humeur, il trouve le courage d'accepter l'arrêt du sort. Leur temps se passe à la chasse ou en longues chevauchées dans ces bois naguère témoins de tant de combats. Il a repris ses livres et sa viole d'amour.

Les propriétés de Codelan et Trébriant, dot de Marie, ont été fort négligées, durant les années de guerre. Des travaux sont entrepris pour rendre les châteaux agréables. L'argent manque cependant et Guy Eder s'efforce de recouvrer ses créances tant en France qu'en Angleterre,



A Trébriand, près de Plestin-les-Grèves, manoir magnifiquement restauré, La Fontenelle et Marie séjournèrent souvent, savourant leur fugitif bonheur.



pour des bateaux endommagés. Cette flotte inutile désormais, il en a vendu une partie et donné deux unités au fidèle Rheunn qui fait un commerce fructueux et séjourne en frère auprès de La Fontenelle quand il est à terre. Il n'a pas pris femme, trop passionné de ses courses vagabondes.

Guy accueille aussi le frère de Marie, Alain de Parcevaux, et tous deux se livrent à l'escrime presque à armes égales.

A l'île Tristan vit une véritable ménagerie. Outre les chevaux, les chiens de chasse, les oiseaux, on y voit aussi une minuscule guenon Ga-Ta-Ka, ramenée par Rheunn de l'un de ses voyages. Elle fait de l'équitation sur le bichon blanc Pepito, s'accrochant de ses quatre mains à la toison touffue et soyeuse.

Marie se plaît partout : file, brode, lit et rend grâce au Ciel de ne plus avoir à trembler comme naguère au cours des raids du chef ligueur, devenu sans effort un propriétaire terrien bien décidé à faire valoir ses biens.

Guet-apens

La Fontenelle, l'homme de guerre, le fougueux, l'intrépide brigand ligueur, ne vit plus que pour Marie et pour ses domaines. Cependant, par cette soirée d'avril 1599, alors que l'écume argentée des vagues joue sur le sable fin de la grève, l'heureux seigneur est soucieux :

- Père Jérôme, mon vieil ami, vous me voyez plein d'inquiétude. Mes ennemis ne désarment pas, et j'ai peur pour Marie.

- Qu'y a-t-il donc mon fils ?

- Je viens d'apprendre que ce satané Goesbriant intrigue avec Marie de la Ville-Rouault pour obtenir un décret de prise de corps contre moi.

- Peut-être serait-il plus sage que tu te rendes auprès du gouverneur de Bretagne pour négocier un accommodement ?

- J'irai en effet mais il me reste d'abord à régler une affaire avec nos amis anglais à Bréhat.

- A l'île Bréhat ? Mais ne vaudrait-il pas mieux attendre un peu que la situation se calme ?

- *Ne craignez rien, Père Jérôme, j'ai pris mes précautions. Nous voyagerons par mer. Seuls les Anglais, Marie, notre intendant Rosmar de Muriou et vous-même, êtes au courant. Le temps de conclure le marché et je serai de retour. En mon absence, je sais que vous entourerez Marie de toute votre paternelle affection.*

* *

Des mois s'écoulaient, cependant, avant ce voyage ; puis, un jour, Guy Eder, Rheunn, Rosmar et une petite escorte lèvent l'ancre de l'île Tristan à bord de "La Marie des Mers". La tempête fait rage, réveillant toute la combativité du chef ligueur. Enfin, Bréhat dessine sa côte découpée frangée d'argent.

"La Marie des Mers" est dans la crique, Rheunn à bord avec l'équipage. Seuls, La Fontenelle, Rosmar et Nicolas Le Potié, un solide Normand devant servir d'interprète, débarquent pour se rendre à l'ancien monastère. La grande salle est figée dans un silence sépulcral. Une inquiétude inhabituelle se lit sur le visage de Guy Eder. Une indicible angoisse l'a pris à la gorge dès son arrivée dans cette salle glaciale et vide. Un instant, son regard se perd vers quatre coffres immenses, magnifiquement sculptés, et une sueur froide perle sur son front. La tempête lui a-t-elle troublé l'esprit ? Il a cru voir le couvercle de l'un des coffres se soulever. En un éclair, il évoque la ruse du cheval de Troie tandis que les coffres éclatent, éparpillant des guerriers. Une voix s'élève menaçante, inflexible :

- *Pas un geste, Guy Eder. Vous êtes mon prisonnier !*

L'homme qui a parlé laisse éclater un rire démoniaque, répercuté par les épaisses murailles. Devant Guy Eder à l'imposante stature, se dresse un avorton superbement vêtu, armé d'une épée trop grande pour lui. Pompeusement, il se présente :

- *Jacques Le Borigné, lieutenant particulier du siège présidial de Quimper...* Un second éclat de rire de ce petit

homme ridé et laid comme un singe, résonne sous les vitraux étincelants de l'abbaye :

- *Vous êtes tombé dans notre piège. Point d'Anglais pour acquérir vos navires, mais nous ici, pour vous quérir.*

La Fontenelle a repris sa superbe. Plus un frémissement de son visage ne trahira son émotion profonde.

- *Bien joué, messire Le Borigné ! Votre maître saura, je l'espère, reconnaître vos mérites. Le combat de la trahison se passe d'armes blanches. Que comptez-vous faire de moi ?*

- *J'ai ordre de vous conduire au présidial de Quimper où vous sera notifié le décret de prise de corps dont vous faites l'objet. Quant à vos compagnons, ils sont libres.*

* *

De Quimper, le prisonnier est dirigé sur Rennes, puis sur Nantes.

Marie, informée par Rheunn de la félonie, ne perd pas un instant pour alerter sa famille de Coëtlogon et de Parcevaux, les Beaumanoir, ainsi que les nombreux amis tout dévoués à la cause de son époux. Dans son regard, flamboie toute son énergie ; toute sa passion vibre dans sa voix qui ne reste pas sans écho : "Il faut libérer Guy !"

Et comme le temps passe, avec tous ses fidèles, elle met sur pied un plan d'évasion. Le geôlier du Bouffay, acheté à prix d'or, accepte de fermer les yeux. Rosmar fera conduire à Nantes quatre solides montures des écuries de Coadelan. Tout est prêt pour le 15 juin 1600. Marie, dévorée d'impatience, attend ce jour ; bientôt, elle se jettera dans les bras de son amour.

* *

Plus que deux jours. Guy, dans sa cellule, rêve de l'instant où, comme par miracle, la lourde porte de sa geôle s'ouvrira pour lui livrer passage. Tout son être vibre

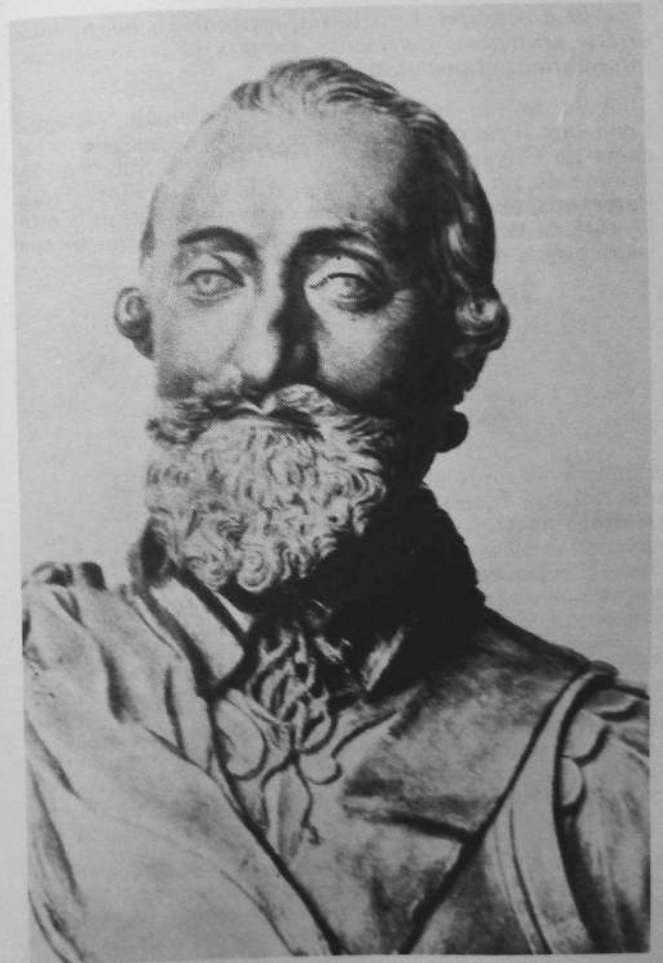
à l'espoir de cette évasion. Sur les dalles résonne le pas des archers. Il viennent lui retirer ses fers. Libre ? hélas ! non ! Ordre est donné de le renvoyer à Rennes. Quarante-huit heures trop tôt... Trop tard !

Et le voici devant les hommes de loi chargés de recueillir ses déclarations : Isaac Loaisel, Alexandre de Rivière, François de Becdelièvre. Il les récuse l'un après l'autre et cite des témoins pouvant prouver son innocence — des témoins qui sauront dire que c'est dans la légalité qu'il s'est emparé de Coatfrec, à lui donné par Mercœur après la victoire de Craon, de Pont-Croix, en représailles contre l'exécution de ses hommes.

— *Oyez sur ces faits, messire de Rosmar de Muriou, Vincent de Lesvern, Guillaume de Rungoff, Vincent-Hervé de Parcevaux, mon beau-père, le sieur de la Ville-Auroux...*

En décembre 1600, La Fontenelle est remis à la garde du gouverneur maréchal de Brissac qui a longtemps tergiversé entre la Ligue et le roi. Rallié à Henri IV après la paix de Vervins, il a été fait duc. Marie peut enfin rejoindre son cher amant, apportant pour lui un magnifique habit de satin, elle-même plus belle que jamais. Des angoisses qu'elle a subies, son visage a acquis une maturité émouvante qui n'enlève rien à l'éclat de ses seize ans. Sa présence fait oublier à Guy Eder le rude coup qui l'a frappé : d'ordre du roi, l'île Tristan va être démantelée.

Les Beaumanoir-Eder, les Parcevaux, Marguerite de l'Ongle, sœur aînée de Guy Eder, ont réussi à réunir la lourde caution de 30.000 écus. La Fontenelle a écrit au roi par l'intermédiaire du Maréchal de Brissac, suppliant Sa Majesté de confier son procès à son conseil privé. Le Vert-Galant fait droit à cette requête. Il reçoit à sa cour, à Fontainebleau "son cher et bien aimé Guy Eder" auquel, en mai 1601, il accorde des Lettres d'Abolition, qui le soustraient aux poursuites intentées contre lui. Quel camouflet pour le Parlement de Bretagne et quel triomphe pour "le beau gentilhomme breton" !



Henri IV avait lavé La Fontenelle de tous les péchés du monde pour, plus tard, l'envoyer au supplice infâmant sous prétexte de crimes qu'il n'avait pas commis.

« Et à cet effet, écrit le roi, mettons au néant tous arrêts, sentences, jugements, décrets et ordonnances, informations et poursuites. »

A la fin de juillet 1601, La Fontenelle regagne Coadelan. Il est ruiné par la procédure, dépossédé de sa chère île Guyon, mais enfin, il est libre, libre par la volonté du roi, et, cette liberté, il la doit à Marie, aux Parcevaux, aux Beaumanoir, à de nombreux amis. Cette loyauté, cette fidélité, lui sont plus précieuses que toutes les richesses dont jadis il faisait si grand cas.

Le renoncement

L'étang de Coadelan est tout engourdi de chaleur en cette soirée du mois de juillet 1602. Sur sa berge, à l'ombre des saules, on a installé le lit de repos où Marie est étendue, tandis que Guy Eder, agenouillé devant elle, l'enveloppe d'un regard d'adoration mystique. Bientôt, dans quelques semaines, naîtra l'enfant de leur amour, peut-être au jour anniversaire de leur première rencontre.

- Ma tendre, ma douce, ma précieuse Marie, comment pourrais-je t'exprimer tout ce que je te dois ?

- Guy, mon cher seigneur, vous m'avez donné la vie dans votre premier regard. Vous êtes apparu, m'apportant la révélation du mystère de l'amour. Le ciel s'est embrasé pour une apothéose dans notre premier baiser. Votre nom sur mes lèvres est comme une caresse.

Pour cacher son émotion, Guy a enfoui son visage dans les plis de la robe, contre le corps palpitant de tendresse. Marie a posé ses doigts sur la nuque fière qui jamais ne s'est inclinée sous un autre joug.

- Le Père Jérôme est venu ce matin, reprend-elle, m'annoncer son désir de se rendre à Saint-Denis pour

remercier le ciel de sa longue existence et prier devant le tombeau d'Anne de Bretagne, notre chère duchesse, pour l'enfant qui va naître et portera son nom. Les doigts fins resserrent leur étreinte, imperceptiblement, puis Marie continue :

- Mon tendre cœur, vous devez l'accompagner...

- Oh ! Marie, te laisser seule et risquer de ne pas être de retour pour voir naître notre fils ?

- Je crois que je serais heureuse de ne pas vous faire partager les douleurs de l'enfantement, à vous qui souffrez de voir une goutte de sang perler au bout de mon doigt lorsque j'ai la maladresse de me piquer.

- Aucune femme ne peut être aussi courageuse que toi, Mais te laisser...

- Je vous le demande, mon seigneur, et s'il le faut, je vous en prie !

Lorsque Guy Eder entre dans la cellule du Père Jérôme, il le trouve en prière, prosterné au pied du crucifix.

- Mon Père, nous partirons dès demain, dit La Fontenelle. Puis il s'abat à genoux et libère les sanglots qui l'étouffent.

- Ce sacrifice est-il vraiment nécessaire, mon pauvre enfant, murmure le Père Jérôme ?

- Si je n'en étais pas persuadé, pensez-vous que je me résignerais à ce départ ? D'un jour à l'autre, je serai déclaré de prise de corps. Si je suis ici, Marie sera compromise. A la fin de décembre dernier, j'ai fait tenir à Philippe III, roi d'Espagne, au duc de Lerme, son favori, à Juan d'Aguila, des lettres secrètes. Connaissant le risque couru, Marie a voulu écrire de sa main une grande partie des missives. Or, le messenger, Pierre Bonnemez, vient d'être arrêté à Saint-Malo avec l'un de mes anciens soldats, le sergent Marcille. S'ils sont porteurs de réponses, ou simplement si, pour leur sécurité person-

nelle, ils parlent, et amplifient les faits, je suis perdu. Mon seul espoir est d'essayer d'obtenir une audience de Sully.

- Sully lui-même n'a pu empêcher l'exécution du duc de Gontaut Biron, un familier du roi pourtant, l'un de ses anciens compagnons d'armes...

- Non certes, mais, pour Maximilien de Béthune, baron de Rosny, duc de Sully, cette rigueur nuit au roi plus qu'elle ne le sert et il fera l'impossible pour m'aider.

- Et si tu n'arrives pas jusqu'à Sully ?

- Alors, je suis irrémédiablement perdu. Le duc de Mercœur, rentré en grâce dès la fin de la guerre et qui aurait pu plaider ma cause, est mort à Nuremberg de la terrible fièvre pourprée après avoir vaillamment combattu les Turcs. Le 27 avril dernier, en grande pompe, a été célébré à Notre-Dame, son service solennel avec une magnifique oraison de François de Salles... Mon Père, il nous faut dire adieu à tout ce qui nous est cher. Demain à l'aube, nous aurons quitté Coadelan.

Traîné sur la Claie

Arrêté en août, tout près de Paris, Guy Eder est conduit au Grand Châtelet. Pierre Bonnemez, haineusement, l'a chargé, a parlé de tractations pour la remise de places fortes en Bretagne. On dit aussi que Le Loup a offert au roi d'Espagne 6.000 hommes et leur paie ! alors qu'il a à peine de quoi faire face aux dépenses quotidiennes ! Ses lieutenants se sont éparpillés ; Lestel de La Boule s'est sagement retiré en son manoir de Guerlevenez, en Bothoa.

La Fontenelle a pour adversaire le Grand Prévôt de la Conétablie de France, juge d'épée, Nicolas Rapin, l'un des auteurs principaux de la Satire Ménippée, qui déchirait la Ligue à belles dents et contribua à amener Henri IV jusqu'au trône de France. C'est dire que le duel va être bref. Nicolas Rapin ne s'embarrasse nullement du fait qu'il ne possède pas l'ombre d'une preuve contre La Fontenelle, considérant que ses activités de ligueur le vouent aux gémonies. Le Grand Prévôt se contente donc des accusations forcénées de Pierre Bonnemez, englobant Guy Eder et le Gouverneur de Rennes, Montbarrot dit d'Hozier, qui sera arrêté et passera quatre ans dans un cachot pour être finalement réhabilité et couvert d'éloges pompeux.

Mais le sort du Gouverneur de l'île Tristan sera réglé plus radicalement. Le 20 septembre 1602, dans une salle basse du Grand Châtelet, sombre et tragique dans son dépouillement, il va subir la torture. Le Père Jérôme a pu le voir quelques instants et lui apprendre la naissance de son fils, Anne Guy Eder de Lavardin de Beaumanoir. Marie, qui reçoit chaque jour des lettres écrites par Guy avant son départ de Coadelan et confiées à Rheunn, est sans inquiétude. Dans ses vêtements de bure, le Père Jérôme cache un court poignard qu'il offre au prisonnier :

- *Non, mon Père. M'évader est impossible puisque je suis enchaîné jour et nuit. L'heure de la torture a sonné. Je la subirai pour la rémission de mes péchés. La souffrance physique ne me fait pas peur. Elle ne pourra atteindre l'horreur des supplices que Marie endurera en apprenant mon sort. Priez pour nous, Père Jérôme !*

- *Guy, mon enfant bien aimé, que ne puis-je prendre ta place ! C'est au ciel que bientôt j'irai te rejoindre.*

Les traits figés en un masque d'impassibilité, le "beau gentilhomme breton" se remet aux mains des tortionnaires. D'un regard, il fait le tour de la salle. Aux murs suintants sont scellés deux énormes anneaux et à douze pieds, dans les dalles du sol, deux autres anneaux attendent leur proie.

Les "questionnaires" le déshabillent, lui laissant seulement sa chemise qui va être attachée par le bas entre les jambes. Il n'a ni bu ni mangé depuis la veille et vient de prêter serment de "dire vérité".

A l'aide de solides cordes, ses poignets sont attachés aux anneaux du mur, ses pieds à ceux du sol. Et c'est le supplice de l'extension. De toute leur force, les tortionnaires tirent sur les cordes pour donner au malheureux corps une position rigide, en oblique. Un tréteau de deux pieds est poussé par force sous les jambes, le plus près possible du sol.

Alors commence le supplice de l'eau. Un entonnoir est inséré dans la bouche. Un homme tient en contrebas la

tête de l'accusé dont il serre le nez tandis que, de très haut, est versée l'eau d'un grand coquemar que l'on remplit dès qu'il est vide. Les questions se succèdent :

- *Quand avez-vous vu pour la dernière fois le duc de Biron ? Quelle était la mission de Pierre Bonnemez en Espagne ? Montbarot en était-il informé ? Marie Le Chevoir était-elle complice ?*

Rejetant autant qu'il le peut l'eau qui l'étouffe, cette eau à laquelle bientôt se mêle le sang des vaisseaux qui éclatent par l'extension, La Fontenelle répond qu'il n'a jamais rencontré le duc de Biron, qu'il a envoyé Bonnemez en Espagne pour récupérer l'un de ses vaisseaux, que Montbarot n'a jamais conspiré, ni Marie écrit la moindre ligne.

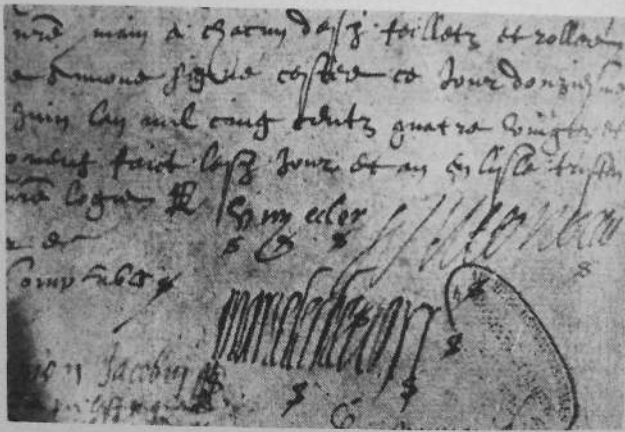
Bonnemez, présent et qui se repaît du spectacle, le contredit avec acharnement sur tous les points. On détache le pauvre corps désarticulé par l'extension. Il n'a rien dit qui puisse incriminer ses proches. On l'étend sur un matelas devant le feu. Puis on l'attache de nouveau et tout recommence...

Le 27 septembre, à travers des rues qu'une pluie incessante a transformées en cloaque, La Fontenelle est traîné, attaché sur une claie tirée par un cheval. La foule hurlante, hideuse, l'escorte, lui jetant de la boue au visage.

Puis, en place de Grève, sur un échafaud, on l'attache, bras et jambes écartés. Le bourreau à grands coups de masse lui rompt les os. Et cette loque humaine dans laquelle palpète encore un souffle de vie est hissée sur une roue horizontale, soutenue en son centre par un énorme essieu. Les membres pendent dans le vide ainsi que la tête qui, tout à l'heure, quand la mort aura fait son œuvre, sera tranchée pour être envoyée à Rennes et exposée au sommet de la vieille porte Toussaint.

.

- *Sire, Marie Le Chevoir, dame de La Fontenelle, implore une audience.*



Au bas de cet acte figurent les signatures de Guy Eder et de Marie Le Chevoir son épouse, unis pour l'éternité.

Le roi joue avec ses enfants, César et Alexandre de Vendôme, dont la mère, Gabrielle d'Estrées, morte empoisonnée, a été vite remplacée par Henriette d'Entragues, à laquelle le souverain a solennellement et par écrit, promis le mariage alors qu'il négociait son union avec Marie de Médicis. Maintenant, les deux femmes vivent à la cour, se haïssant à mort.

- Marie Le Chevoir ! Ventre-saint-gris ! C'est une audience bien importune que je vais devoir accorder ; quelle entre !

Tout de suite, la visiteuse est à genoux, appuyant son front livide aux pieds du roi qui la relève, ému sincèrement car sa nature impulsive lui fait ressentir vivement des soubresauts contradictoires. Il se fait paternel :

- Relevez-vous, mon enfant. Hélas... Il est trop tard...

- Non, ce n'est pas vrai. Vous ne voulez pas dire que Guy est mort ?

Marie s'est redressée, exsangue, toute sa vie réfugiée dans ses yeux qui jettent des flammes. Ses lèvres glacées articulent avec peine les mots prophétiques :

- Roi félon, sois maudit ! Guy sera vengé !

Titubante, hagarde, elle quitte le palais, la mort inscrite sur son visage.

A l'auberge, elle retrouve son enfant qu'elle a confié à sa cousine, la dame de Quénicunan en Merléac. Cet enfant qu'elle a voulu nourrir de son lait contrairement à l'usage du temps, elle le regarde sans le voir, démente, hallucinée, puis elle s'abat sans connaissance. Après des semaines de prostration entrecoupée de hurlements qui n'ont plus rien d'humain, elle recouvre une lueur de raison pour apprendre que le bébé est mort.

Au début de 1603, c'est elle qui rend son âme à Dieu, au manoir de Quénicunan en Merléac.

La légende et l'histoire

La Fontenelle apparaît dans la légende et la tradition populaire de Cornouaille comme le brigand le plus féroce, le plus sanguinaire qui ait sévi de tout temps. Un monstre d'épouvante ayant terrorisé, torturé, massacré par le fer et par le feu, toute une population de Basse-Bretagne.

D'où lui vient cette réputation de tueur inexorable, sans foi ni loi, sinon de la seule plume de ses adversaires : le chanoine Moreau, inféodé au pouvoir royal, et le gouverneur de Brest, René de Rieux Sourdéac, qui ne parvint jamais à remporter sur lui une victoire militaire.

Guy Eder de La Fontenelle n'était pas un ange. A l'instar de tous les chefs de guerre de cette tragique époque, défenseurs du catholicisme fanatique comme les Ligueurs, du protestantisme ou du clan des Royaux, il a dirigé des combats sanglants, avalisé des exécutions sommaires ou des viols, permis l'anéantissement de villes et de villages. La Magnanne, du côté de la Ligue, du Liscoët du camp opposé, ont chacun un éloquent palmarès. Rappelons-nous aussi que, pour conquérir son royaume, Henri IV lui-même ne regarda pas au choix des moyens.

La Fontenelle était un chef extraordinaire, un combattant fougueux, doué d'une âme et d'un cœur,

sensible à des règles d'honneur et voué à un merveilleux amour. Cet être aventureux, bien plus qu'un monstre savait être un homme capable de nobles sentiments.

Pour découvrir sa véritable personnalité, il a fallu attendre le XIX^e siècle. Joseph Bonaparte, frère aîné de Napoléon, fut roi d'Espagne de 1808 à 1813. Durant cette période, des archives espagnoles minutieusement conservées, furent expédiées en France de nombreux documents, entre autres les papiers de Simancas, qui jetèrent un jour nouveau sur notre personnage. Quant aux archives des départements d'Ille-et-Vilaine, des Côtes-du-Nord, du Finistère, de la Loire-Atlantique, elles contiennent aussi des indications précieuses pour dégager de la gangue des calomnies du début du XVII^e siècle, le portrait d'un homme entraîné par un courant de violence né des guerres de religion. Tel qu'il ressort de ces recherches, Guy Eder, baron de La Fontenelle, retrouve sa place légitime au sein de l'une des plus grandes familles de Bretagne, celle des Beaumanoir, qui lui furent irrévocablement fidèles dans l'adversité.

TABLE DES MATIERES

GILLES DE RAIS

<i>L'éveil d'un fauve</i>	9
<i>Au service de Jean V</i>	19
<i>Cette épée ne faillira au service de Jehanne</i>	25
<i>Des combats de fou</i>	31
<i>Jeanne d'Arc ressuscitée</i>	33
<i>Le mystère du siège d'Orléans</i>	39
<i>Les victimes d'Hérode</i>	41
<i>A la gloire des Teifales</i>	45
<i>La science des ténèbres</i>	49
<i>Le prédateur devient proie</i>	51
<i>A la recherche de l'impossible</i>	59
<i>Jean V refuse d'y croire</i>	63
<i>L'orage éclate</i>	67
<i>Ce mot terrible d'hérésie</i>	71
<i>La justice de Dieu, de Satan et des Hommes</i>	75
<i>Je consens à être brûlé vif</i>	81
<i>Ton sang boira ton sang</i>	85
<i>Présentez ma grâce à Dieu</i>	87

GUY EDER DE LA FONTENELLE

<i>Catholiques, Protestants et Bretons</i>	95
<i>Quand les loups se déchirent entre eux</i>	103
<i>L'Aigle de Coatfreec</i>	107
<i>La bataille de Craon</i>	121
<i>Quand le Loup n'y est pas</i>	131
<i>Carhaix se donne un maître</i>	135
<i>Le chemin de croix du Père Jérôme</i>	141
<i>Le Manchot du Diable</i>	145
<i>La Ville engloutie</i>	149
<i>L'île Guyon</i>	155
<i>La clémence du Vainqueur</i>	167
<i>Au château de Mézarnou</i>	173
<i>Bien malheureuse Bretagne</i>	179
<i>Trahisons et marchandages</i>	181
<i>Tristan et d'Aguila</i>	187
<i>Le collier de saint Michel</i>	191
<i>La flotte de La Fontenelle</i>	195
<i>Les oreilles du roi Marc'h</i>	199
<i>Penmarc'h livré à la vengeance</i>	203
<i>Vaincre ou mourir</i>	209
<i>Le carnage de Pont-Croix</i>	211
<i>Brave mais pas téméraire</i>	217
<i>La belle Corisande</i>	221
<i>La Ligue est morte</i>	225
<i>Quand le Loup se fait berger</i>	229
<i>Guet-apens</i>	233
<i>Le renoncement</i>	239
<i>Trainé sur la claie</i>	243
<i>La Légende et l'Histoire</i>	249

Achévé d'imprimer
sur les presses
de l'Imprimerie Jugant
à Lorient
le 4 Mars 1977

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1977



Les Fourberies de l'Histoire

(par le fer, le feu et le diable)

Gilles de Rais: Barbe-Bleue

La Fontenelle: le Brigand.

Pour tous les amateurs d'Histoire vraie, Jean Rieux et Lice Nédelec, sous cette nouvelle présentation de « Par le fer, le feu et le diable » remettent en lumière deux personnages odieusement calomniés et victimes de machinations grossières cautionnées par des juges à la solde de princes cupides.

Les braves gens de Nantes devraient élever un monument expiatoire à Gilles de Rais, l'ami et le compagnon fidèle de Jeanne d'Arc.

Qui ose ainsi, dès le début de notre siècle, prendre parti contre le « bon » duc Jean V et son chancelier, Jean de Malestroit, évêque de Nantes? Qui se permet de contredire l'Abbé Bossard et Michelet lui-même, en affirmant que le procès d'Inquisition, tout comme celui intenté aux Templiers à l'instigation de Philippe Le Bel, « *était un crime judiciaire, savamment machiné* » pour dépouiller Gilles de Rais de ses biens? Qui vraiment? Un quelconque gribouilleur, en mal de publicité tapageuse? Pas tout à fait. Il s'agit de Salomon Reinach, membre de l'Institut de France, historien éminent, linguiste, érudit admirable. C'est sur ses traces que Jean Rieux et Lice Nédelec ont continué à fouiller les archives pour découvrir la véritable personnalité de Gilles de Rais et de ses persécuteurs. Ils n'ont présenté la thèse du procès d'Inquisition que pour en souligner les invraisemblances et, dans leurs conclusions, désigner clairement les bénéficiaires de l'imposture.

Quant à La Fontenelle, un Beaumanoir très authentique et que sa noble famille n'a jamais désavoué, c'est au pouvoir centralisateur qu'il s'est heurté en la personne du « bon » roi Henri IV. Moins de cinquante ans après le Contrat d'Union entre la Bretagne et la France, le pouvoir royal fait fi des engagements pris, et de trop nombreux seigneurs bretons se vassalisent à prix d'or. Mais Guy Eder de la Fontenelle de Beaumanoir refuse de renier sa foi ou sa province. Aux côtés des Carné, des Kersauzon, des Goulaine, il va lutter pour l'indépendance, soutenu par un grand amour.

Après sa mort, le Chanoine Moreau, à la solde du Béarnais pour lequel « Paris vaut bien une messe », vilipendera haineusement ce champion d'une cause qui paraissait perdue.

L'Histoire officielle ne continue-t-elle pas de se prostituer au plus fort, au vainqueur?

Des mêmes auteurs: « Marion du Faouët et ses brigands », « Seznec innocent ou prestidigitateur criminel », « Yves Rosuel - Guérir par magnétisme » et « La Chouannerie sur les pas de Cadoudal » préfacé par Mademoiselle de Cadoudal, en cours de réimpression.

